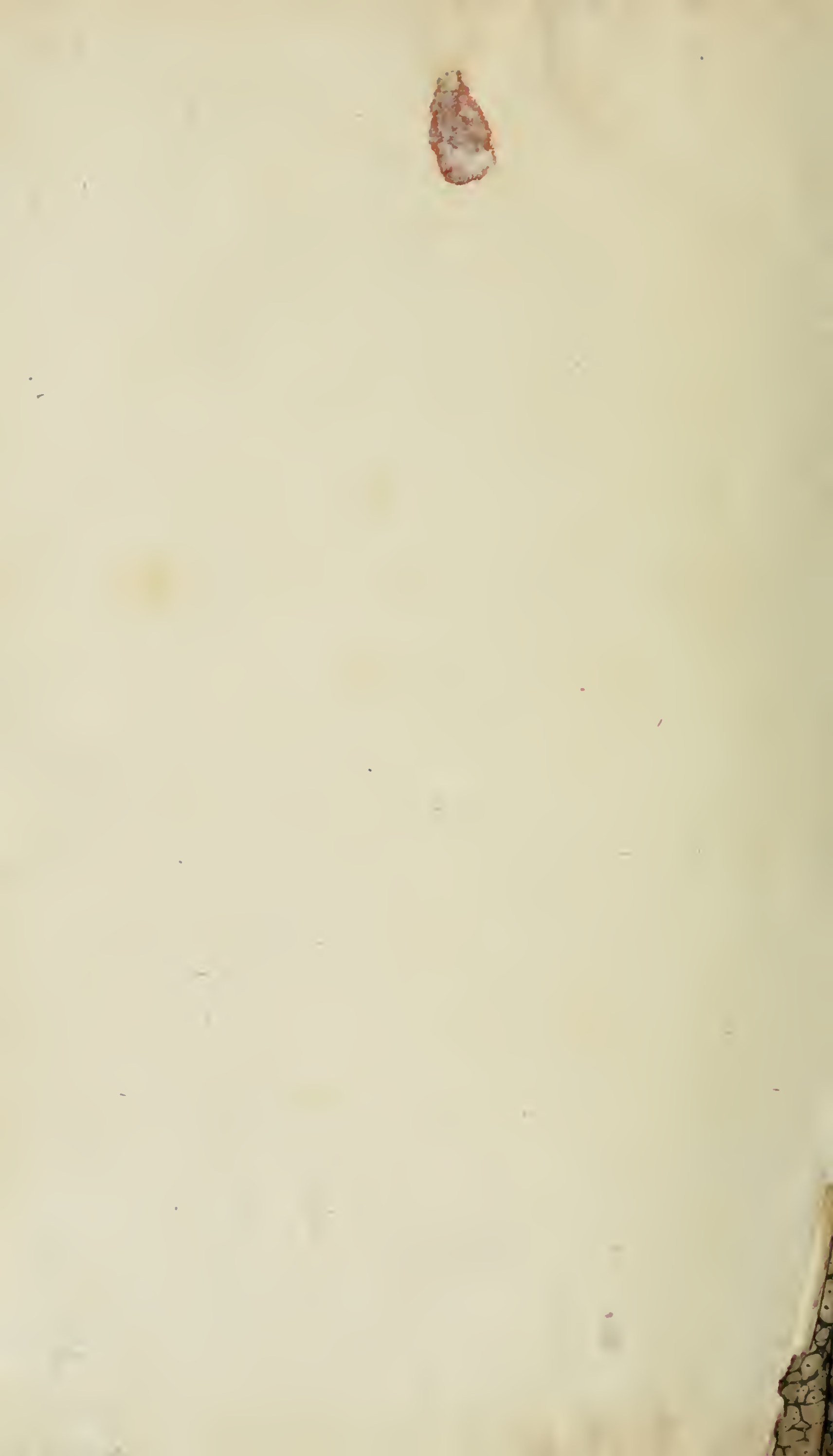





CE







DES ÉTUDES

ET

DE L'ENSEIGNEMENT DES JÉSUITES.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
à Saint-Germain-en-Laye.

DES ÉTUDES

ET

DE L'ENSEIGNEMENT DES JÉSUITES

à l'époque de leur suppression (1750-1773),

PAR M. L'ABBÉ MAYNARD,

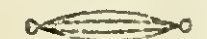
CHANOINE HONORAIRE DE POITIERS,
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE A L'ÉCOLE DE PONTLEVOY ;

SUIVI

DE L'EXAMEN GÉNÉRAL

DE L'HISTOIRE DU PONTIFICAT DE CLÉMENT XIV, DU P. THEINER,

PAR LE MÊME AUTEUR.

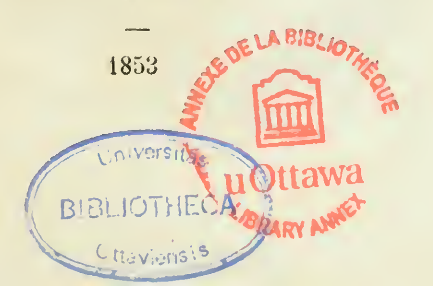


PARIS,

Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

23, rue Saint-Sulpice.

1853



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Études sur la Littérature contemporaine. 1 vol. grand in-18. 1.50

Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie. 2 beaux et forts vol. in-8°. 10 »

Les Provinciales, ou **les Lettres écrites par Louis de Montalte à un Provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites,** publiées sur la dernière édition revue par Pascal, avec les variantes des éditions précédentes; **et leur Réfutation,** consistant en introductions et nombreuses notes historiques, littéraires, philosophiques et théologiques. 2 très-beaux volumes in-8°. 12 »



INTRODUCTION.

I.

L'*Histoire du Pontificat de Clément XIV*, par le P. Theiner, a désormais acquis dans l'Europe catholique une triste célébrité. Annoncée à l'avance comme un ouvrage plein de science, de recherches nouvelles et de curieuses révélations, elle fut d'abord une terrible menace pour quelques fidèles qui se demandèrent s'ils étaient condamnés à voir des coupables dans des religieux qu'ils s'étaient habitués jusqu'ici à regarder comme des victimes de l'impiété, de l'illusion et de la faiblesse. Publiée ensuite avec grand fracas, elle fut ouverte avec avidité, avec une joie méchante par les hommes qui se sont fait un triste besoin de combattre l'Église dans la personne des Jésuites, avec anxiété par les vrais chrétiens qui ont depuis trois siècles le secret de cette guerre déloyale.

Aujourd'hui, nous avons à bénir le Ciel de cette publication. L'accueil que lui a fait partout la presse catholique, est un des plus consolants symptômes de la communion de pensées et de

sentiments qui règne parmi nous. Impossible désormais de nous faire prendre le change sur les vrais intérêts de l'Église; impossible de nous imposer encore le rôle ridicule et insensé des brebis qui livrent aux loups leurs gardiens et leurs défenseurs. Nous avons le sens des promesses et des menaces de l'impiété, et nous ne voulons pas plus nous laisser prendre à ses cauteleuses séductions, qu'effrayer par ses clameurs irritées.

C'est que nous nous sommes instruits aux leçons de l'histoire. Le XVIIIe siècle est un drame infernal qui se déroule tout entier à nos regards. Nous en savons le principe, l'intrigue, les diverses péripéties, et l'épouvantable dénouement. La destruction des Jésuites n'a été qu'une de ces péripéties. Jetés au milieu de ce drame, incertains, comme il arrive toujours, sur le dénouement final, n'ayant pas tout le secret des machinistes, nos pères ont pu se méprendre sur leurs intentions criminelles et se prêter innocemment à leur horrible jeu. Mais, pour nous, l'illusion serait folie, si elle n'était pas coupable. En France, il y a quelques années à peine, n'avons-nous pas assisté au spectacle de 1769 et de 1773? Moins la dernière catastrophe, n'avons-nous pas vu se reproduire toutes les phases de la guerre aux Jésuites, jusqu'aux efforts tentés sur un Pape pour obtenir un nouveau bref d'abolition?

Ce n'est donc pas parmi nous que le P. Theiner, qui serait disposé, croyons-nous, à sacrifier encore les Jésuites, si venaient à se renouveler les terribles circonstances où fut jeté le pontificat de Clément XIV, trouvera des dupes ou des complices. Son livre seul, avec ses aveux naïfs, ses perpétuelles contradictions, nous détournerait de prêter jamais les mains à une pareille entreprise, comme il nous empêche de souscrire à l'acte de condamnation dressé contre les Jésuites dans le passé, ainsi qu'au bill d'indemnité et surtout aux éloges accordés à leurs bourreaux et aux exécuteurs des hautes œuvres de la philosophie.

Notre pensée n'est pas de revenir sur l'examen général du livre du P. Theiner (1), mais seulement d'en discuter quelques points qui nous paraissent mériter une attention particulière. Pour être mieux compris, rappelons la pensée-mère de l'ouvrage.

II.

Cet ouvrage est moins une apologie de Clément XIV qu'un lourd pamphlet contre M. Crétineau-Joly et contre les hommes à la défense desquels il a voué sa plume. Cette conviction résulte

(1) Cet examen général a été fait par nous dans la *Bibliographie catholique*, numéros de mars et d'avril 1853. — Ces articles, réunis depuis en brochure, sont reproduits dans l'appendice du présent ouvrage.

pour nous d'informations sûres et précises, et de l'étude attentive que nous avons faite de cette polémique. Pour se débarrasser dans l'avenir des révélations compromettantes de M. Crétineau-Joly, on a voulu le tuer dans son passé d'écrivain, ôter à l'avance tout crédit aux travaux qu'il prépare, en dépouillant de leur autorité ses ouvrages antérieurs. Parmi ces ouvrages, il en était un surtout qui avait été fécond en scandales, et qui gênait singulièrement les hommes disposés à recommencer, à un moment donné, la campagne de 1769 : nous voulons parler du livre publié en 1847 sous le titre de *Clément XIV et les Jésuites*. C'est donc contre ce livre que le P. Theiner résolut de diriger ses coups. Son but, dès lors, fut moins de réhabiliter Clément XIV que de décréditer M. Crétineau-Joly. De là le caractère de son ouvrage, qui, sous cette inspiration, est devenu un factum plutôt qu'une histoire. Pour défendre les Jésuites, M. Crétineau avait attaqué Clément XIV; pour défendre Clément XIV, le P. Theiner attaquera les Jésuites. Oui, malgré les protestations contraires dont tout lecteur attentif suspectera la sincérité, ce sont bien les Jésuites et, par contre-coup, M. Crétineau-Joly, que le P. Theiner veut battre en ruine. Car, s'il n'eût voulu que défendre Clément XIV, que venger sa mémoire d'accusations fausses ou exagérées,

était-il donc obligé de remplir toutes ses pages des insinuations les plus perfides contre la Compagnie de Jésus? Comme nous l'avons dit ailleurs, il n'était pas nécessaire que les Jésuites fussent démontrés coupables pour que le Pape, dans sa suprême puissance, eût le droit de les sacrifier. Il suffisait qu'il crût, victime d'une illusion qu'explique le malheur des temps, leur immolation nécessaire au besoin de l'Eglise. Mais ce n'est pas assez pour le P. Theiner de recourir à ce moyen de défense : il lui faut édifier son apologie sur la honte de la Compagnie de Jésus. A toutes les pages de son livre, en effet, il cherche à prouver que la destruction des Jésuites était alors opportune, légitime, et même nécessaire. Dans ce dessein, il ne néglige aucune occasion de les présenter, tantôt par voie d'insinuation, tantôt par voie d'affirmation positive, comme déchus de leur antique gloire, quelquefois comme coupables. C'est donc un procès en règle contre la Compagnie qu'a entrepris le P. Theiner, afin d'être en droit de conclure que Clément XIV, en la supprimant, n'obéit qu'à l'inspiration de Dieu et de sa conscience, qu'au désir de procurer le plus grand bien de l'Eglise, et non pas, comme le prétend M. Crétineau-Joly, aux obsessions aveugles et coupables des Cours Bourbonniennes, ni aux faiblesses de son caractère.

Mais sur quoi le nouvel accusateur des Jésuites fondera-t-il son réquisitoire? Il ne pouvait les représenter comme déchus de leur Institut dans un temps où on les accusait d'y être trop fidèles, où les Cours, n'osant pas encore en venir à une demande de suppression, exigeaient des modifications dans les règles de la Compagnie. D'un autre côté, comment jeter même un soupçon sur leurs mœurs que leurs plus ardents ennemis ont toujours respectées? Enfin, un prêtre, un Oratorien, ne pouvait reprendre les attaques modernes qui se retournent contre tous les Ordres religieux; il ne pouvait crier contre la *morale relâchée*, recourir à tant de mensonges dont la généalogie est si honteuse, dérober leurs calomnies aux protestants, aux jansénistes, aux parlementaires, refaire, en un mot, la *Morale pratique des Jésuites* ou les *Extraits des assertions*. Ce n'est pas pourtant qu'il ne fasse quelques emprunts à ces vastes encyclopédies de mensonges, mais il les donne sous la forme d'un *on dit;* qu'il ne prenne soin de puiser quelques traits rouillés dans les arsenaux d'une philosophie antichrétienne, mais il semble avoir honte de s'en servir, et c'est toujours par la main d'autrui qu'il les décoche.

En quoi donc consiste son système? Le voici : Il attaque les Jésuites dans leur science, dans leur enseignement, dans leurs succès, afin d'en con-

clure qu'ils étaient alors inutiles aux lettres, que l'éducation dépérissait entre leurs mains, que la jeunesse sortait de leurs maisons désarmée contre l'erreur, incapable de défendre sa foi avec éclat, soit dans le monde, soit dans les rangs du sacerdoce. — Laissons-le plutôt parler lui-même; puis nous réduirons ses accusations à quelques points principaux.

III.

Il s'agit de la guerre que le roi de Portugal déclara à la Société de Jésus. Le P. Theiner ajoute: « José de Seabra de Sylva, avocat aussi savant » qu'habile et fiscal de la couronne, entreprit de » justifier sur ce point tous les actes de son sou» verain. Il fit précéder cette justification d'un » tableau historique de l'influence que les Jésui» tes, depuis leur entrée en Portugal jusqu'à leur » expulsion, avaient exercée sur l'Église, sur la » société, sur les sciences, et enfin sur l'État lui» même. Cet ouvrage (1) est peut-être le plus » important de tous ceux qui ont été publiés con» tre la Compagnie de Jésus Quoiqu'il soit rem-

(1) Il a pour titre : *Deduzione Cronologica*, etc. Il est dirigé contre l'Église, autant que contre la Société de Jésus. Les ennemis les plus acharnés de l'Eglise romaine y sont vantés comme les hommes les plus religieux et les plus savants, comme les sages libérateurs du genre humain, etc. Et c'est à une telle source qu'ose recourir le P. Theiner !

» pli de falsifications et des plus odieux men-
» songes, ce livre contient néanmoins plusieurs
» accusations sévères, dont la réfutation complète
» serait très-difficile. Seabra attaqua la Société
» de son côté le plus vulnérable, et chercha à
» démontrer comment, au lieu de favoriser les
» sciences, elle avait plutôt entravé et même
» étouffé le grandiose essor qu'elles prenaient
» vers le commencement du seizième siècle. Pour
» prouver cette accusation exagérée, il portait à
» l'appui les grands théologiens qui avaient jeté
» tant d'éclat au concile de Trente, et qui, par
» leur doctrine et par leur sainteté, avaient non-
» seulement édifié mais étonné les Pères de cette
» sainte assemblée. Le Portugal, disait-il, depuis
» que les Jésuites s'y étaient emparés de l'éduca-
» tion, et surtout depuis qu'ils avaient envahi les
» célèbres universités d'Evora et de Lisbonne, et
» évincé partout le clergé séculier du haut ensei-
» gnement théologique, n'avait plus à montrer
» aucun théologien de quelque renom dans les
» rangs du clergé séculier, et moins encore dans
» la prélature et même l'épiscopat. Tous les sa-
» vants que le Portugal avait produits depuis
» lors, étaient Jésuites, et par conséquent en grande
» partie perdus pour l'Eglise, pour les sciences
» et pour l'Etat lui-même. Enfin, il démontre la
» grande décadence dans laquelle étaient tombées

» les sciences au moment où les Jésuites furent » renvoyés du Portugal (1). »

On voit bien que le P. Theiner épouse les accusations de Seabra. Seulement, pour ne pas en assumer tout l'odieux, il les laisse dans sa bouche et y apporte quelques légers correctifs. C'est encore à la faveur d'un *on dit*, sa correction familière, qu'il fait passer une accusation semblable, lancée contre les Jésuites d'Espagne : « Charles III, » dit-il, portait un vif intérêt au progrès des » sciences, et protégeait surtout les Universités » d'Alcala, Salamanque et Valladolid, jadis si cé- » lèbres et qui, *disait-on, avaient*, sous la direc- » tion des Jésuites, singulièrement *déchu* (2) de » leur splendeur première. Ces académies reçu- » rent une réforme et un nouveau plan d'étu- » des (3). »

Dieu bénisse, dirait ici M. de Maistre, la particule *on*, qui se prête si complaisamment à toute sorte d'insinuations méchantes et d'odieux mensonges, et semble en rester seule responsable !

Cependant le P. Theiner a quelquefois le courage d'attaquer en son propre nom, en face, sans

(1) Tom. I, pag. 93, 94.

(2) Nous citons textuellement, et nous ne prenons pas plus pour notre compte les solécismes du traducteur, M. l'abbé de Geslin, que les erreurs et les calomnies du P. Theiner.

(3) Tom. II, pag. 190.

se cacher lâchement derrière un Seabra ou un *on dit*. C'est ainsi que, revenant au Portugal et à la prétendue réforme introduite par Pombal dans les Universités, il reprend pour lui-même les accusations du fiscal de Joseph I : « Pombal, dit-» il, s'occupait avec intelligence de relever de » leur décadence les sciences théologiques et pro-» fanes, dont l'étude, à cette époque, était gran-» dement négligée. L'Université de Coïmbre reçut » une nouvelle forme adaptée aux besoins du » temps et une extension considérable. Le roi » avait confié cette grave affaire au ministre et au » tribunal de censure, dont le président était le » cardinal da Cunha, lequel, dans la plus par-» faite intelligence avec le nonce apostolique, tra-» vaillait à la grande œuvre de la régénération » scientifique et littéraire du Portugal, etc. (1). »

Mais ce n'est pas seulement en Portugal et en Espagne que les Jésuites avaient été infidèles à leur auguste mission et avaient laissé dépérir entre leurs mains les sciences et les lettres. La décadence se faisait alors sentir, à en croire le P. Theiner, dans toutes les maisons d'éducation, dans toutes les Universités qu'ils dirigeaient. Ainsi, en 1769, l'archevêque électeur de Cologne, Maximilien Frédéric, projetait de fonder à

(1) Tom. II pag. 190, 191.

Munster un séminaire et une Université pour l'éducation du clergé et de la jeunesse catholiques. « Le besoin de semblables institutions était im-
» mense : les jeunes gens appartenant aux classes
» nobles et aisées étaient alors, lorsqu'ils vou-
» laient se livrer aux hautes études, obligés, soit
» de fréquenter les Universités protestantes voi-
» sines, soit de se rendre dans des Universités
» catholiques très-éloignées. Quant aux jeunes
» gens de familles pauvres, ils étaient entièrement
» privés de ce bienfait. La fréquentation des Uni-
» versités protestantes, dans ce temps surtout où
» l'incrédulité et le rationalisme avaient jeté de
» si profondes racines, était remplie de dangers
» pour la jeunesse catholique. Les Jésuites avaient
» à la vérité une sorte d'Université à Paderborn ;
» mais, ainsi que tous les établissements de
» même nature qu'ils dirigeaient alors en Alle-
» magne, celui-ci ne répondait plus aux hautes
» exigences des sciences. Cette Université, d'ail-
» leurs, était toute théologique. L'histoire, les
» antiquités, la haute philosophie, la littérature
» classique, latine et grecque, la médecine, la
» botanique, le droit, les sciences économiques
» et les autres branches de l'instruction supé-
» rieure, qui étaient cultivées par les protestants
» avec tant de distinction, y manquaient entière-
» ment. Ce prince de l'Eglise mérite d'autant

» plus la reconnaissance des catholiques d'Alle-
» magne, qu'il fut le premier qui songeât à remé-
» dier à cet urgent besoin, et à faire remonter
» de nouveau les sciences catholiques au niveau
» de leur antique gloire et de leur splendeur
» d'autrefois (1). »

Le mal était si profond, que l'archevêque dut songer à un autre établissement pour son diocèse. En effet, « le clergé séculier, quoique son édu-
» cation fût exclusivement confiée aux Jésuites,
» se trouvait alors dans le plus profond degré
» d'ignorance. Ce pasteur vigilant voulait remé-
» dier aussi à cet inconvénient, et fonder à Co-
» logne un séminaire dans lequel les prêtres
» devaient être élevés conformément aux obliga-
» tions de leur état et se perfectionner dans la
» piété et les sciences (2). »

« La réforme de l'éducation du clergé occupait
» alors en Allemagne tous les esprits, parce que,
» prétendait-on (voici revenir la commode et
» complaisante particule), celle que donnaient
» les Jésuites était très-défectueuse et ne répon-
» dait ni aux besoins du temps ni à ceux de la
» science (3). » Marchant donc sur les traces de l'archevêque de Cologne, l'électeur de Bavière

(1) Tom. I, pag. 297.
(2) Tom. I, pag. 298.
(3) Tom. I, pag. 423.

voulut ériger à Ebersberg un grand séminaire dans lequel devaient être formés des prêtres, prédicateurs, professeurs, catéchistes, missionnaires et autres ministres de l'autel. Il est vrai que cet électeur de Bavière, si zélé pour l'instruction et la réforme du clergé, projetait dès lors, comme le dit immédiatement après le P. Theiner, de rompre avec Rome, d'introduire des innovations malheureuses dans la discipline et la constitution de l'Eglise, et c'est pour cette œuvre sans doute qu'il trouvait insuffisante l'éducation des Jésuites. Si par *besoins du temps* il faut entendre ce besoin de schisme qui travaillait alors l'Allemagne, nous avouons nous-mêmes qu'elle n'y répondait pas et qu'elle était très-défectueuse.

Les Jésuites sont détruits, mais Frédéric II, de Prusse, et Catherine II, de Russie, s'opposent à la publication et à l'exécution du bref *Dominus ac Redemptor*. Parmi les motifs que faisaient valoir ces souverains pour conserver dans leurs États les enfants de saint Ignace, ils mettaient en avant celui-ci.: qu'ils manquaient d'ecclésiastiques suffisamment instruits pour l'éducation de la jeunesse. Rien que d'honorable pour les Jésuites, ce semble, dans le motif allégué par Frédéric et Catherine. Voyons comment le P. Theiner saura le retourner contre eux. « Nous devons, malheureu-

» sement, dit-il, à notre grande douleur, avouer
» que cette raison était fondée ; mais... elle était
» en même temps pour les Jésuites, et surtout en
» Allemagne, le plus amer reproche. Là, ils avaient
» eu entre les mains l'éducation de toute la jeu-
» nesse catholique, tant séculière qu'ecclésiasti-
» que. Pourquoi n'avaient-ils pas formé des hom-
» mes qui pussent les remplacer, ou du moins par-
» tager l'enseignement avec eux ? Ce ne sont pas
» les ennemis, mais les amis sincères de la So-
» ciété de Jésus, qui se demandent l'explication
» du fait suivant. Lorsque les Jésuites entrèrent
» en Allemagne, ils y trouvèrent de grands théolo-
» giens, qui, avec un invincible courage, faisaient
» victorieusement front à toutes les attaques des
» prétendus réformateurs ; comment donc est-il
» arrivé, lorsque, par une disposition par-
» ticulière de la Providence divine, ils durent
» quitter cette même Allemagne, qu'ils n'en aient
» pas laissé un seul après eux ? Depuis le seizième
» siècle, c'est-à-dire depuis que les Jésuites y
» ont pris possession exclusive de l'enseignement
» de la jeunesse séculière et ecclésiastique, aucun
» pays du monde chrétien n'est aussi pauvre que
» l'Allemagne en écrivains catholiques de quelque
» réputation, qui soient sortis des rangs du clergé
» séculier. — La Compagnie de Jésus peut mon-
» trer des savants Jésuites d'une grande re-

» nommée ; elle a travaillé en Allemagne avec de
» magnifiques succès et la bénédiction du Ciel ;
» elle a opposé, pendant près de deux siècles,
» au torrent impétueux de la Réforme une forte
» digue, cela est vrai ; mais ce qui est vrai aussi,
» c'est qu'elle n'a produit dans le clergé séculier
» que peu d'hommes réellement remarquables.
» On pourrait à peine en citer un seul. — Ajoutez
» à cela cette triste circonstance, que les Jésuites,
» dans les derniers temps de leur existence,
» avaient dans l'Empire, plus encore que dans les
» autres pays, comme la France, l'Italie, le Por-
» tugal et l'Espagne, perdu une grande partie de
» leur ancienne vigueur. Leurs colléges étaient
» bien déchus de leur gloire d'autrefois, et
» n'avaient plus guère d'hommes remarquables
» parmi leurs professeurs. Lorsque Frédéric II
» entra en Silésie, il avait des Jésuites la plus
» haute opinion ; mais il ne fut pas peu surpris,
» lorsque, dans leurs Universités et dans les col-
» léges dirigés par eux à Breslau, il ne trouva
» parmi les professeurs de la Société que des
» hommes d'une étonnante médiocrité, et de-
» manda pour cette raison au recteur de l'Uni-
» versité et au cardinal prince-évêque, de faire
» venir aussitôt, soit de France, soit d'Italie,
» quelques Jésuites instruits. En Autriche on
» élevait des plaintes universelles sur la décadence

» de leurs établissements. Marie-Thérèse elle-
» même, qui d'ailleurs n'était nullement dé-
» favorable à la Société de Jésus, se vit en 1759
» obligée de remédier à cette même décadence
» des études dans l'Université de Vienne, dirigée
» jusqu'alors exclusivement par les Jésuites, et
» de leur enlever, par un édit du 10 septembre
» de cette année, avec plusieurs chaires impor-
» tantes de théologie, celles de logique, éthique,
» métaphysique et histoire, pour les confier en
» partie à des prêtres séculiers, en partie à des
» religieux de différents Ordres. — L'Université
» catholique fondée à Munster, en Westphalie,
» par l'archevêque-électeur de Cologne et Clé-
» ment XIV, avait pour but, ainsi que nous l'avons
» vu déjà, de remédier à la grande faiblesse des
» études parmi le clergé séculier, faiblesse dont
» on se plaignait encore fortement dans ces ré-
» gions. Si la révolution ecclésiastique qui, en
» 1760, avait déjà fait de tels ravages sur le ter-
» rain de l'Église catholique en Allemagne, a pu
» faire depuis de si rapides et de si effrayants pro-
» grès, c'est dans cette décadence des études et
» cette ignorance du clergé séculier, sa consé-
» quence naturelle, que nous devons en chercher
» la cause. Cette révolution a grandi sous les yeux
» des Jésuites ; mais à cette époque ils avaient
» perdu la vigueur suffisante pour la combattre,

» plus encore celle qui eût été nécessaire pour
» l'arrêter, et à plus forte raison pour la vaincre.
» Cette révolution n'avait besoin, pour lever par-
» tout sa tête triomphante, que de la main d'un
» audacieux qui la déchaînât. Cet audacieux fut
» le malheureux Joseph II, qui, après la mort de
» sa pieuse mère, se mit à la tête de ce mouve-
» ment impie. — Ce que l'on ne peut pas assez
» déplorer, c'est que cette décadence des études
» catholiques soit arrivée à une époque où la
» science et la théologie protestantes prenaient un
» si vigoureux essor, développaient une si grande
» vitalité littéraire, et menaçaient, par leur pré-
» coce penchant vers le rationalisme, non-seule-
» ment le catholicisme, mais le protestantisme
» lui-même, ainsi que tout christianisme positif.
» Ce mouvement terrible surprit à l'improviste le
» clergé catholique, d'ailleurs impuissant à lui
» résister. Qui pourrait donc être surpris qu'il
» l'ait en partie entraîné dans son cours, et que
» les théologiens catholiques de cette époque, qui
» avaient dû se former par leurs propres études,
» se soient laissé éblouir par la science trompeuse
» et fausse des théologiens protestants, et se soient
» même, pour ainsi dire, jetés entre leurs bras ?
» — Nous ne voulons pas arrêter plus longtemps
» nos regards sur ce douloureux tableau de l'état
» dans lequel se trouvait le clergé catholique,

» surtout en Allemagne, au moment de la sup-
» pression des Jésuites. Ce spectacle lui rappelle-
» rait trop vivement son ancienne abjection, et
» serait trop douloureux aussi pour la Société de
» Jésus, d'ailleurs si respectable et si bien méri-
» tante de l'Eglise. Nous ne voulons pas dire
» pourquoi les catholiques n'ont eu presque au-
» cune part à ce grandiose essor que prit, depuis
» la moitié du siècle passé, notre splendide litté-
» rature nationale. Cet essor, nous devons l'a-
» vouer à notre honte, est tout entier l'œuvre
» des protestants; et nous, catholiques, nous
» n'avons à produire pas même un seul grand
» poète de cette époque. — Mais c'est assez rappe-
» ler notre humiliation passée. Remercions le Sei-
» gneur de ce que le clergé séculier d'Allemagne,
» depuis plus de vingt années, après avoir passé
» par l'école de dures expériences, d'humilia-
» tions et d'égarements, s'est enfin, grâce à Dieu,
» relevé à sa hauteur première, et peut aujour-
» d'hui non-seulement se mesurer avec la science
» protestante, mais encore lui disputer le pre-
» mier rang. — Les Jésuites eux-mêmes se trou-
» vaient, au moment de leur suppression, dans
» le même état d'infériorité scientifique que le
» reste du clergé. Ceux d'entre eux qui se sont,
» vers la fin du siècle passé et au commence-
» ment de celui-ci, distingués dans le domaine

» des sciences, se sont formés presque tous après
» la suppression de leur Institut. Il est donc à ja-
» mais déplorable que les Jésuites et leurs amis
» ne cessent de répéter dans leurs ouvrages, et
» même de nos jours, surtout en France et en
» Italie, de telles exagérations au sujet de leur
» prétendue grandeur lors de la suppression. Ces
» sortes d'hyperboles ne peuvent que nuire à la
» Société dans l'esprit des gens d'intelligence et
» de ceux qui savent les faits (1). »

On voit maintenant la tactique du P. Theiner dans son *Histoire du Pontificat de Clément XIV.* Il incrimine la victime pour justifier les bourreaux, et le Pape, qu'une fatale illusion a poussé à se faire l'instrument de leurs haines et l'exécuteur de leurs projets impies. De toutes les accusations de ce long plaidoyer, deux seulement sont capables de faire impression sur un esprit sérieux : l'une rétroactive, par laquelle le P. Theiner attaque la conduite des Jésuites après leur suppression, cherche à leur enlever une gloire que ne leur ont pas refusée leurs plus cruels ennemis, la gloire d'une résignation héroïque à la sentence du Saint-Siége, afin de justifier après coup toutes les mesures violentes qui furent prises contre eux ; l'autre que nous l'a-

(1) Tom. II, pag. 404-406.

vons laissé tout à l'heure formuler et développer à loisir. Quant à la première, peut-être y reviendrons-nous un jour, et chercherons-nous à remettre au front des Jésuites cette couronne de soumission et d'obéissance qu'il a voulu leur arracher; pour le moment, nous devons nous borner à traiter la question de la décadence littéraire et scientifique dont il les accuse. Pas d'accusation, comme on l'a vu, plus constante sous sa plume; il y revient sans cesse; il s'y étend avec une évidente complaisance, nous dirions volontiers avec une sorte d'acharnement. Quelque séduisante qu'elle puisse paraître à un certain nombre de lecteurs, nous n'avons pas voulu l'affaiblir et nous avons cité *in extenso* les pages qui la contiennent.

IV.

A cette accusation nous pourrions d'abord opposer une fin de non-recevoir. Quand même nous avouerions au P. Theiner que les Jésuites, au milieu du XVIIIe siècle, étaient un peu déchus de leur ancienne gloire scientifique et littéraire, que pourrait-il en conclure en faveur de sa thèse? Il veut prouver, en effet, que leur suppression était alors opportune et même nécessaire. Or, mérite-t-on d'être dépouillé, proscrit, mis à mort pour ne pas porter assez haut un grand

nom, pour ne pas soutenir avec assez d'éclat un glorieux passé? A ce compte, que serait-il resté debout au XVIIIe siècle? Tout, à cette fatale époque, n'était-il pas plus ou moins déchu : royauté, noblesse, clergé, Ordres religieux? Quoi! la royauté devait-elle monter sur l'échafaud du 21 janvier, pour n'être plus la royauté de Charlemagne et de saint Louis? Fallait-il condamner la noblesse aux sanglantes proscriptions de la Terreur, parce que dans son âme ne vibrait plus comme autrefois la voix de l'héroïsme et de l'honneur? Fallait-il supprimer le clergé parce qu'il ne comptait plus dans ses rangs de Bossuet et de Fénelon; les Dominicains, parce qu'ils n'avaient plus de saint Thomas; les Bénédictins, parce que l'âge des Mabillon et des Montfaucon était passé; les Oratoriens eux-mêmes, parce qu'ils n'offraient plus à l'admiration du monde de Malebranche ou de Massillon? Que prouveraient donc, encore une fois, les assertions du P. Theiner, fussent-elles vraies et démontrées? une seule chose : que les Jésuites eux-mêmes n'avaient pas su se soustraire à la délétère influence de cette malheureuse époque, qu'ils n'avaient pas échappé à la décadence universelle qui gagnait alors les institutions, les sciences, les lettres et les arts. Au moins leur resterait-il cette gloire unique, la plus pure de toutes, celle

d'avoir conservé intacte leur foi catholique au milieu de cette incrédulité générale, de cette fièvre de schisme et d'hérésie, qui pénétrait jusque dans le cloître, jusque dans le sanctuaire; celle d'avoir préservé de toute tache leur robe d'innocence dans la boue immonde de ce siècle, au sein de cette corruption qui empoisonnait tant de communautés religieuses. Pourquoi donc les frapper de préférence, eux, non moins fidèles que les autres religieux à leur illustre passé, et beaucoup plus orthodoxes et plus purs? Car remarquons bien que, pour avoir le droit de les détruire, surtout avec tant de violence et de barbarie, il ne suffisait pas qu'ils fussent descendus au-dessous de leur niveau d'autrefois; il fallait encore qu'ils fussent démontrés coupables et dangereux : coupables! qui l'a prouvé? qui le dira? Le P. Theiner lui-même osera-t-il le soutenir? Dangereux! à qui? à quelle institution civile ou religieuse? Serait-ce aux gouvernements qu'ils protégeaient contre l'esprit de révolte? à l'Eglise qu'ils défendaient avec tant d'abnégation et de dévouement? Ils n'étaient dangereux qu'à la révolution et à l'incrédulité, qui comprirent, en effet, qu'elles ne pouvaient envahir le monde qu'après avoir renversé cette digue.

Admirons encore les singulières distractions

du P. Theiner et les inconséquences de sa logique. A l'en croire, les Jésuites avaient laissé dépérir entre leurs mains les sciences religieuses. Leurs colléges et leurs Universités n'étaient plus adaptés aux besoins du temps. Leur enseignement était frappé de la plus désolante stérilité. Nulle part ils n'avaient formé de professeurs capables de les remplacer dans ces chaires qu'ils occupaient si mal. Souverains, Évêques, ne savaient à qui confier la jeunesse qu'il fallait instruire dans la religion et dans les lettres, ou préparer aux fonctions du saint ministère. Dans les rangs du clergé séculier, ignorance complète. Pas un homme remarquable, pas un écrivain qui pût défendre l'Eglise à une époque où le protestantisme et l'irréligion la combattaient de toutes armes, et la provoquaient surtout avec tant d'audace et de vigueur sur le champ de bataille de la science. De cette peinture, si elle était vraie, un homme de sens conclurait que l'Eglise devait, en pareille circonstance, redoubler d'énergie, grouper toutes ses forces, les réunir en faisceau contre le mal, puisqu'elle n'avait plus d'individualités puissantes; et, par ces efforts combinés, chercher à vaincre l'ennemi. Ces conclusions du bon sens ne seront pas celles du P. Theiner. Voici les siennes : Les Jésuites ne suffisaient pas à leur tâche : donc on devait

les détruire! L'armée catholique, alors qu'elle comptait dans ses rangs et les Jésuites, et le clergé séculier formé par leurs soins, et les autres Ordres religieux, ne pouvait tenir tête à l'ennemi : donc, pour lui procurer la victoire, il fallait lui enlever ses meilleurs, ou, si l'on veut, ses moins mauvais soldats! Privée des Jésuites, il ne lui restait plus, on le dit avec bonheur et triomphe, que des recrues impuissantes, mal instruites, mal disciplinées : n'importe, c'était d'une tactique habile de diminuer ses forces, et le général qui a fait ce chef-d'œuvre d'art militaire est un Alexandre! — Il n'y a que le P. Theiner pour raisonner ainsi!

V.

Mais nous sommes loin d'avouer qu'au milieu du xviii[e] siècle, les Jésuites et leur enseignement fussent tombés dans cet abîme où le P. Theiner les contemple avec une feinte douleur qui ressemble fort à de la joie. Reprenons ses accusations, et tâchons de réduire à quelques propositions générales les longues déclamations que nous avons transcrites. Si nous ne nous trompons, on peut les ramener à ces trois chefs principaux :

1° Les Jésuites ont été les témoins impuissants, sinon les auteurs, de la décadence des

études et des sciences en Portugal et en Allemagne. Dans ces deux pays, ils n'ont pas su se former des successeurs ; et si eux-mêmes, pendant les deux siècles qui précédèrent leur suppression, ont compté dans leur sein des hommes remarquables, ils n'en ont pas produit dans le clergé séculier : on pourrait à peine en citer un.

2° Au moment de leur suppression, les Jésuites, ainsi que le reste du clergé, étaient dans un état d'infériorité scientifique réelle, du moins en Allemagne, et avaient honteusement abandonné à l'hérésie le sceptre de la science et des lettres. Ceux d'entre les Jésuites qui ont jeté quelque éclat dans la science vers la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, n'illustraient pas la Société au moment de sa suppression, comme le soutiennent les apologistes de sa prétendue grandeur en 1773, mais ils se sont presque tous formés depuis l'abolition de leur Institut.

3° Que les Jésuites fussent déchus à cette époque, la preuve en est dans la réforme des Universités qu'entreprirent alors les princes catholiques. Presque partout on les arracha à leur direction, ou du moins on y fonda des chaires nouvelles pour répondre aux besoins du temps, et, dans un grand nombre de chaires existantes, on remplaça les Jésuites par des professeurs

étrangers à l'Institut qui, sans doute, n'avait su ni étendre son enseignement suivant les exigences du siècle, ni maintenir à leur véritable hauteur les sciences qu'il avait embrassées.

Pour répondre à ces accusations, suivons les Jésuites en Portugal et en Allemagne. Disons ce qu'ils trouvèrent dans ces pays, ce qu'ils y firent, en quel état ils les laissèrent. Ensuite, esquissons le tableau de la Société de Jésus au moment de sa suppression; dressons la liste de ses professeurs, des hommes remarquables qu'elle renfermait dans son sein. Enfin, donnons le vrai sens de cette réforme des Universités au XVIIIe siècle, dont on fait tant de bruit; recherchons si elle eut son principe dans la nécessité de suppléer à la faiblesse et à l'infériorité des Jésuites, de combler les lacunes de leur enseignement, ou bien dans le désir de propager certaines doctrines auxquelles ils opposaient toute l'énergie de leur courage et de leur foi. Cette dernière question est particulièrement curieuse. Il y a là un point intéressant de l'histoire littéraire au XVIIIe siècle, et c'est ce qui nous a surtout engagé à entreprendre ce travail. Car, au point de vue de la polémique avec le P. Theiner, cette discussion peut paraître surabondante. Le public catholique a prononcé désormais entre les Jésuites et lui. Qu'il multiplie les éditions de

son livre; qu'il le reproduise en toute langue : il ne fera pas rebrousser l'opinion pour la ramener à sa thèse. Il a cru qu'il serait plus habile et plus heureux que tant d'autres dans cette attaque nouvelle contre la Société de Jésus. C'est encore un coup manqué; qu'il s'en console et qu'il en prenne son parti. Le voilà tombé plus bas dans l'opinion que ces Jésuites, auxquels il s'imaginait donner le coup de grâce! Ah! ces Jésuites si déchus et si faibles, ils en useront bien d'autres! « Ne disons pas de mal de Nicolas, disait » Voltaire en parlant de Boileau : cela porte » malheur. » Le P. Theiner pourrait (mais un peu tard) appliquer ce mot aux Jésuites. Laissons donc là le P. Theiner et son livre; laissons les morts, et revenons aux vivants!



CHAPITRE PREMIER.

LES JÉSUITES EN PORTUGAL.

I.

Le XVIe siècle est, à tous égards, l'âge d'or du Portugal. Cette période de splendeur et de richesse, de conquêtes maritimes et de triomphes littéraires, avait été préparée par les merveilleuses découvertes de la fin du siècle précédent. Don Henri avait imprimé à son pays ce mouvement aventureux qui allait à la recherche de mondes inconnus. Sa mort (1463) ne le ralentit pas. Déjà Barthélemy Diaz a doublé le cap des Tempêtes (1486). Un peu plus tard (1497), Vasco de Gama, malgré la révolte des flots et de son équipage, tourne l'Afrique et aborde aux Indes. La route est désormais tracée. Alvarès Cabral s'élance sur ses traces (1500), suivi bientôt de Jean de la Nueva (1501). Puis, c'est le tour de François d'Almeyda qui établit la domination portugaise sur tout le Malabar. Enfin l'Inde voit débarquer

sur ses rivages Alphonse d'Albuquerque (1508). Goa est fondée et devient la capitale de cette vaste domination établie à l'extrémité du monde par une petite métropole que les flots dont sont battues ses côtes ont invitée à jouer le rôle des antiques Phéniciens. Jean de Castro veut consolider l'œuvre d'Albuquerque (1544). Mais déjà les Portugais s'étaient amollis sous le ciel voluptueux de l'Orient, et lorsque Jean de Castro mourut dans les bras de François Xavier (1548), partout éclata la révolte. En vain Ataïde résiste à force d'héroïsme : il emporte en mourant (1575) tant de gloire et tant de conquêtes. D'ailleurs de graves événements s'étaient accomplis sur le sol de la métropole. Don Sébastien périt à la désastreuse bataille d'Alcazar-Quivir (1578). Il a pour successeur don Henri, un vieillard presque octogénaire. Les débats commencent déjà pour la succession du trône, comme un siècle plus tard, sous le faible Charles II d'Espagne, on se disputera à l'avance l'héritage de Charles-Quint. Don Henri meurt; Philippe II prend les devants et reste maître de sa proie (1580). Dès lors il traite le Portugal en pays de conquête et le dépouille à la fois de sa liberté et de ses colonies. Le joug fut si dur, l'avilissement si profond, qu'on ne conçoit pas que le Portugal ait pu se relever de sa chute. Il le fit cependant, grâce au patriotisme qu'entretenaient

toujours dans les cœurs de glorieux souvenirs, et à la faiblesse des successeurs de Philippe. Sous Philippe IV, le vent de la révolte agite et ébranle la monarchie espagnole. Le contre-coup se fait sentir au Portugal qui se soulève à son tour. Une conspiration est ourdie par un intrigant hardi et une femme de génie, et en 1640 la maison de Bragance s'assied sur le trône. Longtemps encore pourtant il fallut lutter contre l'Espagne, jusqu'à ce qu'on eut assuré la cause de l'indépendance. Mais quand le Portugal fut délivré de ses maîtres et qu'il tourna ses regards vers l'Inde, il vit qu'un autre peuple avait pris sa place. Impuissant à recouvrer sa riche conquête, il se résigna à ne commercer dans les parages où il avait régné qu'avec la permission des Hollandais. D'ailleurs la faiblesse de Jean IV, les débordements et la déchéance d'Alphonse VI, auraient entravé ses efforts. Sous Don Pedro cependant, et surtout sous Jean V, il vit encore de beaux jours, et ce n'est qu'à partir de la dernière moitié du XVIIIe siècle, qu'il a presque perdu son rang parmi les nations européennes.

II.

C'est au milieu de ces événements si divers, dont nous avons cru devoir rappeler l'ensemble, que nous allons suivre les Jésuites, pour voir le

rôle qu'ils ont joué, et la part qui leur revient de cette grandeur et de cette décadence du Portugal (1).

De tous les royaumes catholiques, le Portugal se montra le plus empressé à accueillir la Compagnie de Jésus. Vers 1540, Jean III, qui venait de voir s'ouvrir un monde devant les armes portugaises, mu en même temps par le désir de répandre la foi et le besoin d'assurer sa conquête, voulut envoyer aux Indes des prédicateurs de l'Evangile. Le nom de la Compagnie de Jésus, le bruit de ses premiers travaux, étaient parvenus jusqu'à lui. Il s'adressa à Ignace, et lui demanda six apôtres pour les Indes. La Compagnie ne comptait alors que dix membres, et le saint fondateur ne pouvait disposer que de Rodriguez et de Bobadilla. Au moment où ils allaient partir pour le Portugal, Bobadilla tombe malade à Rome et François Xavier le remplace. Les deux Pères arrivent à Lisbonne, logent, malgré le roi, dans un hospice public et vivent d'aumônes. Pendant ce temps, ils évangélisent la capitale et produisent tant de merveilles, que Jean ne peut se résoudre à s'en séparer entièrement : Rodriguez

(1) Nous prévenons ici que pour tout ce qui regarde l'existence et la conduite des Jésuites en Portugal, nous ferons plus d'un emprunt à l'*Histoire de la Compagnie de Jésus,* par M. Crétineau-Joly.

reste à Lisbonne, et Xavier seul part pour les Indes.

Déjà Rodriguez s'est fait des disciples. Le roi, qui avait été témoin de leurs œuvres et de leurs succès, songe à leur former dans ses États un établissement fixe, qui devienne la pépinière de nouveaux apôtres. Du consentement de la Cour de Rome, il applique les revenus de quelques bénéfices à l'entretien d'un collége, et en 1542 le collége est fondé à Lisbonne. Il réussit au-delà de toute espérance. La même année, on jette les fondements du collége de Coïmbre, le plus brillant et le plus riche qu'ait eu la Compagnie dans la Péninsule. Les progrès en furent si rapides, que, dès 1546, Ignace fit du Portugal une province de la Compagnie, à la tête de laquelle il plaça Rodriguez. Grâce à cette nouvelle et puissante organisation, qui était tentée pour la première fois depuis l'établissement des Jésuites, la Compagnie prit un vaste développement. Au bout de quelques années, Coïmbre comptait cent quarante Jésuites, et pouvait déjà fournir des missionnaires au monde entier, et des maîtres habiles aux autres maisons de l'Ordre, ou même devenir la mère de maisons nouvelles. C'est ainsi que, sur l'avis du célèbre dominicain Louis de Grenade, le cardinal don Henri, évêque d'Evora, put former un établissement dans son diocèse.

Cependant les faveurs de la Cour, l'abondance qui en était la suite, l'indulgence trop paternelle de Rodriguez, détendent les liens de la discipline au collége de Coïmbre, et font craindre pour l'avenir. Aussitôt Rodriguez est changé, et le collége soumis à une réforme. Natal, commissaire dans la Péninsule, y applique et y essaie les Constitutions. Un noviciat est fondé à Lisbonne, ainsi qu'une maison-professe, et un collége pour les externes, qui compta parmi ses premiers professeurs Emmanuel Alvarez et Cyprien Suarez.

Jean III mourait en 1557. Catherine, sa veuve, et le cardinal don Henri songent à donner un Jésuite pour précepteur à don Sébastien, et Louis Gonzalvès de Camera est mandé à la Cour. Gonzalvès tremble et hésite, car il connaît le caractère impétueux du prince, et cette fatale passion pour les armes, qui le perdra lui et sa race. Mais le général Laynez et François de Borgia croient qu'on ne peut refuser cette grâce au petit-fils du bienfaiteur de la Compagnie, et Gonzalvès devient le premier Jésuite investi de la redoutable fonction de précepteur de roi. Une telle élévation appelait l'orage ; cependant la Compagnie prospère et couvre le Portugal de nouveaux colléges. Pendant la peste de 1569, ses membres se dévouent jusqu'à l'héroïsme, meurent martyrs de leur charité et désarment les haines. Mais de tous les souve-

nirs, le plus éphémère est celui d'un bienfait, et les intrigues reprennent leur cours. Les Jésuites dirigeaient Catherine d'Autriche, don Henri, élevaient le jeune monarque : il n'en fallait pas tant pour enflammer les jalousies et les colères. Ils n'avaient pourtant rien fait pour capter les faveurs royales. Gonzalvès avait résisté à la fortune, pressentant bien la terrible responsabilité qu'il allait encourir. Aussi pas un historien portugais ne s'est fait l'écho de ces accusations qui retentirent dans le monde entier. C'est Pasquier qui, le premier, dans son *Catéchisme des Jésuites*, donna corps à ces inculpations, que répétèrent ensuite les jansénistes et les parlementaires. Pasquier accuse les Jésuites d'avoir voulu détourner à leur profit la couronne de Portugal, en exigeant qu'à l'avenir le roi fût affilié à leur Ordre et élu par eux ; d'avoir agi sur don Sébastien par la superstition, de l'avoir détourné du mariage, et enfin poussé sur la terre d'Afrique où il mourut. Nous ne nous arrêterons pas à toutes ces absurdités, dont le caractère portugais est une suffisante réfutation. Jamais on ne persuadera à personne que cette nation, alors si fière, ait consenti à se laisser gouverner par les Jésuites. Tous les malheurs de Sébastien, de sa famille et de son royaume, s'expliquent par son caractère indomptable et farouche, contre lequel venaient se briser tous les

efforts de Gonzalvès. Le précepteur en gémit dans toutes ses lettres, comme dans toutes aussi il parle de ses démarches pour faire allier le jeune monarque à une des familles royales de l'Europe. Mais l'Hippolyte portugais refusait toujours, et lorsqu'enfin il allait entrer dans la famille de Philippe II, il mourut sur la terre d'Afrique.

L'Espagne s'est rendue maîtresse du Portugal. Sous la domination espagnole, les Jésuites gardèrent toute leur influence, et virent se multiplier leurs colléges et leurs richesses. Cependant la race autrichienne dégénérée, qui bientôt faiblira sous le fardeau de la monarchie diminuée de Charles-Quint, ne pouvait porter deux couronnes. Encouragé secrètement par la France, le Portugal aspire à là liberté. Partout on complote. Louise de Gusman est l'âme d'une conspiration dont Pinto est le bras. Le duc de Bragance seul reste étranger et indifférent à une entreprise dont il doit pourtant recueillir le profit. Les princes de sa famille, Louise surtout, connaissant l'influence des Jésuites, cherchaient à se les rendre favorables. Portugais et honorés de la confiance et des faveurs du roi d'Espagne, partagés entre leur patriotisme et leur reconnaissance, les Jésuites demeurèrent neutres et attendirent. Quelques-uns des plus ardents se laissèrent seuls emporter par l'amour de l'indépendance. La révolution éclate.

Le Provincial défend à ses subordonnés d'y prendre part, et, à l'exception de cinq ou six, tous obéissent. La maison de Bragance triomphe. A peine est-elle assise sur le trône, qu'elle accorde aux Jésuites toute sa confiance : ils deviennent ses ambassadeurs, ses prédicateurs, ses directeurs de conscience.

Les Jésuites avaient accepté, suivant leur politique ordinaire, le fait accompli. Jean IV s'était fait leur protecteur; et, en retour, soit en Portugal, soit dans les pays d'Outre-Mer, ils avaient affermi son empire. Non content de les combler de ses bienfaits et de leur donner la direction de toute sa famille, il fait entrer Fernandez, son confesseur, au conseil privé. A la mort de Jean IV, en 1656, la tutelle d'Alphonse VI est confiée à sa mère; et Fernandez garde son poste. Louise veut même le faire Grand-Inquisiteur, seconde dignité du royaume, mais incompatible avec les vœux de profès : Fernandez refuse.

Cependant Alphonse est devenu majeur. Un des premiers actes de ce monarque, si précocement dépravé, est d'éloigner sa mère. Il reste alors livré à son mauvais génie, le comte de Castel-Melhor, qui, après l'avoir abruti, lui fait épouser, en 1663, Marie-Isabelle de Savoie-Nemours, celle qu'on appelait Mlle d'Aumale. Dans cette cour dépravée, entre son ignoble époux et l'ins-

fâme Castel-Melhor, Marie n'a que deux amis : un vieux protestant, le maréchal de Schomberg, et le Père François de Ville, le guide de sa jeunesse. On sait la suite de ce drame. Alphonse est condamné à une abdication forcée, et son frère don Pedro, devenu régent du royaume, épouse Marie de Savoie. A ce drame on a voulu donner pour acteur unique le P. de Ville. Peut-être s'est-il laissé entraîner un peu trop loin par son affection paternelle pour la jeune reine ; mais, à coup sûr, ce n'est pas lui qui joua le rôle principal : les acteurs réels furent la politique et l'amour, l'ambition et la diplomatie, les Cortès et le peuple. Quoi qu'il en soit, cette révolution de palais n'amena pas la décadence du Portugal, qui refleurit, au contraire, durant la régence de don Pedro. Sous Jean V, son successeur, la prospérité publique s'accrut encore. Dans ses *Mémoires sur la nonciature de Portugal* (1), le cardinal Pacca raconte qu'en 1795, les Portugais parlaient encore avec enthousiasme de ce prince. « Jean V, » ajoute Pacca, embellit Lisbonne et ses environs » d'édifices aussi utiles que magnifiques, fut le » protecteur des sciences et des arts, le bienfai- » teur des églises, et mérita le titre glorieux de » *très-fidèle* qui lui fut donné par l'immor-

(1) *OEuvres complètes du cardinal Pacca,* tom. II, pag. 352 et suiv.

» tel Benoît XIV. Sous son règne le Portugal » fut si florissant et si riche, qu'on pouvait appli- » quer à ce prince les paroles de l'Ecriture au » sujet de Salomon : « Que de son temps l'argent » devint commun comme les pierres. »

III.

Ces deux princes cependant, don Pedro et Jean V, si ambitieux de la gloire et de la prospérité de leur pays, si éclairés sur ses véritables intérêts, si instruits des causes de son passé magnifique et de son affaiblissement postérieur, si désireux de lui préparer un brillant avenir, environnèrent les Jésuites des mêmes bienfaits que leurs prédécesseurs, et leur rendirent toute leur influence. Don Pedro alla jusqu'à nommer son confesseur Emmanuel Fernandez député aux Cortès, dont toutefois le général des Jésuites, Oliva, lui interdit l'entrée. Comment ces princes ne virent-ils pas ce que les ennemis des Jésuites ont si bien vu depuis : que cette haute influence accordée aux enfants de Loyola avait amené, allait consommer la décadence du Portugal ? D'abord, c'est qu'ils étaient beaucoup moins frappés que les philosophes modernes de cette décadence que l'on a si singulièrement exagérée, puisque, comme nous venons de le voir, le Portugal, sous le règne de ces deux princes, vit encore de si

beaux jours; ensuite et surtout, c'est qu'ils reconnurent, ce que reconnaîtront avec eux tous les hommes qui voudront étudier sans passion l'histoire de ce pays, à savoir que les Jésuites n'ont en rien contribué, ni de près ni de loin, à son affaiblissement successif, qu'ils l'ont retardé, au contraire — sans pouvoir entièrement l'arrêter — par leur apostolat et leur enseignement. On a exagéré leur action politique, on a voulu voir leur main dans tous les actes du gouvernement, tandis qu'en réalité ils ne se sont mêlés aux événements que dans leurs rapports avec la religion. Pour qui fouille attentivement l'histoire, les causes de l'affaissement du Portugal ne sont pas difficiles à découvrir. La première en date est la corruption qui s'introduisit en Portugal avec les richesses des Indes. Les descendants d'Alphonse d'Albuquerque, amollis sous le ciel d'Orient ou plongés dans les délices de l'orgueil et de la volupté sur le sol de la métropole, ne songèrent plus qu'à jouir; et loin d'étendre ou de protéger leurs conquêtes, ils préparèrent une proie pour l'étranger. Par leur prédication, par leur direction, par leur exemple, les Jésuites luttèrent contre cette corruption. Vains efforts! le Portugal était ivre. Viennent alors la minorité de Sébastien et ses folies aventureuses, puis le règne éphémère et décrépit d'un cardinal octogénaire, enfin la con-

quête espagnole. Certes ce ne sont pas les Jésuites qui ont poussé Sébastien sur le fatal champ de bataille d'Alcazar-Quivir, qui ont donné au cardinal Henri ses quatre-vingts ans et sa faiblesse, qui ont ouvert le Portugal à l'étranger. La conquête et l'occupation du Portugal par l'Espagne pendant soixante ans, voilà la vraie cause de l'affaissement de ce pays. Avec sa nationalité il perd son énergie première, son principe vital. D'ailleurs, pendant cette longue période d'esclavage, l'Espagne l'écrase et l'épuise. Pour l'affaiblir et le dominer avec plus de facilité, elle laisse les Anglais et les Hollandais lui enlever ses colonies. Elle tend à l'effacer peu à peu de la liste des peuples, et à le faire oublier, comme individualité nationale, du reste de l'Europe : dans les traités qu'elle conclut avec les autres puissances, pas une clause en faveur du Portugal, pas une mention même de ce malheureux pays. Que pouvaient faire les Portugais? Efféminés déjà, nous l'avons vu, par la corruption, dépouillés de leur patrie et ne voulant pas résister au profit de leurs conquérants, ils se laissèrent dépouiller de leurs conquêtes ou luttèrent avec mollesse. Et pourtant ce peuple corrompu, abâtardi par soixante ans d'esclavage, avait conservé un tempérament encore si robuste, bien que les Jésuites eussent régné un siècle sur lui, qu'en 1640 il put secouer le

joug et soutenir une lutte de trente ans contre l'Espagne. Mais l'Angleterre et la Hollande avaient achevé leur œuvre de larron; et tout occupé à sa défense intérieure, le Portugal ne put recouvrer que la moindre partie de ses possessions d'Outre-Mer; comme aussi, au milieu des agitations et des anxiétés d'une guerre nationale, il ne put songer à relever les institutions, les sciences et les lettres, travail qui demande la paix et la sécurité de l'indépendance. Dans de telles conjonctures, que devaient, que pouvaient faire les Jésuites? Réparer le mal à l'intérieur par l'apostolat, par l'éducation et par le conseil; étendre au-delà des mers, par le moyen des missions, l'influence du Portugal : et c'est ce qu'ils ont fait. Mais rétablir les choses sur l'ancien pied, rendre au Portugal sa prospérité intérieure et sa domination transatlantique, ramener, en un mot, l'âge d'Emmanuel-le-Fortuné et de Jean III, c'était œuvre impossible, le Portugal eût-il eu à sa tête un roi de génie, et dans son sein tous les grands hommes qui l'avaient illustré jadis dans la guerre, dans la science et dans les lettres. Le bonheur du Portugal avait été de prendre les devants dans le grand mouvement de l'Europe moderne, alors que les autres nations, occupées ailleurs, et n'ayant pas encore l'extension qu'elles prirent depuis, ne pouvaient songer à lui disputer l'empire des mers. Au milieu

des luttes et des agitations religieuses du XVIe siècle, en dehors desquelles il se trouva placé, il put, sans être inquiété par des voisins jaloux, conserver et développer sa grandeur et sa gloire. Mais lorsque le calme se fit en Europe, que les grandes nations se furent assises, le Portugal devait déchoir, parce qu'il ne trouvait pas dans son petit territoire des ressources suffisantes pour lutter contre d'avides et injustes agressions. La prodigieuse prospérité du Portugal au XVIe siècle était un véritable phénomène, et, par conséquent, quelque chose d'essentiellement éphémère. Conçoit-on au milieu du XVIIe siècle, entre l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande et la France, avec le grand développement politique, maritime et littéraire de quelques-uns de ces pays, le Portugal d'Emmanuel et de Jean III, d'Albuquerque, de Jean de Castro et de Camoëns?

Cessons donc de demander aux Jésuites une œuvre chimérique. Ne les accusons pas d'un affaiblissement nécessaire et qu'ils n'ont pas amené; louons-les, au contraire, d'avoir empêché une complète décadence et d'avoir contribué à la prospérité relative dont jouit le Portugal sous Pédro et sous Jean V. Or, rappelons-nous que Jean V prolongea sa vie et son règne jusqu'en 1750, c'est-à-dire jusqu'a la veille de l'expulsion des Jésuites. Nous ne savons donc trop ni

où ni quand placer cette action délétère qu'ils auraient exercée sur les destinées du Portugal. Sans doute, dans les dernières années de Jean V, la prospérité publique reçut de graves atteintes; mais, avec le cardinal Pacca (1), cherchons-en la cause dans les maladies continuelles qui affaiblirent le corps et l'esprit de ce prince, et non dans la funeste influence des Jésuites.

Le règne de Joseph Ier, ou plutôt de Pombal, ce grand ennemi des Jésuites, est la véritable époque de la décadence complète du Portugal. Joseph, prince faible et soupçonneux, timide et immoral, le Louis XV de la Péninsule, semblait destiné, comme son contemporain de France, à devenir le jouet des intrigants corrompus. Pombal comprit ce caractère et résolut de l'exploiter. Jean V, qui le connaissait, l'avait écarté du pouvoir après la triste mission qu'en 1745 il avait remplie à Vienne. Mais à peine Joseph Ier est-il monté sur le trône, que Pombal se glisse, par sa femme, dans la faveur de la reine, par son hypocrisie, dans l'amitié des Jésuites, et, grâce à cette double protection, il parvient au ministère. Dès lors il songe à réaliser son projet de renouveler l'œuvre de Henri VIII, de détacher de Rome le Portugal pour y faire régner le jansénisme et la

(1) *Mémoires sur la Nonciature du Portugal*, loc. cit.

philosophie. Mais à ce projet les Jésuites sont un obstacle. A tout prix il faut les perdre. Pombal entoure le monarque de terreurs et fait retentir sans cesse à ses oreilles le bruit de conspirations imaginaires auxquelles il mêle toujours les Jésuites. Nourri par son ministre de toutes les calomnies contre l'Institut, Joseph lui laisse toute liberté d'assouvir ses haines et ses vengeances. Après avoir persécuté les Jésuites au Maragnon et au Paraguay, et détruit leur œuvre merveilleuse, Pombal transporte la guerre en Europe. Il veut d'abord obtenir la réforme de l'Institut, en attendant sa destruction complète. Mais sa passion l'obsède et le presse d'en finir. Arrive alors l'attentat de 1758. On connaît le reste ; on connaît cette double tragédie, dont le dénouement est l'échafaud des Tavora et la barbare proscription des enfants de saint Ignace.

Voilà l'homme dont les calomnies contre les Jésuites de Portugal ont défrayé depuis tant d'odieuses productions ; voilà l'homme qui accusa les Jésuites d'une décadence dont il est le principal auteur. C'est lui qui dissipa les richesses que Jean V avait amassées, et qui, malgré tous ces trésors dont il disposa, malgré l'or de ses nombreuses confiscations, ne paya pas ou paya mal les charges publiques, et laissa l'État obéré ; c'est lui qui fit périr en prison, dans l'exil ou sur l'échafaud, et

les nobles qui portaient ombrage à son orgueil jaloux, et tant d'hommes qui auraient pu jeter de l'éclat sur leur patrie ; c'est lui surtout qui ouvrit le Portugal à l'incrédulité, ce dissolvant si actif des nations, et fit une sanglante ironie du titre de *très-fidèle*, dont son souverain était revêtu. C'était briser avec le glorieux passé du Portugal, rompre la chaîne de ses traditions religieuses, changer son tempérament jusqu'alors si catholique. Les grands monarques qui l'avaient autrefois gouverné, avaient mis leur gloire dans leur dévouement à l'Église et au Saint-Siége ; et au dire du cardinal Pacca, qui traduit la pensée d'un historien portugais, la grande prospérité de leur règne fut une récompense temporelle de leur zèle pour la propagation de la foi, qu'ils étendirent en Afrique et dans les Indes avec plus d'ardeur que leur propre domination. « Que les écri-
» vains irréligieux, ajoute Pacca (1), cessent donc
» de nous répéter que l'abaissement et la déca-
» dence du Portugal sont dus aux principes catho-
» liques et à l'influence de la Cour de Rome (nous
» ajouterons : et des Jésuites). » C'est le contraire qui est vrai : c'est l'incrédulité qui a tué le Portugal. C'est à partir de Pombal que ce triste pays n'a plus de rang parmi les nations, plus de vie propre,

(1) Loco cit.

qu'il n'est, suivant l'énergique expression de M. Crétineau-Joly, qu'une sorte de factorerie où l'Angleterre jette le rebut de ses constitutions et de ses manufactures.

IV.

Si nous étudions l'histoire de la décadence du Portugal au point de vue scientifique et littéraire, qui doit ici nous occuper spécialement, nous arriverons aux mêmes conclusions.

A la mort d'Emmanuel-le-Fortuné (1524), écrivain distingué lui-même, commence, avec Jean III, la période brillante de la littérature portugaise. Trois hommes l'ouvrent avec éclat : Sâ de Miranda, Antoine Ferreira et Gil Vicente. Les deux premiers, législateurs du Parnasse portugais, joignent l'exemple au précepte. Tout en restant originaux, tout en portant la langue nationale à son plus haut degré de perfection, ils introduisent le goût de l'Italie et de l'antiquité. Le monde pastoral est leur vraie patrie, dans laquelle pourtant ils donnent droit de cité au sonnet, à l'ode et à l'épître, en souvenir de Pétrarque et d'Horace. Ces deux hommes s'attachèrent à la correction classique des idées et du langage; ils devinrent l'oracle de la critique, le modèle des poètes, et formèrent une école qui eut de nombreux sectateurs.

Gil Vicente, acteur et auteur comme Molière; Gil Vicente, que ses compatriotes ont nommé le Plaute portugais, est le père de la poésie dramatique en Europe, si l'on excepte l'Italie. Il devient le chef d'une nombreuse école et le modèle que Lopez de Vega et Calderon, auxquels il est antérieur de près d'un siècle, suivront en le perfectionnant. Pendant que dans ses comédies, ses tragi-comédies, ses *Autos* sacrés et profanes, composés selon le goût de son temps et de son pays, il s'abandonne à tous les caprices de son imagination, Miranda et Ferreira fondent l'école dramatique classique par l'imitation des anciens. Ferreira compose son *Inez*, la seconde tragédie régulière de l'Europe (la *Sophonisbe* de Trissin est la première).

Ces poètes et leurs disciples sont certainement très-remarquables; mais rien pourtant chez eux qui remue fortement le cœur et l'imagination. Le Portugal, disons-le hardiment, ne produisit au XVIe siècle qu'un seul homme de génie, Camoëns, l'Homère de son pays. Aussi ne connait-on guère que lui en Europe; le reste est pour les érudits. Outre sa force supérieure, son mérite et sa gloire c'est de s'être identifié avec ce qui faisait la grandeur de son pays, dont il est la poétique personnification. Par sa vie comme par son poème, il en embrasse toute la brillante

histoire : né sous le règne d'Emmanuel-le-Fortuné, il meurt en 1579, le lendemain, en quelque sorte, de la désastreuse bataille d'Alcazar-Quivir. Voilà un grand nom et une grande œuvre, car les *Lusiades* sont en date la première épopée de l'Europe, la première peut-être en mérite, s'il fallait en croire un juge compétent, Frédéric de Schlegel.

Pendant cette période, l'histoire prend le ton de l'épopée. Ces mers inconnues que sillonnaient les vaisseaux portugais, ces mondes immenses qui s'ouvraient à une noble ambition, ces innombrables armées dont triomphaient quelques hommes, ces richesses fabuleuses qui affluaient à tous les ports de la Péninsule, tout cela transportait les imaginations à ces époques primitives immortalisées par la poésie d'Homère, où l'Occident se précipitait sur l'Orient, où le petit peuple grec renversait les colosses de l'Asie. D'ailleurs, la plupart des historiens de ce temps ou avaient visité ces régions nouvelles, ou avaient entendu les récits merveilleux des voyageurs. Ainsi Jean de Barros, le Tite-Live portugais, avait été gouverneur des établissements des Indes avant d'en raconter la découverte avec élégance et grande pureté de langage. De là, l'enthousiasme qui imprègne sa narration, enthousiasme qui passa peut-être dans l'âme de Camoëns, et

lui inspira les *Lusiades*; car les *Décades* parurent un an avant le départ du grand poète pour Goa. Diogo de Couto, l'Hérodote du Portugal, qui continua Barros, avait lui-même visité les Indes et l'Afrique. Fernand d'Albuquerque composa peut-être ses *Commentaires* sur les guerres de l'Inde avec les matériaux recueillis par son illustre père.

Parmi les hommes célèbres de ce temps, n'oublions pas Jérôme Osorio, que la facilité et l'éloquence de son langage, l'élégance de sa latinité ont fait surnommer le Cicéron du Portugal; André de Resende, le plus grand antiquaire du XVIe siècle, etc. Puis, que de relations de voyages, que de romans, que d'écrits de morale, que d'ouvrages en tout genre vit naître cette féconde époque!

Voilà certainement un beau siècle littéraire. Répétons pourtant qu'il ne compte qu'un seul homme de génie. C'est assez dire qu'on a exagéré l'éclat que jetèrent alors les lettres, comme on a beaucoup exagéré, nous l'allons voir bientôt, leur décadence postérieure. Un mot seulement des sciences religieuses, qui auraient alors été si profondes et si brillantes. On parle de grands théologiens, qui auraient étonné par leur savoir les Pères du concile de Trente. Le cardinal Pacca lui-même rappelle cette gloire du

Portugal (1). Il est pourtant vrai que ces hommes éminents se réduisaient à peu près à don Diego Payva de Andrade, bon théologien, auteur de traités contre les hérétiques et pour la défense du concile de Trente, mais depuis longtemps oublié; à Frère François Foreiro, Dominicain, que saint Charles Borromée garda à Rome pour travailler au *Catéchisme romain*, qu'on appelle aussi Catéchisme du concile de Trente; au Père Jérôme Oleastro, autre Dominicain, savant dans les langues anciennes et auteur de commentaires sur l'Écriture, et à don Barthélemy des Martyrs, archevêque de Braga, plus renommé encore par sa piété que par sa science. Quant à Henri de Saint-Jérôme, à Louis de Soto Maior, nous en apprenons probablement les noms à quelques-uns de nos lecteurs les plus érudits.

La conquête espagnole, nous l'avons assez dit, fut, à tous égards, fatale au Portugal. Cependant, si elle n'amena pas, comme nous l'avons vu, une décadence politique et militaire aussi complète qu'on l'a prétendu, il est plus vrai de dire que les sciences et les lettres fleurirent encore depuis sur ce sol qu'elles avaient illustré, et qu'elles comptèrent, jusqu'au milieu

(1) *Mémoires*, etc., pag. 352.

du XVIIIe siècle, un grand nombre d'hommes remarquables.

Un genre pourtant disparut à peu près entièrement de la littérature portugaise : le genre dramatique. Après la conquête, en dehors de la Cour, on cessa d'abord de se livrer aux jeux du théâtre ; et lorsqu'au bout de quelques années de calme on voulut y revenir, les maîtres étendirent leur domination jusque sur la scène, et substituèrent aux Portugais non-seulement leurs auteurs nationaux Lope et Calderon, mais encore des acteurs espagnols. Voilà pourquoi, jusqu'au XIXe siècle, on oublia la littérature dramatique portugaise. De plus, la violence, la politique, le désir de plaire firent souvent adopter la langue des vainqueurs, au grand détriment de la langue et de la littérature nationales.

D'un autre côté, les Portugais ne voulurent guère connaître que deux genres de poésie : l'épopée et la pastorale; et encore transportèrent-ils presque toujours la pastorale dans l'épopée, et jusque dans le drame. On conçoit cette prédilection pour le genre pastoral sous le beau ciel de la Lusitanie, et en présence de ces magnificences de la nature orientale qui avaient ébloui leurs regards; mais on comprend en même temps que ce genre pastoral, presque toujours faux en lui-même, devenait plus faux encore transporté

dans l'épopée et dans le drame, et que ce mélange confus de genres disparates devait nuire à l'avenir de la littérature.

Cependant, répétons-le, pendant les 150 ans qui suivirent la conquête, les lettres portugaises ne furent pas sans éclat. L'impulsion donnée par Camoëns produisit encore un grand nombre de poètes épiques : Corta-Réal, auteur de diverses épopées; Louis Pereira Brandon, qui, dans *Elegiada*, déplora la malheureuse bataille d'Alcazar-Quivir; Manzinho Quebedo, auteur d'*Alphonse l'Africain;* Pereira de Castro, qui, dans l'*Ulyssea*, poème empreint de couleur antique, chanta la fondation de Lisbonne; Francisco Sâ de Menezès, qui, dans sa *Conquête de Malacca*, prit le grand Albuquerque pour son héros; Bras Mascarenhas, le chantre de *Viriate;* tous ces poètes restèrent très-nationaux au sein d'un pays asservi.

Dans la poésie pastorale se distinguèrent spécialement Manuel de Veiga et Rodriguez Lobo, le Théocrite portugais. —Nous pourrions enfler indéfiniment cette nomenclature, si nous voulions y faire entrer tous les poètes qui chantèrent pendant le XVIIe siècle.

L'analogie du portugais avec la langue latine produisit un grand nombre de poètes latins, comme on peut s'en convaincre par la collection intitu-

lée : *Corpus illustrium Lusitanorum qui latine scripserunt* (8 vol. in-4°). Le plus célèbre est Payva de Andrade, mort en 1660, auteur d'une épopée latine très-remarquable, *Chauleïdos*, ou siége de Chaul, dont la scène se passe aux Indes Orientales, comme dans les *Lusiades*.

Pendant ce siècle, l'histoire fut cultivée par Brito, auteur de *Monarchia Lusitana;* Frey Duarte Nunez de Liaô; Jacinthe Freyre de Andrada, biographe de Jean de Castro, un des plus grands écrivains du Portugal; Louis de Souza, que sa Chronique de saint Dominique et sa Vie de Barthélemy des Martyrs ont aussi fait mettre au nombre des classiques; Faria de Souza, historien du Portugal, commentateur de Camoëns, poète lui-même, fécond et laborieux polygraphe, qui se vantait d'avoir écrit chaque jour de sa vie douze feuilles de papier, chaque page de trente lignes, jusqu'à ce que la mort, en 1649, mît un terme à cette diligence.

Mais, de tous les polygraphes de cette époque, le plus célèbre est François Macedo, élève des Jésuites de Coïmbre, d'abord Jésuite lui-même, et ensuite Cordelier. Macedo est l'homme étonnant de son siècle. Passant à Venise, il soutint avec honneur une dispute *de omni re scibili*, et termina la dernière séance en improvisant mille vers latins, deux mille selon quelques auteurs.

Son humeur bouillante, impétueuse et fière fit explosion dans huit autres journées qu'il donna ensuite, et qu'il intitula : *les Rugissements littéraires du lion de Saint-Marc*. Il dit lui-même, à la fin de son *Myrothecium morale*, qu'il avait prononcé en public 53 panégyriques, 60 discours latins, 32 oraisons funèbres, et qu'il avait fait 123 élégies, 115 épitaphes, 212 épîtres dédicatoires, 700 lettres familières, 2,600 poèmes épiques, 110 odes, 3,000 épigrammes, 4 comédies latines, 2 tragédies, une satire en espagnol, et en tout 150,000 vers, sans parler d'un grand nombre de consultations sur la théologie, sur le droit et sur d'autres matières. Il n'y a pas d'exemple d'une telle science et d'une telle fécondité.

Dans les sciences ecclésiastiques, on distingue le fameux Antoine Vieira ou Vieyra, dont nous parlerions bien plus à notre aise s'il n'était pas Jésuite. Les Portugais, dans l'enthousiasme exagéré qui leur est naturel, ont placé Vieira au-dessus de Démosthènes, de Cicéron, de Bossuet et de tous les orateurs anciens et modernes. Parti du Brésil, où il fit ses premières études et passa les années de sa jeunesse, il vint en Europe, où son talent pour la chaire et pour la diplomatie lui attira les faveurs et la confiance de Jean IV et de Clément X. Mais toujours il s'ar-

rachait à cette gloire pour retourner évangéliser le Brésil, où il mourut en 1697. Ses œuvres ont été réunies en quinze volumes in-4°, dont treize contiennent des sermons, et les autres divers opuscules. Quelque jugement qu'on porte sur le goût de Vieira, on ne peut nier qu'il ne soit un des premiers écrivains, le premier peut-être, de sa nation. — N'oublions pas ici Augustin Barbosa, si savant dans le droit civil et canonique. Né en 1590, il mourut en 1649, l'année même où Philippe IV, pour récompenser ses services et honorer sa science, l'avait nommé évêque d'Ugento, dans le royaume de Naples. Ses œuvres complètes forment seize volumes in-folio; on y distingue le grand ouvrage qui a pour titre : *Remissiones in loca varia Concilii Tridentini*. Il n'est pas d'écrivain portugais en matière grave dont le nom soit resté plus célèbre.

Le XVIIIe siècle lui-même ne fut pas stérile pour le Portugal, bien que la décadence fût plus sensible, malgré, dit Pacca, les bonnes études qui se faisaient encore chez les Jésuites (1). L'écrivain le plus considérable de ce siècle est Eryceyra, le correspondant de Boileau, l'auteur de l'épopée intitulée *Henriqueida*, et de l'*Histoire de la Restauration du Portugal*. C'était un

(1) *Mémoires sur la Nonciature de Portugal*, pag. 388.

homme fort distingué, quoique les conseils de Boileau n'aient pas pu lui donner le génie. — Vers la même époque, Barbosa-Machado composa ses *Mémoires sur le roi Sébastien*, par ordre de l'Académie royale historique de Portugal, et publia (1741-52) sa grande *Bibliothèque portugaise* (*Bibliotheca Lusitana*), 4 volumes in-folio, où il cite plusieurs illustres écrivains des derniers temps de la monarchie.

Enfin, au temps même de la suppression des Jésuites, le Portugal n'était pas dépourvu d'hommes capables, et l'on peut citer parmi leurs adversaires un de leurs anciens élèves, le célèbre théologien Antoine Pereira de Figheredo, qui malheureusement mit son beau talent et son riche savoir au service de Pombal et du jansénisme. Mais ce qu'on doit dire sans crainte d'être démenti, c'est que, à partir de la destruction des Jésuites, les sciences et les lettres allèrent toujours en déclinant, jusqu'à ce qu'elles quittassent entièrement la terre malheureuse du Portugal. « A Lisbonne, dit le cardinal Pacca (1), il ne parut plus un seul ouvrage digne des honneurs de l'annonce, et encore moins de la traduction. » Nous sommes heureux de pouvoir citer ici l'autorité du P. Theiner. Rendant compte,

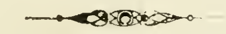
(1) *Loco cit.*

en 1836, dans les *Annales des sciences religieuses* de l'abbé de Luca, des Mémoires du savant et pieux cardinal, il arrive à la réforme de l'Université de Coïmbre opérée par Pombal, et alors il s'exprime ainsi : « Les professeurs de l'Université de Coïmbre ont donné le dernier coup à la vraie science en Portugal... Le gouvernement de Pombal et ses conséquences en Portugal sont la plus victorieuse apologie de la Compagnie de Jésus. Sous l'empire tyrannique de ce ministre, les sciences tombèrent dans un état de barbarie dont elles ne sont pas encore relevées (1). »

Pour achever ce tableau des sciences et des lettres en Portugal et de l'influence de la Compagnie de Jésus, il nous faudrait parler ici de la réforme de l'Université de Coïmbre, à laquelle nous venons de faire allusion, et dire quels hommes comptaient alors dans leurs rangs les Jésuites de la Péninsule. Mais comme nous devons traiter bientôt d'une manière générale de la réforme des universités au milieu du XVIIIe siècle, et de l'état scientifique et littéraire de la Compagnie au moment de sa suppression, nous renvoyons, pour plus d'unité et pour éviter les

(1) *Annales des Sciences religieuses* (1836), tom. II, pag. 177, 180.

redites, les détails sur ce double sujet, qui autrement auraient dû trouver ici leur place. Ce chapitre et le suivant : *Les Jésuites en Allemagne*, n'auront donc leur complément que dans les deux derniers chapitres de cette brochure.



CHAPITRE SECOND.

LES JÉSUITES EN ALLEMAGNE.

I.

Lorsque Luther parut, le clergé d'Allemagne offrait l'exemple de tous les débordements ; plus de foi, plus de mœurs. Rien d'épouvantable comme le tableau que les auteurs contemporains nous retracent de l'état du clergé allemand, au moins du clergé séculier, à cette époque ; et, lorsqu'on a jeté les yeux sur ce triste spectacle, on comprend aussitôt les progrès de l'hérésie. Aussi, à la mort de Luther, toute l'Allemagne s'était éprise de ses doctrines. La parole séduisante de Mélanchthon, les prédications ardentes de Bucer, de Carlostadt, de Bullinger, avaient achevé l'œuvre de destruction ; et princes et royaumes s'étaient détachés de l'unité catholique. Déjà les sectes se multipliaient sur cette terre infortunée ; les anabaptistes, surtout, se disposaient à l'abîmer dans des flots d'erreur et de sang. Au dire de Ranke, historien protes-

tant, qui s'appuie sur des statistiques fournies par des diplomates de l'époque, on ne comptait déjà plus un dixième de catholiques dans les États de la maison d'Autriche, qui sont aujourd'hui presque entièrement catholiques romains. C'est que l'hérésie ne rencontrait pas de digue qui pût arrêter sa marche envahissante : tout, au contraire, corruption et ignorance du clergé, ambition et convoitise des grands, fanatisme et apostasie des peuples, contribuait à grossir et à étendre son cours. A dix théologiens protestants de renommée, à peine trouvait-on à opposer un seul théologien catholique.

Quels étaient, en effet, à cette époque les défenseurs de l'orthodoxie? Au moment où les Jésuites entrèrent en Allemagne, en 1540, celui des adversaires de Luther qui a laissé le nom le plus connu, était Jean Eckius ou Eck, professeur de théologie à l'université d'Ingolstadt, mais il allait disparaître de l'arène, car il mourut en 1543. Eckius joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des catholiques avec les luthériens. Il était l'âme et la voix de toutes les conférences. Nous le trouvons à la diète d'Augsbourg en 1538, à la conférence de Ratisbonne en 1541, et partout il disputait la victoire à Luther, à Carlostadt, à Mélanchthon, grâce à l'étendue de sa science, à la vigueur de

sa logique, à la facilité de son langage. — Jean Cochlée ou Cochlæus, né en 1479, mort chanoine de Breslau en 1552, est, après Eckius, le plus célèbre champion du catholicisme ; mais, dit Feller, il n'était ni aussi estimé par les catholiques, ni tant craint par les protestants, parce qu'il s'attachait plutôt à réfuter les erreurs qu'à établir solidement les vérités contestées.

L'Ordre de saint Dominique descendit dans l'arène avec les deux Faber et Ambroise Storck. Jean Faber, né en Souabe vers 1470, dut à son zèle contre l'erreur le surnom de *Marteau des hérétiques* et l'évêché de Vienne, où il mourut en 1541. L'autre Faber, nommé Jean comme le précédent, son compatriote et son frère en religion, est beaucoup moins célèbre. Il mourut en 1570.

Ambroise Storck est, avec Jean Gropper, le seul théologien allemand qui ait paru avec distinction au concile de Trente. Il y assista en qualité de théologien de l'archevêque de Trèves et y brilla par son éloquence. Il mourut à Trèves en 1557 avant la troisième reprise du concile. Ainsi en fut-il de Gropper, archidiacre de Cologne : il mourut en 1559, à Rome, où il s'était rendu à la sollicitation de Paul IV, qui fit de vains efforts sur son humilité pour l'élever à la pourpre romaine. C'est à la session de 1552 que Gropper, qui avait été conduit à Trente par l'archevêque de Colo-

gne, Adolphe de Schauembourg, manifesta de nouveau les talents et l'érudition qu'il avait déjà révélés dans plusieurs colloques ou conciles provinciaux, et se distingua par ses connaissances profondes en théologie dogmatique et par sa science étendue de l'histoire, de la tradition et de la discipline de l'Eglise.

Ainsi, tandis que tous les pays de la chrétienté, la France, l'Italie, le Portugal, la Belgique, l'Espagne surtout, avaient fourni un grand nombre de thélogiens illustres au concile de Trente, l'Allemagne y fut à peine représentée par deux ou trois hommes dont le nom ait survécu. Car réveillerions-nous le moindre souvenir chez les plus instruits de nos lecteurs, en prononçant les noms de Henri Gothard et de Georges Hocheuvaster, prêtres séculiers et docteurs en théologie, de Léonard Haller, procureur de l'évêque d'Eichstet? N'oublions pas pourtant de consigner ici celui de Nauséa, successeur de Faber sur le siége de Vienne, prédicateur et controversiste, qui mourut à Trente pendant la durée du concile, en 1552. Ajoutons enfin aux quelques noms que nous avons cités celui de Jules Pflug, évêque de Naümbourg, ami de Canisius et compàgnon de ses combats et de ses travaux, et nous aurons la liste à peu près complète des hommes qui illustrèrent le plus l'Allemagne dans les

sciences théologiques, à une époque où l'Europe chrétienne abondait en personnages éminents par leur savoir et leur piété. L'Allemagne était donc pauvre en comparaison des autres contrées catholiques, et c'est pour cela que les souverains et les évêques allemands empruntèrent aux étrangers plusieurs des théologiens qui les représentèrent au concile de Trente. Ainsi le duc de Bavière y envoya le Père Covillon, Jésuite belge ; l'évêque d'Augsbourg, au défaut du Père Lefebvre sur lequel il avait d'abord jeté les yeux, choisit pour ses orateurs les Pères le Jay, Olave et Canisius. Les Archevêques de Saltzbourg et de Prague prirent pour leurs théologiens, l'un, le dominicain Ninguarda, milanais, l'autre, le vénitien Elysée Capys (1). L'Allemagne était alors frappée d'une telle stérilité, qu'en 1551, lorsque le P. Canisius arriva dans la capitale de l'Autriche, bien que Faber et Nauséa, pontifes pieux et bons théologiens, eussent occupé ce siége, il y avait plus de vingt ans que l'Université de Vienne n'avait fourni aucun sujet digne d'être promu aux saints Ordres.

(1) En revanche, nul prince, nul évêque, hors l'Allemagne, ni le Pape, ni même l'Empereur ne députèrent à Trente de théologiens allemands. Sur 360 docteurs environ, qui assistèrent au concile, l'Eglise germanique n'en compte guère que 10.

Ne nous étonnons donc pas que les Jésuites, à peine arrivés dans les provinces germaniques, aient été appelés de toutes parts pour donner un nouveau lustre aux Universités, et surtout pour y relever l'enseignement théologique. Le cardinal Truchses, évêque d'Augsbourg, songeait à ramener son Université de Dillingen à son but primitif. Pour l'aider dans cette œuvre, il avait d'abord appelé le célèbre Dominicain Pierre de Soto. Mais Soto quitta bientôt Dillingen pour se rendre en Angleterre, et de là au concile de Trente, où il mourut en 1562. Privé de ce concours, et ne trouvant pas autour de lui de théologiens capables de remplir ses vues, le cardinal prit une mesure extrême : il congédia tous les professeurs de son Université, pour la confier entièrement aux Jésuites. Un arrangement positif fut conclu à ce sujet, à Botzen, entre les commissaires allemands et italiens du cardinal et de la Société. Les Jésuites arrivèrent en 1563 à Dillingen, et prirent possession des chaires (1).

Il en fut de même pour l'Université d'Ingolstadt. Nous lisons à ce sujet dans les Annales de cette Université : « Le sérénissime duc (de Bavière) Guillaume, voyant la Faculté de théologie tellement tombée depuis la mort de Jean Eckius

(1) Ranke, *Histoire de la Papauté,* t. III, p. 38.

qu'elle avait à peine un seul professeur capable, écrivit cette année (1548) au souverain Pontife Paul III, pour qu'il envoyât d'Italie à son école d'Ingolstadt, qu'il désirait renouveler et pourvoir de très-bons professeurs, des théologiens excellents et éprouvés, dont le besoin se faisait vivement sentir dans ce temps de révolution religieuse. Cette demande du prince fut confiée à Rome au neveu du Pontife, le cardinal Alexandre Farnèse, qui traita avec Ignace de Loyola, général de la Société de Jésus, pour envoyer en Bavière trois théologiens. Ce furent Pierre Canisius, Claude Le Jay, et Alphonse Salmeron (1). » Tels ont été avec Gaudan, Luc Pinelli, Peltan, Covillon, Alphonse de Pisa, Jérôme de Torrès et le célèbre Grégoire de Valentia, tous étrangers à l'Allemagne, les premiers professeurs Jésuites de l'Université d'Ingolstadt. Les Allemands ne vinrent que plus tard : d'abord Thyrée, élève du collége Germanique; puis Tanner, Laymann et plusieurs autres dont le nom est encore illustre dans les annales de la théologie. L'historien protestant Ranke avait donc raison de dire : « La

(1) *Annales Ingolstadiensis Academiæ inchoati a Valentino Rotmaro et Joanne Engerdo,* etc., 4 vol. in-4° (1782); t. I, p. 208. — Voici comment Rotmarus termine l'éloge de Canisius qui, arrivé à Ingolstadt en 1549, fut nommé en 1550 recteur de l'Université : « Ego unum dixero : Lumen est nostro tempore inter doctores Ecclesiæ. » (T. I, p. 215.)

doctrine théologique de la Papauté n'avait presque plus de croyants chez nous. Les Jésuites vinrent pour la rétablir. Qu'étaient les Jésuites, lorsqu'ils arrivèrent chez nous? Des Espagnols, des Italiens, des Néerlandais : on ignora pendant longtemps le nom de leur Ordre ; on les appelait des prêtres espagnols. Ils occupèrent les chaires et trouvèrent des élèves qui embrassaient leurs doctrines. Ils n'ont rien reçu des Allemands; leur doctrine et leur constitution étaient achevées et formulées avant qu'ils n'apparussent chez nous. Nous pouvons donc considérer les progrès de leur Institut chez nous comme une nouvelle intervention de l'Europe romaine dans l'Europe germanique. Ils nous vainquirent sur le sol allemand; ils nous arrachèrent une partie de notre patrie (1). »

II.

Tel était l'état de l'Allemagne lorsque les Jésuites y pénétrèrent. Maintenant qu'y firent-ils? Quel service y rendirent-ils à la religion et à la science? On l'a déjà pu pressentir par nos dernières paroles. A peine arrivé en Allemagne, Lefebvre, le premier Jésuite qui y soit entré, voyant combien seraient stériles les conférences de Worms pour lesquelles il avait été mandé,

(1) *Histoire de la Papauté*, t. III, p. 44.

s'occupe aussitôt d'une œuvre plus féconde. Il réforme le clergé, dont les mœurs corrompues contribuaient plus que les luthériens aux progrès de l'hérésie. Worms change de face. Puis c'est le tour de Spire, de Ratisbonne, de Nuremberg. Envoyé en Espagne, Lefebvre a pour successeurs Claude le Jay et Bobadilla qui, eux aussi, régénèrent le clergé et le peuple. Le Jay devient l'oracle des évêques. De retour en Allemagne, Lefebvre reprend son apostolat. Il renouvelle Mayence, où il gagne Canisius à la Compagnie, il empêche Cologne de suivre son archevêque dans l'apostasie, et laisse ensuite Canisius et les autres Jésuites y poursuivre son œuvre. Canisius se rend ensuite à Vienne, où depuis vingt ans, comme nous l'avons dit, le sacerdoce catholique ne trouvait plus à se recruter. Grâce à lui, le sanctuaire n'est plus désert, les peuples entendent retentir à leurs oreilles la parole catholique ; lui-même les instruit dans la foi orthodoxe à l'aide de son fameux catéchisme, qui a eu plus de 500 éditions. En même temps il est l'âme de toutes les diètes, il est chargé de diverses nonciatures, il combat les hérétiques et répond aux *Centuries* de Magdebourg. La foi se réveille alors au cœur des princes et du clergé, et de tous côtes on appelle les Jésuites. Ils semblent se multiplier et sont partout. « En un si petit nombre d'années, s'écrie

ici le docteur Leopold Ranke, quels progrès extraordinaires avait faits la Société de Jésus ! En 1552, les Jésuites n'avaient encore aucune situation fixe en Allemagne : en 1566, ils occupaient la Bavière, le Tyrol, la Franconie et la Souabe, une grande partie des provinces Rhénanes, l'Autriche ; ils avaient pénétré en Hongrie, en Bohême et en Moravie. On s'aperçut aussitôt des effets de leur influence : en 1561, le nonce du Pape assure qu'ils gagnent beaucoup d'âmes et rendent un grand service au Saint-Siége. C'était la première impulsion durable antiprotestante que reçut l'Allemagne (1). »

Ainsi, les Jésuites ont arrêté le protestantisme envahissant et victorieux, et l'ont refoulé dans les États du Nord. Ils lui ont arraché une foule de populations chrétiennes et en ont ramené d'autres à la foi catholique. Dans une assemblée des nobles de Bohême, le burgrave Jean de Lobkowitz s'écriait : « Ah ! si la Compagnie de Jésus eût été instituée un siècle plus tôt, et si elle eût pénétré dans notre Bohême, nous ne saurions pas aujourd'hui ce que c'est que l'hérésie. » Et le duc de Bavière disait d'elle en l'investissant d'un collége : « C'est en grande partie à la Société que notre pays de Bavière doit le rétablissement

(1) *Histoire de la Papauté*, t. III, p. 39.

de la foi de nos ancêtres, ébranlée par les malheurs des temps actuels. » Il n'y a pas jusqu'au sceptique et insouciant Montaigne qui n'ait remarqué et constaté l'action des Jésuites en Allemagne : « Je crois, dit-il, qu'il ne fut jamais confrérie et cors parmi nous qui tînt un tel ranc, ni qui produisît enfin des effaicts tels que fairont ceus-ici. Si leurs desseins continuent, ils possèdent tantost toute la chrétianté. C'est une pépinière de grans hommes en toutes sortes de grandeur. C'est celui de nos membres qui menasse le plus les hérétiques de notre temps (1). » Ce grand mouvement catholique opéré par les Jésuites est tellement incontestable, qu'il a été reconnu même par leurs ennemis : « Après Dieu, avoue Gaspard Schopp, un de leurs plus ardents adversaires, c'est aux Pères de la Compagnie que la religion catholique est redevable de n'avoir pas été entièrement exilée de l'Allemagne (2). » Et à deux siècles de distance, le docteur Léopold Ranke, avec une franchise qui l'honore et qui rend ses aveux si dignes de confiance, attribue aux Jésuites la réaction catholique en Allemagne et la renaissance de la vraie foi. « En Pologne, dit-il, les écoles des Jésuites étaient fréquentées

(1) *Voyages de Montaigne en Allemagne et en Italie, en* 1580 *et* 1581, p. 666 (édit. du *Panthéon*).

(2) *In notis ad Poggianum*, t. IV, p. 425.

principalement par la jeune noblesse. Bientôt nous voyons ces disciples des Jésuites entreprendre la conversion de la jeunesse bourgeoise dans les villes restées protestantes. Mais le catholicisme fit surtout sentir son influence aux gentilshommes. Le collége de Pultovsk comptait quatre cents élèves, tous de la noblesse. L'impulsion générale qui était dans l'esprit du temps, l'enseignement des Jésuites, le zèle récemment réveillé dans tout le clergé, les faveurs de la cour; tout concourut à disposer la noblesse polonaise à rentrer dans le sein de l'Eglise(1). » Mais c'est dans toutes les provinces de la Germanie que se fait sentir la contre-réforme. « Le changement si rapide, continue Ranke, et pourtant si durable qui eut lieu dans ces contrées, est extrêmement remarquable. Doit-on en conclure que le protestantisme n'avait pas encore bien pris racine dans les masses, ou doit-on attribuer cette révolution à l'habile propagande des Jésuites? Du moins, ils ne manquèrent ni de zèle ni de prudence. Vous les voyez s'étendre successivement dans tous les lieux qui les environnent, séduire et entraîner les masses. Leurs églises sont les plus fréquentées. Se trouve-t-il quelque part un luthérien versé dans la Bible,

(1) *Histoire de la Papauté*, t. IV. p. 13.

dont l'enseignement exerce de l'empire sur ses voisins ? ils emploient tous les moyens pour le convertir, et presque toujours ils réussissent, tant ils sont habitués à la controverse! Ils se montrent charitables, guérissent les malades, cherchent à réconcilier les inimitiés, engagent par des serments sacrés ceux qu'ils ont ramenés à la foi. On voit les fidèles se rendre, sous leurs bannières, à tous les pèlerinages, et des hommes qui, il y a un instant encore, étaient d'ardents protestants, se mêler à ces processions (1). »

Au même endroit de son ouvrage, le docteur luthérien parle de la gloire qu'eurent les Jésuites de former non-seulement des princes ecclésiastiques, mais aussi des princes temporels, qui devinrent ensuite autant d'apôtres voués à la restauration catholique. On peut donc dire que c'est principalement aux Jésuites que les provinces Rhénanes, la Hongrie, l'Autriche et la Pologne durent, au XVI[e] siècle, la conservation de leur foi. Or, il en fut toujours ainsi jusqu'au milieu du XVII[e] siècle ; et lorsque le traité de Westphalie vint apporter une entrave si fatale aux progrès du catholicisme en Allemagne, en y donnant droit de cité au protestantisme, les Jésuites ne désespérèrent pas de l'avenir de la vérité, et ils luttèrent encore avec

(1) *Ibid.*, p. 49.

avantage, en continuant à prêcher la parole du salut, et en ouvrant partout des écoles.

Les écoles avaient été déjà un de leurs plus grands moyens de propagande. Comme on l'a pu pressentir par quelques-uns des détails qui précèdent, ce n'était pas seulement par l'apostolat, par les travaux du saint ministère, ni même par la controverse avec les protestants, qu'ils préservaient les fidèles ou ramenaient les égarés, mais encore par l'enseignement et l'éducation de la jeunesse.

D'abord ils travaillèrent sur la jeunesse destinée au service des autels et formèrent un clergé allemand. Nous verrons bientôt s'il sortit de leurs mains un grand nombre de docteurs et de savants ; mais toujours est-il qu'il en sortit une foule de prêtres pieux et zélés, une foule d'apôtres qui se répandirent ensuite dans toutes les contrées de la Germanie pour conquérir les peuples à la foi et à la vertu. Le P. Theiner écrivait en 1833, dans ses *Institutions d'éducation ecclésiastique* (1) : « Puisse cet ouvrage vous apprendre (il s'adresse aux évêques d'Allemagne) à apprécier les services qu'une Compagnie célèbre a rendus à l'éducation du clergé et de la jeunesse en général ! C'est à l'aide des membres de cet Ordre distingué que nos ancêtres ont sauvé le trésor

(1) T. I, p. 165.

de la foi et la lumière de la science. Que ne doit pas l'Allemagne aux Jésuites sous ces deux rapports! » Ainsi, au dire du P. Theiner, ce ne sont pas seulement les vertus ecclésiastiques, mais encore la science que les Jésuites auraient fait naître au sein du clergé allemand. Mais quand ils se seraient bornés à former des sentinelles vigilantes pour garder le dépôt sacré de l'orthodoxie, des lutteurs intrépides pour combattre l'erreur et défendre la vérité, des prêtres vertueux et pieux pour servir de digue au torrent de la corruption qui entraînait les peuples, n'auraient-ils pas rendu les plus éminents services et rempli la mission dont la Providence semblait les avoir chargés en Allemagne? Qu'importe donc que, dans les rangs du clergé séculier, on compte plus ou moins de savants sortis des écoles des Jésuites, et quelle conclusion pourrait-on en tirer contre eux? D'abord, ne parlons pas des hommes de génie. « Le génie, dit excellemment le comte de Maistre, ne sort d'aucune école; il ne s'acquiert nulle part et se développe partout; comme il ne reconnaît point de maître, il ne doit remercier que la Providence (1). » Il y aurait une égale folie, ajoute le grand écrivain, à faire hommage aux Jésuites du génie de Descartes, de Bossuet

(1) *De l'Église gallicane*, liv. I, ch. v.

et de Condé, qu'à renvoyer à Port-Royal la gloire de Pascal et de Racine. Il ne s'agit ici que de ces hommes qui, avec des facultés ordinaires, du loisir et du travail, arrivent à une science éminente. Or, qui ne comprend que, pour l'apparition dans le monde de pareils hommes, il ne suffit pas de maîtres savants et dévoués. La science demande du temps, de la volonté, et cette longue patience que quelques-uns confondent avec le génie. Or, au milieu des agitations continuelles de l'Allemagne, alors qu'il fallait être toujours sur la brèche pour tenir tête à l'ennemi, toujours veiller sur les peuples pour les empêcher de passer à l'hérésie, toujours les soutenir par la parole, les fortifier par les sacrements, se multiplier en un mot, avec les dangers et les besoins de la cause catholique, où trouver ce loisir, ce calme, ces longues et patientes études qu'exige la science? N'est-ce pas par là qu'on a cent fois expliqué l'infériorité relative du clergé contemporain comparé au clergé du XVII[e] siècle? A-t-on songé à en faire un crime au zèle de nos évêques pour l'instruction de leurs clercs, à la science et au dévouement de nos professeurs de séminaire?

Du reste, il est faux qu'en dehors de l'Ordre des Jésuites, l'Allemagne n'ait pas produit un grand nombre d'hommes distingués dans la

science. Le P. Theiner a publié une liste d'élèves sortis du collége Germanique fondé à Rome par saint Ignace de Loyola. Or, parmi ces élèves, presque tous Allemands, on comptait, à la fin du XVIIIe siècle, 24 cardinaux et le pape Grégoire XV, 6 électeurs du Saint-Empire, 19 princes, 21 archevêques, 121 évêques titulaires, 100 évêques *in partibus infidelium*, 46 abbés ou généraux d'Ordre, 11 martyrs pour la foi, 13 martyrs de la charité, et 55 élèves, ajoute le P. Theiner, *illustres par leur piété et leur érudition*. Il remarque même que, parmi ces hommes, tous distingués de leur temps, un certain nombre, évêques, prêtres ou religieux, étaient des écrivains de mérite. Dans ce nombre citons : Jean Kéry, successivement évêque de Sirmich et de Veitsen, philosophe et historien; André Illiès, évêque de Transylvanie; Pierre Binsfeld, coadjuteur de Trèves; Sigismond Zeller, coadjuteur de Freissingen; Jean Vanoviczy, évêque de Cardona; Victor Miletus, chanoine de Breslau; Gérard Vossius, prévôt de Tongres, savant helléniste et latiniste, qui le premier fouilla dans les bibliothèques de Rome, et traduisit en latin plusieurs anciens monuments des Pères grecs; Gaspard Mallechich, prieur général de l'Ordre de Saint-Paul; Jean Gothard, chanoine de Passau; Robert Turner, savant pro-

fesseur de l'Université d'Ingolstadt; Mathias Faber, célèbre prédicateur, d'abord curé, mort sous l'habit de Jésuite; André Fornerus, chanoine de Wurtzbourg; Ferdinand Grieskirker, célèbre écrivain, dit Theiner; Pierre Bolla, Marquard Heigoth, Frédéric Forner, Barthel, Michel-Ignace Schmidt, et tant d'autres.

C'est ainsi que l'Allemagne fournissait des jeunes gens au collége Germanique, qui les lui renvoyait prêtres instruits et vertueux. Par leur chasteté et leur modestie, ils répondaient aux reproches que les novateurs ne cessaient d'adresser aux mœurs du clergé, et à leurs calomnies contre le célibat ecclésiastique; par leur piété à l'autel, ils vengeaient les saints Mystères du mépris auquel les avait exposés l'irrévérence des prêtres; par leur sobriété et leur désintéressement, ils protestaient contre le reproche fait au clergé de n'aspirer qu'aux richesses et aux jouissances; par leur science, enfin, ils dissipaient les soupçons d'ignorance qui pesaient sur lui, et rendaient les novateurs plus timides dans les défis qu'ils portaient de répondre à leurs objections subtiles. On conçoit donc que l'Allemagne se soit prise d'une admiration affectueuse pour le collége Germanique, et qu'elle y ait envoyé non-seulement l'élite de sa jeunesse, mais encore des membres de ses plus illustres famil-

les, des Ferdinand de Bavière, des comtes d'Harach, des Dietrichstein, des Thun, des Furstemberg, des Metternich, des Esterhazy, des Frankenberg, des Waldstein, des margraves de Bade, des Wartenberg, des Holstein.

Mais ce n'était pas seulement au collége Germanique que les Jésuites formaient à la science la jeunesse qui aspirait au sacerdoce : dans toute l'Allemagne catholique ils se livraient aux mêmes soins et obtenaient les mêmes succès. « Ils travaillaient surtout, dit encore Léopold Ranke, au perfectionnement des Universités. Leur ambition était de rivaliser avec la célébrité des Universités protestantes. Toute la culture scientifique de cette époque reposait sur l'étude des langues anciennes. Ils les cultivèrent avec un nouveau zèle, et en peu de temps on crut pouvoir comparer les professeurs Jésuites aux restaurateurs mêmes de ces études. Ils cultivèrent aussi d'autres sciences : François Koster enseigna à Cologne l'astronomie d'une manière aussi agréable qu'instructive. Mais les doctrines théologiques étaient, bien entendu, le sujet principal de leur enseignement ; ils s'y livraient avec la plus grande activité, même pendant les jours de fêtes ; ils ressuscitèrent l'usage des exercices de thèses, sans lesquels, comme ils disaient, tout enseignement est mort. Ces exercices, qu'ils

rendaient publics, étaient pleins de convenance, de politesse, d'instruction, et les plus brillants que l'on eût jamais vus. On ne tarda pas à se persuader qu'à Ingolstadt l'Université catholique était parvenue au point, du moins en théologie, de pouvoir se mesurer avec toute autre Université de l'Allemagne. Ingolstadt obtint (à la vérité dans un sens opposé) une influence semblable à celle qu'avaient eue, pour la Réforme, Wittemberg et Genève (1). »

Est-il possible qu'avec un système d'enseignement si fortement organisé, les Jésuites n'aient pas produit dans le clergé séculier des hommes remarquables ? Sans doute, nous l'avons assez dit, ils songèrent plus et durent plus songer à former des prêtres pieux, zélés, suffisamment éclairés, que de véritables savants; et nous voyons en effet que, depuis l'époque de leur entrée en Allemagne jusqu'au temps de leur suppression, il sortit de leurs écoles une foule de prélats vertueux qui poussèrent l'héroïsme jusqu'au martyre de la foi et de la charité (2). Mais en même temps, ils

(1) *Histoire de la Papauté*, t. III, p. 40.

(2) Pour nous en tenir à l'époque même de la suppression, signalons avec le P. Theiner, au tom. II de ses *Institutions d'éducation ecclésiastique*, les cardinaux Migazzi, archevêque de Vienne, et Frankenberg, archevêque de Malines, l'un des plus illustres prélats du XVIIIe siècle; le prince Esterhazy,

ne négligèrent pas les intérêts de la science. On objecte qu'au moment de leur abolition, après avoir eu entre les mains l'éducation de toute la jeunesse catholique, ils n'avaient pas formé des hommes qui pussent les remplacer, ou du moins partager l'enseignement avec eux. Cette objection n'est pas nouvelle ; déjà elle avait été adressée aux Jésuites par les jansénistes, rédacteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*. — Qu'est-ce à dire? Les Jésuites avaient-ils pour but, comme des directeurs d'écoles normales, de former des maîtres, des professeurs, c'est-à-dire de se créer des successeurs? Devaient-ils y songer, alors qu'ils occupaient presque toutes les chaires importantes, qu'ils trouvaient si facilement à se recruter dans leur sein, et que rien ne pouvait leur faire soupçonner les mesures violentes et injustes qui les arracheraient un jour à leur enseignement? Il pouvait exister, il existait réellement parmi les élèves des Jésuites beaucoup d'hommes très-instruits, mais qui n'étaient pas pour cela des professeurs capables ; car le professorat exige, outre la science,

évêque d'Agram, en Hongrie, homme de vertus vraiment apostoliques; Kerens, d'abord Jésuite, puis évêque de Neustadt : tous pontifes pieux et zélés, qui s'opposèrent comme un mur d'airain aux entreprises schismatiques de Joseph II, et sauvèrent la foi catholique en Belgique et en Allemagne. Voir Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. IV, p. 489.

une aptitude spéciale, une direction uniforme, et surtout une longue expérience. D'ailleurs, eût-on trouvé des hommes instruits et capables d'enseigner, qu'il eût encore été bien difficile de remplacer les Jésuites ; n'aurait-ce été qu'au point de vue du salaire et de l'entretien des maîtres, qui ont d'autant plus de droit à être largement rétribués qu'ils sont plus recommandables par leurs talents. Pour ne citer qu'un exemple, les revenus qui, à Bourges, entretenaient une trentaine de Jésuites, suffirent à peine, après l'extinction de l'Ordre, pour payer dix professeurs séculiers. Cette double raison n'avait point échappé à la sagacité de Frédéric II, qui s'exprimait ainsi dans les *instructions* données à son agent, chargé de conférer avec Pie VI sur le maintien des Jésuites dans ses États : « Le moyen le plus sûr (pour perpétuer dans un pays les bons instituteurs) est d'avoir un séminaire d'hommes destinés à instruire ; en étudiant les sciences, on apprend à les enseigner. Il ne serait pas aisé de remplacer à l'instant un homme habile en en choisissant un parmi les citoyens, qu'on enlèverait tout-à-coup à la vie civile, où il a contracté des habitudes tout-à-fait opposées. On sent que si l'éducation des citoyens est nécessaire, celle des instituteurs ne l'est pas moins. Il est d'ailleurs plus économique d'entretenir des hommes en

corps que des citoyens isolés. Le professeur pris parmi ces derniers coûte plus, parce qu'il a plus de besoins. Il est inutile d'observer que les biens possédés par les Jésuites ne suffiraient pas pour payer autant de professeurs libres; que les fonds qui passent de l'administration des particuliers dans l'administration du souverain rendent beaucoup moins (1). »

III.

Nous savons désormais ce qu'était l'Allemagne lorsque les Jésuites y entrèrent, ce qu'ils y ont fait : il ne nous reste plus, pour achever ce chapitre, qu'à nous demander en quel état ils l'ont laissée.

A l'arrivée des Jésuites, l'Allemagne, nous l'avons vu, était la contrée catholique de l'Europe la plus pauvre en théologiens. A leur départ, elle était, à l'exception peut-être de l'Italie, le sol où, grâce à eux, les études sacrées, Ecriture sainte, théologie, droit canonique, florissaient avec le plus d'éclat et de vie. Ici, nous entendons bien crier au paradoxe, et ce cri d'étonnement et d'incrédulité n'a rien qui nous surprenne. Au milieu du XVIII[e] siècle, l'attention des hommes était tournée d'un autre côté, surtout dans l'Allemagne qui naissait à la littérature, produisait

(1) Collombet, *Hist. de la suppression des Jésuites*, tom. II, p. 194.

tous ses grands poëtes, et nous concevons qu'on ait été peu frappé de travaux moins brillants, presque toujours solitaires, et qui n'ont pas le privilége de passionner les masses. D'ailleurs les esprits ne rêvaient alors que nouveautés bruyantes, n'aspiraient qu'à un avenir chimérique, et ne devaient jeter qu'un regard de dédain (s'ils l'y jetaient toutefois) sur des études qui se renfermaient dans ce calme et majestueux passé où la vérité religieuse a fixé son séjour. Enfin la Révolution, qui est venue peu après, a promené ses flots sur tous ces grands souvenirs et en a effacé presque entièrement la trace.

Tâchons pourtant d'en retrouver quelques vestiges, et cherchons premièrement en dehors de la Société de Jésus. Tout d'abord se présente à nous Forster ou Froben, de l'Ordre de Saint-Benoît, professeur de philosophie et d'Ecriture sainte à l'Université de Salzbourg et à l'abbaye de Saint-Emmeran, dont il fut élu prieur en 1750, et prince-abbé en 1762. De cette époque à sa mort, arrivée en 1791, il s'efforça de faire fleurir dans son abbaye les sciences qu'il avait toujours aimées, et qu'il avait honorées par sa profonde érudition et par ses écrits. Vient ensuite Georges-Christophe Neller, auquel des thèses sur toutes les sciences, soutenues à 22 ans, avec éclat et succès, tinrent lieu de toute autre épreuve et mé-

ritèrent le titre de docteur en théologie. Déjà connu par diverses fonctions et de remarquables travaux, Neller fut successivement pourvu de la chaire de droit canon et de celle de droit public à l'Université de Trèves, où il mourut en 1783, après avoir publié un grand nombre de dissertations sur des matières d'érudition et de critique. — Neller avait eu pour professeur à Wurtzbourg Jean-Gaspard Barthel (1), qui revêtit successivement, dans la principauté de ce nom, toutes les dignités qui sont ouvertes à un ecclésiastique séculier. Il y mourut en 1771. Barthel, un des canonistes les plus distingués du XVIIIe siècle, se signala encore par son amour pour le Saint-Siége et sa haine contre le protestantisme. Il réforma l'enseignement du droit canonique, et tout en maintenant les principes généraux de la science, il la réduisit à une forme appropriée à la constitution de l'Allemagne. — Passons plus rapidement devant Hermann Scholliner, qui, après avoir professé la théologie avec distinction, devint directeur général des études parmi les Bénédictins de Bavière, et fut chargé, à la place de Pfeffel, de rédiger les *Monumenta Boïca;* Georges Lienhart, moins illustre encore par sa naissance que par sa doctrine; Benoît Oberhauser, Bénédictin, mort en

(1) Barthel avait été élève des Jésuites. Il en fut ainsi probablement de plusieurs autres théologiens de cette époque.

1786, bon théologien et savant canoniste, mais qui eut le malheur d'embrasser les opinions de Fébronius; Martin Gerbert, mort en 1793, autre Bénédictin qui les combattit, et se distingua par une science vaste et variée qui brille dans ses nombreux ouvrages; Paulin Erdt, religieux Franciscain, mort en 1800, qui a lutté avec zèle contre les incrédules; Antoine de Goritz, Capucin, mort en 1784, auteur de plusieurs savants ouvrages sur la théologie morale et sur les monuments profanes et sacrés.

Nous pourrions encore prolonger cette liste, si nous voulions y joindre les noms de plusieurs autres théologiens de talent qui, par ambition, embrassèrent les idées nouvelles, comme de Stock et Rauttenstrauch, dont nous parlerons plus tard en traitant de la réforme des Universités; les Bénédictins Danzer et Braun; le Carme déchaussé Dereser, plus connu sous le nom de Thaddée de Saint-Adam; Euloge Schneider, élève des Jésuites de Wurtzbourg, prédicateur à Augsbourg et à Stuttgard, professeur à Bonn, puis ardent révolutionnaire en France, où il fut décapité en 1794.

Nous tenons provisoirement dans l'ombre la partie la plus brillante de ce tableau. Quelque riche, en effet, que fût alors le développement de la science sacrée au sein du clergé séculier

et dans les divers Ordres religieux, c'était parmi les Jésuites qu'elle avait les plus nombreux et les plus illustres adeptes. Mais notre plan nous contraint encore à renvoyer ce qui concerne la Compagnie de Jésus aux chapitres qui traiteront de son état scientifique au moment de la suppression et de la réforme des Universités allemandes. Nous verrons bien mieux alors si l'Allemagne était, à cette époque, déshéritée de profonds théologiens, de savants canonistes, d'habiles exégètes, d'éloquents apologistes, et si elle avait rien à envier à la Germanie du XVIe siècle au temps du concile de Trente. Nous verrons surtout s'il est vrai que les Jésuites, pendant les dernières années de leur existence, eussent perdu dans l'Empire, plus encore qu'en France, une partie de leur ancienne vigueur, que leurs colléges n'eussent plus guère d'hommes remarquables parmi leurs professeurs; s'il est vrai qu'on doive attribuer à la décadence des études religieuses et profanes, à l'ignorance du clergé séculier, la réforme ecclésiastique qui commençait à s'opérer dès 1760, qui grandit sous Joseph II, et qui eut pour terrible dénouement la Révolution française; s'il est vrai qu'il ne se trouvât pas alors dans les rangs catholiques des athlètes capables de combattre le schisme et l'incrédulité; s'il est vrai enfin que les Jésuites,

au moment de leur suppression, se trouvassent, comparativement aux protestants, dans un état d'infériorité scientifique. Pour répondre à ces questions, nous devrons exposer la véritable situation de l'Allemagne à cette époque, retracer le tableau des efforts tentés contre l'Église, et avant tout contre la Compagnie de Jésus, qu'on regardait comme son rempart avancé. Alors nous aurons le vrai sens de cette réforme des Universités, de cette érection d'Universités nouvelles, mesures, prétend-on, qui auraient eu pour but de remédier à la grande faiblesse des études au sein du clergé.

IV.

Disons un mot, en terminant, du grandiose essor que prit alors en Allemagne la littérature nationale. Cet essor, dit-on, est tout entier l'œuvre des protestants, et les catholiques n'ont pas à produire un seul grand poète de cette époque. Voyons si l'on peut tirer de là un véritable argument contre les Jésuites et contre les catholiques élevés par leurs soins.

Depuis l'origine de la langue jusqu'à la fin du xve siècle, le poème des Niebelungen est le seul monument de la littérature allemande qui ait de la grandeur, sans mériter, toutefois, mal-

gré l'autorité de Goëthe, d'être placé sur la même ligne que les épopées homériques. Quand Luther parut, l'antique poésie chevaleresque et les arts du moyen âge étaient complétement oubliés. La langue même était négligée, et c'est de la traduction de la Bible par le réformateur que date sa résurrection. Bien que cette langue ait aujourd'hui vieilli, elle est encore considérée par les critiques comme le type du haut-allemand. Alors se montrèrent quelques poètes : le cordonnier Hans Sachs, le prince des chanteurs, avec ses pamphlets rimés et sa fécondité extrême; Sébastien Brandt et le *Vaisseau des fous*, caricature et satire dans le genre de Rabelais; Jacques Boehme, à l'imagination puissante et extatique, qui a déployé, dit-on, toute la richesse intellectuelle de la langue. Mais tout cela ne constitue pas une littérature, et cette assertion est si vraie, qu'au commencement du XVIIe siècle, Opitz, poète didactique plein de goût et de raison, mais dépourvu d'enthousiasme et aujourd'hui oublié, a été appelé le père de la poésie allemande. Flemming, son contemporain et son compatriote, s'il l'emporte sur lui par la richesse et le feu de l'imagination, lui est bien inférieur sous le rapport du style.

Il n'y avait donc pas encore de littérature allemande dans la première moitié du XVIIe siècle.

A cette époque, la puissance de l'Allemagne était brisée par la guerre civile : la poésie s'affaiblit avec la nation, fut frappée de stérilité ou dégénéra en des œuvres d'une afféterie extravagante. « Cet intervalle de temps, dit F. Schlegel, qui s'étend depuis 1648 jusque vers le milieu du XVIII[e] siècle, fut une véritable époque de barbarie. Ce fut dans la littérature une sorte d'interrègne, un mélange de lumière et de ténèbres, où la langue flotta incertaine entre un allemand corrompu et un jargon à moitié français. » Que pouvaient faire les Jésuites au milieu de circonstances si défavorables, eux surtout qui n'étaient pas venus en Allemagne pour former des poètes, et dont toutes les pensées et tous les efforts étaient dirigés vers la défense de la foi? Il y aurait folie à les accuser de ce long sommeil du génie allemand ; car si une institution enseignante avait été capable de le réveiller, c'eût été certainement la Compagnie de Jésus. Pas d'Ordre religieux, en effet, qui se ressemble plus à lui-même sous quelque latitude qu'il se trouve placé ; pas d'Ordre dont les principes et la conduite aient plus de concert et d'uniformité. Or, voyons ce qu'il opérait en France à la même époque. Sans vouloir lui faire honneur des beaux génies qui illustrèrent le siècle de Louis XIV, nous pouvons dire cependant que, plus que

Port-Royal, plus que toutes les institutions enseignantes et littéraires de ce siècle, il contribua par sa forte éducation au magnifique développement qu'y prirent les sciences, les lettres et les arts. Mais la France alors était calme, ou, du moins en possession d'elle-même, tandis que l'Allemagne contemporaine était livrée aux luttes religieuses et aux agitations politiques. De là, la différence des résultats produits par les mêmes hommes et par le même système d'éducation.

Cependant, au commencement du XVIIIe siècle, grâce à la résurrection de l'Allemagne et de l'Autriche, à la protection des princes allemands, la poésie semble renaître, mais sans caractère original ni national. La littérature se partage alors en deux camps : à la tête de l'un est Gottsched, qui pousse à l'imitation de l'antiquité, de l'Italie et surtout de la France ; l'autre, qui s'est posté en Suisse, obéit à Breitinger et à Bodmer, grands partisans de l'imitation anglaise. A bien considérer, Frédéric Schlegel a donc raison de prolonger jusqu'au milieu du XVIIIe siècle l'âge de la stérilité et de la barbarie. C'est de la *Messiade* de Klopstock que date l'ère nouvelle, l'âge d'or de la poésie allemande. Alors paraissent Gessner, le chantre de la pastorale; Lessing, le grand critique ; Winckelmann, l'historien de l'art; Heyne, le plus célèbre des antiquaires pro-

testants de son siècle. Sur différents points du ciel allemand, il se forme des pléiades de littérateurs et de poètes. A Gœttingue, brillent Lichtenberg, Leizewitz, Holty, les deux Stolberg, Woss, le savant traducteur d'Homère, Bürger, l'auteur de la célèbre ballade de Lénore; à Dusseldorf, Heinse et les deux Jacobi. Le mouvement intellectuel est puissant encore à Leipsick, à Strasbourg, sur plusieurs points de l'Allemagne, et produit à différents intervalles, Kotzebue, Werner, les philosophes Kant, Fichte et Schelling, l'historien Jean de Muller, et plus tard Tieck et Novalis qui, avec les Schlegel, représentent l'école romantique.

Mais tout converge à Weimar, où se réunissent Herder, philosophe et grand poète, Goëthe, le géant de la poésie allemande, Wieland, Jean-Paul Richter, Schiller, le prince du théâtre, les deux Schlegel, etc. Sous la protection du prince Charles-Auguste et des duchesses Amélie et Louise, Weimar devient l'Athènes de l'Allemagne.

Et maintenant, raisonnons. On fait un crime aux Jésuites d'avoir laissé aux protestants toute cette gloire littéraire. Les dates ici ont leur éloquence. Les premiers chants de la *Messiade* sont de 1750 et les derniers de 1769. C'est dans cet intervalle que Gessner, Lessing, Winckelmann, publièrent leurs principaux ouvrages, et que

Heinse commença à se faire connaître. Mais si le mouvement littéraire se fût arrêté à ces hommes, malgré tout leur mérite, auraient-ils suffi pour mettre l'Allemagne au premier rang des grandes nations littéraires? Non, mille fois non. A part Klopstock peut-être, ce ne sont pas là les hommes dont le souvenir vient éblouir l'imagination, lorsqu'on parle des magnificences de la littérature allemande. Il n'y a que les Herder, les Goëthe, les Schiller, etc., qui soient en possession des suffrages et de l'admiration de l'Europe. Or, tous ces grands génies n'ont pris naissance qu'au milieu du XVIIIe siècle, et leurs premiers chefs-d'œuvre sont postérieurs à l'expulsion des Jésuites. Les Jésuites n'étaient donc plus là pour leur susciter une concurrence dans les rangs catholiques, et ce fut peut-être une des principales causes du monopole dont s'empara le protestantisme dans le commerce des lettres. — Mais, dira-t-on, pourquoi ne l'ont-ils pas préparée dans le temps qu'ils enseignaient encore, et qu'ils assistaient à ce réveil du génie allemand? — A cette question accusatrice on pourrait opposer de longues réponses. Rappelons d'abord le vers célèbre :

Sint Mecænates, non deerunt, Flacce, Marones.

Frédéric II, livré à sa monomanie française, ou-

bliait la mission littéraire de sa patrie. Marie-Thérèse, circonvenue par les ennemis de l'Église, nous le verrons bientôt, paralysait, loin de l'encourager, l'enseignement catholique. Joseph II, son successeur, fut tout entier à sa lutte contre Rome. Il en fut ainsi des autres princes de l'Allemagne, qui tous laissèrent au duc de Saxe-Weimar la gloire de protéger les lettres. La science et la littérature ayant pris dès lors une direction toute protestante, devinrent suspectes aux catholiques, comme, à d'autres époques, les auteurs païens. D'ailleurs elles ne trouvaient que chez les protestants, non-seulement cette protection, mais encore ce calme et cette sécurité nécessaires à leur culture et à leur libre développement. Pour les catholiques, à cette époque, il s'agissait, nous le verrons, non de poésie, mais d'être ou de n'être pas, tant ils étaient menacés dans leur foi, dans leur culte et dans leur existence. Quant aux Jésuites en particulier, leur devoir en de si tristes circonstances était de prendre en main la cause de l'orthodoxie, plutôt que l'intérêt des lettres profanes. Puis ils étaient déjà attaqués de toutes parts : on les arrachait à leurs chaires; ils entendaient gronder la foudre qui allait les frapper : était-ce le temps de s'occuper d'épopée, de drame et de petits vers?

Et néanmoins, ils ne restèrent pas étrangers au

mouvement littéraire qui parcourait l'Allemagne, et ils le favorisèrent dans leurs colléges. Pour ne citer qu'un exemple, l'histoire a conservé un souvenir reconnaissant de Michel Denis. Ce célèbre Jésuite, à la fois bibliographe et poète, rendit un double service à l'enseignement et à la littérature de son pays. Après avoir enseigné avec distinction et avoir surveillé les études dans l'École militaire de Marie-Thérèse, il fut nommé d'abord chef de la Bibliothèque du fameux Garelli, puis premier conservateur de la Bibliothèque impériale de Vienne. Aussitôt il chercha à faire connaître à la jeunesse et aux savants les trésors confiés à sa garde et à leur enseigner les moyens de se les rendre utiles. C'est dans ce dessein qu'il publia successivement sa *Bibliothèque de Garelli*, son *Histoire de l'imprimerie de Vienne*, où il donne des notices savantes sur 832 ouvrages; son supplément aux *Annales typographiques* de Mattaire, qui contient des notices sur 6311 imprimés ; son *Catalogue des livres théologiques de la Bibliothèque impériale à Vienne;* son *Introduction à la connaissance des livres*, vrai manuel de la science bibliographique. Mais avant de révéler à la jeunesse studieuse les richesses du passé, Denis avait déjà songé au présent et à l'avenir de la langue et de la littérature nationales. Dans le midi de l'Allemagne, il fut un des premiers qui s'appliquèrent

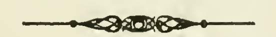
à adoucir la langue, à la revêtir d'élégance, à encourager l'étude des lettres profanes, à perfectionner les méthodes d'enseignement. Se mettant au-dessus des craintes et des défiances qui, dans les États autrichiens, tenaient les catholiques éloignés d'une poésie qui ne brillait alors que dans le camp du protestantisme, il osa parler à ses élèves de Klopstock, de Gellert, d'Uz et des autres poètes modernes, et leur mit entre les mains ses *Souvenirs* et les *Fruits de ses lectures*, extraits pleins de goût qu'il avait tirés des meilleurs ouvrages de poésie contemporaine (1762). Poète lui-même, il mérita le titre de *Barde du Danube* qu'il s'était donné. Son épître à Klopstock excita une vive sensation à Vienne, et réunit autour de lui les jeunes gens qui se sentaient appelés à la poésie (1764). Pour justifier son titre de barde, il traduisit Ossian, le prit pour modèle avec les anciens poètes scandinaves, remplaça la mythologie ancienne par les divinités du Nord, et rouvrit ainsi à ses compatriotes cette source nationale d'inspiration où viendront puiser si largement les Bürger et les Goëthe. Dans les chants par lesquels Denis célébrait, à la manière des bardes, les fêtes nationales ou les événements contemporains, on reconnaît la vigueur de son esprit, la puissance et l'originalité de son imagination, son patriotisme à la fois ardent et discret, son zèle et son

amour pour la jeunesse et pour la religion. Parmi ses œuvres poétiques, un des morceaux les plus remarquables est sans contredit le *Temple des OEones chantés par Denis pendant les dernières années du* XVIIIe *siècle*. C'est vraiment le chant du cygne, et, ajoute la *Biographie universelle*, à laquelle nous empruntons la plupart de ces détails, « il n'a été donné à aucun poète lyrique, ancien ou moderne, de terminer sa carrière d'une manière aussi solennelle. »

Les Jésuites ont donc fait ce qu'ils ont pu pour favoriser les progrès de la littérature nationale, et si le catholicisme ne compte pas dans ses fastes un seul des grands noms de cette époque, la honte ne doit pas leur en revenir. Du reste, cette assertion est un peu exagérée. Henri de Collin, né à Vienne en 1772, l'un des poètes dramatiques les plus estimés de l'Allemagne, était catholique. Winckelmann, l'illustre historien de l'art dans l'antiquité, se convertit à Rome dès 1756. Cette conversion fut suivie de celle de Zoéga qui, avec Winckelmann et Visconti, forme la grande triade archéologique du siècle, et de celle du peintre Muller, l'ami de Goëthe. Bientôt ce fut le tour de Jean-Auguste Starck, professeur de langues orientales, de la princesse Gallitzin, qui entraîna à sa suite, outre son fils, Hamann (1787), économiste distingué,

savant orientaliste, profond philosophe, grand écrivain, riche et poétique intelligence, le comte de Stolberg (1800), qui, de son côté, ramena toute sa famille à la vraie foi. Le mouvement catholique en Allemagne était déjà si prononcé alors, et les haines protestantes tellement vaincues, que Lavater, Claudius, Herder, Klopstock, Jacobi pardonnèrent à Stolberg sa conversion et restèrent ses amis : Woss eut seul le triste courage de l'insulter. Enfin, en 1803, Frédéric Schlegel et son épouse, qui est elle-même auteur de plusieurs ouvrages renommés de littérature, et passe pour avoir secondé son mari dans tous ses travaux, abjurent le protestantisme dans la cathédrale de Cologne. Autour de Schlegel converti se forme une nouvelle pléiade, la pléiade d'Iéna, comme auparavant la pléiade de Gottingen ou de Weimar. Parmi les astres qui la composent, distinguons Tieck, le plus grand poète et le plus grand critique de l'Allemagne moderne, Frédéric de Hardenberg, plus connu sous le nom de Novalis. Bientôt après, des hommes illustres se laissèrent entraîner par ce courant à la fois religieux et poétique, et abordèrent, eux aussi, au catholicisme. De ce nombre furent le grand poète Werner, Clément Brentano, d'Eckstein, Gœrres, et tant d'autres, écrivains, artistes ou nobles personnages.

Or, croit-on que les Jésuites aient été complétement étrangers à cette réaction catholique, et qu'ils ne puissent revendiquer leur part de gloire dans ce retour à une foi qu'ils ont défendue avec tant de science, de courage et de dévouement, avant comme après leur suppression? Qu'on en juge par les chapitres suivants, où nous allons raconter la guerre que leur fit l'impiété qui redoutait leur influence, et la généreuse énergie avec laquelle ils luttèrent contre elle. On reconnaîtra alors avec nous que l'Allemagne doit principalement aux Jésuites d'avoir conservé cette séve vivace qui produisit ensuite une si riche moisson catholique.



CHAPITRE TROISIÈME.

RÉFORME DES UNIVERSITÉS,

SES CAUSES ET SES SUITES (1753-1792).

I.

En 1745, après toute sorte d'intrigues, Pombal s'était fait envoyer comme plénipotentiaire médiateur à Vienne, pour l'arrangement du différend qui s'était élevé entre Benoît XIV et Marie-Thérèse relativement au patriarcat d'Aquilée. C'est donc en Allemagne qu'il commença sa carrière diplomatique, et, ajoute le cardinal Pacca, dont nous allons invoquer plus d'une fois l'imposant témoignage, « c'est à ce foyer du protestantisme qu'il apprit à haïr l'Eglise et les Ordres religieux. » Mais la Compagnie de Jésus eut surtout l'honneur de ses haines, parce qu'elle était le principal obstacle à l'accomplissement des projets qu'il conçut dès lors contre l'Église. Revenu en Portugal, à peine est-il arrivé au ministère, qu'il met avec ardeur la main à l'œuvre suprême de sa vie, la destruction de la Société et la rupture entre Rome et le royaume très-fidèle, ce qui, dans

sa pensée, était tout un. En 1758, il obtient de Benoît XIV mourant un bref de visite et de réforme, et l'année suivante il jette tous les Jésuites portugais dans les prisons ou sur la terre d'exil. Commence alors pour le Portugal une rupture de dix ans avec le Saint-Siége, et une période bien plus longue d'attaques directes ou détournées contre l'autorité pontificale. Nourri de Giannone et de Fra-Paolo, ses auteurs favoris, tout pénétré de leurs détestables doctrines, Pombal publie un manifeste qui ne laisse au Pape qu'un pouvoir nominal. Plus tard, en 1767, il cherche même à former une coalition entre le Portugal, la France et l'Espagne, afin d'entraîner dans le schisme la meilleure partie de l'Europe catholique. Pendant qu'il fait traduire et répandre à profusion les œuvres de Voltaire, de Rousseau, de Diderot et des autres coryphées de la philosophie antichrétienne, il établit à Lisbonne un tribunal de censure pour empêcher la publication et l'introduction de tous les livres qui défendent la Compagnie de Jésus ou les droits du Saint-Siége. Cependant, en 1770, pour plaire à la princesse dona Maria, qui devait être l'héritière du trône, et peut-être aussi pour tranquilliser l'esprit du roi, qu'il n'avait pas entièrement corrompu malgré tous les écrits calomnieux et schismatiques dont il l'avait empoisonné, il ouvre une négocia-

tion avec Rome pour le rétablissement des rapports entre le Portugal et le Saint-Siége. La négociation réussit en apparence, et la nonciature fut rétablie à Lisbonne. Mais ne voyons pas là un retour de Pombal à des sentiments meilleurs, une renonciation aux projets de sa vie, et ne nous laissons pas prendre aux hypocrites protestations d'amour et de vénération pour le Saint-Siége que contient sa correspondance officielle. Bernis écrivait à sa Cour le 26 septembre de cette année 1770 : « La promesse par écrit de la suppression des Jésuites a été le fondement de cette réconciliation. » Pourvu qu'on supprimât les Jésuites, Pombal croyait, malgré la reprise des relations avec Rome, pouvoir encore arriver à ses fins. D'un autre côté, le cardinal Pacca nous apprend qu'après comme avant la réconciliation, « les intérêts de l'Eglise restèrent toujours sacrifiés, parce qu'on ne révoqua pas les lois destructives de la liberté et des immunités ecclésiastiques, qu'on ne mit aucun frein aux usurpations des tribunaux civils en matière religieuse, et que l'Université de Coïmbre continua d'être la propagande des doctrines les plus perverses (1). »

En effet, peu de temps après la négociation de 1770, Pombal songea à pervertir le Portugal par

(1) *Mémoires sur la Nonciature de Lisbonne* (Œuvres complètes, t. II, p. 356).

l'enseignement. Dès longtemps il avait préparé ses mesures schismatiques. Nous nous rappelons le fameux ouvrage de Seabra de Sylva, dans lequel il faisait accuser les Jésuites d'avoir comprimé plutôt que favorisé l'essor des sciences en Portugal et d'en avoir amené la décadence. Les Jésuites n'étaient plus ; mais à la célèbre Université de Coïmbre on suivait encore dans quelques matières de philosophie et de théologie des sentiments introduits et soutenus autrefois par eux (1). Or, tout ce qui tenait à cette odieuse Société portait aux yeux du ministre le sceau de la proscription. D'ailleurs, son projet était de faire de Coïmbre une sorte d'officine de jansénisme et d'erreur : il fallait donc lui donner une transformation plus complète. Pour préparer les esprits à l'importante

(1) Nous allons puiser plusieurs détails sur cette affaire dans un ouvrage intitulé : *Mémoires du marquis de Pombal* (4 vol. in-12, 1784). Ces Mémoires écrits, croit-on, en italien par le Jésuite Fr. Gusta, et traduits en français par le grammairien Gattel, sont faussement accusés d'exagération. Là, pas un mot de passion ou de colère ; partout justice, modération, impartialité, loyal empressement à reconnaître le bien comme le mal. Gusta est beaucoup plus favorable à la personne de Pombal, beaucoup moins porté à blâmer ses actes que la plupart des écrivains catholiques postérieurs, comme Pacca, Picot, Theiner lui-même et tant d'autres; et la mémoire du fameux marquis gagnerait certainement à ce qu'on s'en tînt à ces renseignements sur sa vie et sur son ministère. — Les *Mémoires du marquis de Pombal* sont enrichis de pièces justificatives très-curieuses, qui tiennent presque un tiers de tout l'ouvrage.

révolution qu'il méditait, il fit publier un nouvel ouvrage intitulé : *Histoire abrégée de l'Université de Coïmbre, depuis le temps que les soi-disant Jésuites s'y sont introduits, où l'on voit combien les intrigues et les innovations de ces religieux ont été funestes aux sciences et aux beaux-arts qui florissaient auparavant dans cette Université.*

L'auteur de cet écrit opposait l'ancienne splendeur de l'Université à l'état de décadence où elle serait depuis tombée. Il nommait tous les grands hommes sortis de son sein, et qui avaient répandu dans toute l'Europe les lumières qu'ils y avaient puisées. Il détaillait surtout avec complaisance les manœuvres prétendues des Jésuites, pour diminuer un éclat qui blessait leur vue faible et jalouse. Il montrait comment ces religieux avaient abusé du crédit qu'ils avaient auparavant dans le ministère, pour faire élire présidents et visiteurs de l'Université, des hommes indulgents et dévoués à leur Compagnie, afin que les divers colléges qu'ils avaient dans le royaume, mis en parallèle avec leur rivale, pussent soutenir la comparaison (1).

Quelle que fût la décadence de l'Université de Coïmbre, décadence, nous l'avons dit, beaucoup moins réelle qu'on ne l'a prétendu, quel-

(2) Voir *Mémoires de Pombal*, t. III, p. 18.

ques abus qui s'y fussent glissés, elle avait eu dans tous les temps de grands professeurs en théologie, en droit civil, en droit canon, en médecine, etc., et elle avait produit une multitude de magistrats célèbres, de savants jurisconsultes, de profonds théologiens et d'habiles médecins. Cependant, nous l'avons encore reconnu, dans les dernières années de Jean V et sous le règne de Joseph I, les Universités n'avaient pas échappé entièrement à l'indolence et à l'engourdissement universel qui gagnait la nation. Les esprits étaient sans ressort, les talents sans émulation, les études sans encouragement. Ceux qui se distinguaient encore dans les lettres, n'obtenaient pas même du gouvernement cette considération, la première et la plus flatteuse récompense du savoir (1). Puis, Pombal venait d'ouvrir les portes du Portugal à des doctrines hétérodoxes : la crainte de ces nouveautés dangereuses, la vue des aberrations coupables où une fausse philosophie avait entraîné quelques hommes, mettaient les meilleurs esprits, ainsi que nous l'avons vu pour l'Allemagne, en suspicion contre la science et le talent qu'ils confondaient, — ne distinguant pas l'abus de l'usage, — avec l'impiété et l'irréligion.

(1) Bien plus, les hommes du premier mérite, s'ils avaient

Mais la décadence de l'Université de Coïmbre eût-elle été plus profonde encore, qu'on ne pourrait, sans ignorance ou sans injustice, en rendre les Jésuites responsables. Restreints dans l'Université à la faculté des arts, ces Pères n'enseignaient que la philosophie, la rhétorique, les humanités, la grammaire, et les langues grecque et hébraïque. Pour tout le reste ils n'avaient absolument aucune influence. L'Université entière, dont ils ne faisaient qu'une légère portion, était immédiatement soumise à l'inspection du

le malheur d'exciter les soupçons ou la jalousie de l'impitoyable ministre, étaient plongés dans les cachots ou envoyés en exil. Témoin de Barros, gentilhomme portugais, astronome habile, cité avec éloge par Barbosa (*Bibl. Lusit.* tome IV, p. 213), par Lalande dans sa *Bibliog. astronomique* (pages 450, 461), aux années 1753, 1756; par Bailly, *Mémoires de l'Académie des Sciences* (année 1771). De Barros, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, membre de l'Académie royale de Berlin, et dont le célèbre de l'Isle s'est fait un honneur de publier les découvertes ; ce Barros, ami des Jésuites, leur élève probablement, et du moins *un fruit de la décadence des études en Portugal,* fut impliqué par Pombal dans la prétendue conspiration du 3 septembre 1758, et ne fut réhabilité qu'après la mort de Joseph I[er], par ordre de la reine Dona Maria (Voir Lalande, *Astronomie*, t. IV, p. 694).

A la place des savants et des professeurs distingués portugais, exilés ou emprisonnés, Pombal fit venir à grands frais des professeurs étrangers, qui n'ont laissé après eux aucune œuvre scientifique, aucun élève remarquable. Ainsi cette réforme tant vantée n'a abouti qu'à introduire le jansénisme en Portugal, ou à répandre des semences d'impiété dans ce malheureux royaume !

Conseil de conscience, où les Jésuites n'entraient pas, et où, par conséquent, ils ne pouvaient dominer. Mais il fallait voir les Jésuites partout pour leur attribuer le mal qui revenait souvent tout entier à leurs accusateurs (1).

Du reste, cette réforme de l'Université faite avec tant d'ostentation et célébrée ensuite avec tant d'emphase, n'eut d'autre effet réel que de satisfaire la vanité et de remplir les vues schismatiques du marquis de Pombal. Le lecteur n'a pas oublié les paroles de Pacca que nous invoquions tout à l'heure. Dans un autre endroit du même ouvrage, le savant cardinal ajoute : « Après avoir donné le premier signal de la persécution contre un Ordre célèbre par les services qu'il a rendus à la religion et aux sciences, Pombal corrompit l'enseignement public dans les écoles, les Universités, et surtout celle de Coïmbre. » Rendant compte de cet ouvrage dans les *Annales des Sciences religieuses* de l'abbé de Luca (2), le P. Theiner développait ainsi la pensée de Pacca : « Personne, certainement, n'a présenté la décadence du Portugal en ce point, qui est le seul vrai, avec autant d'énergie et d'utilité que notre illustre écrivain, qui, ayant

(1) *Mémoires*, t. I, préf., p. XLIV.
(2) T. II, p. 162, 1836.

demeuré, en qualité de nonce apostolique, plus de sept années en ce pays, a eu toute facilité d'en bien connaître l'état religieux et civil. Suivons donc le noble écrivain dans ses graves considérations, et réunissons sous un seul point de vue les causes de la décadence du Portugal, que l'auteur a développées dans le cours de son ouvrage. Alors nous demeurerons convaincus que les doctrines jansénistes, qui ont jeté de si profondes racines dans ce malheureux pays, en ont occasionné la ruine. Plein de justesse et de sagacité, le cardinal Pacca nous montre par quels moyens le jansénisme est parvenu à établir en ce royaume sa domination avec plus d'empire qu'en aucune région catholique. Ces moyens ont été la destruction de la Compagnie de Jésus, la rareté, pour ne pas dire la prohibition, de tout livre catholique, et enfin la ruine de l'Université de Coïmbre, qui, d'institution vraiment et éminemment catholique, devint alors le foyer des erreurs jansénistes. »

Quelques pages plus loin (1), le P. Theiner (que nous avons un vrai bonheur à citer) disait encore : « Après la suppression de la Compagnie de Jésus, qui, tant qu'elle subsista, défendit et garda pur et entier le dépôt des vraies doctrines

(1) P. 171.

de l'Église; après l'érection d'un *tribunal profane* de censure, il restait peu à faire pour rendre complet le triomphe du jansénisme en Portugal. Mais cela était réservé à l'Université de Coïmbre, qui, depuis qu'elle eut été enlevée aux Jésuites, reçut une direction toute nouvelle touchant l'enseignement public. Elle tomba entièrement dans les mains des novateurs et des incrédules. Ce fut encore là l'œuvre de Pombal et de Seabra, son instrument. » — Au moins, tout en suivant une ligne hérétique, les sciences firent-elles quelques progrès à l'Université de Coïmbre et reprirent-elles cette marche en avant qu'avaient arrêtée les Jésuites? Le P. Theiner va nous le dire encore : « Les professeurs de l'Université de Coïmbre ont donné le dernier coup à la vraie science en Portugal. — Le gouvernement de Pombal et ses conséquences en Portugal sont la plus victorieuse apologie de la Compagnie de Jésus. Sous l'empire tyrannique de ce ministre, les sciences tombèrent dans un état de barbarie dont elles ne se sont pas encore relevées (1). »

(1) *Ibid.*, pages 177, 180. — On lit dans Lalande, *Préface* de son *astronomie*, p. 4 : « En Portugal le roi Jean V fit élever un observatoire dans son palais à Lisbonne ; le P. Carboni et le P. Copasse, Jésuites, y firent des observations. Les Jésuites avaient aussi fait élever un observatoire dans le collége de Saint-Antoine. » — En 1758, 1759, époque de l'expulsion des Jésuites par Pombal, le P. Eusèbe de Veiga à

De pareils textes se commentent assez d'eux-mêmes : il est facile de voir que cette réforme de l'Université de Coïmbre, dont on voulait faire une honte aux Jésuites, tourne entièrement à leur gloire.

II.

C'est encore leur apologie que nous allons écrire en retraçant l'histoire de la réforme des Universités d'Allemagne : apologie victorieuse que celle qui résulte des faits mêmes invoqués par leurs ennemis et transforme les accusations en moyens de défense !

Dans l'immense conspiration du XVIII[e] siècle contre le catholicisme et la papauté, on s'efforça surtout de déconsidérer les Jésuites et de leur ôter toute influence, en attendant qu'on les détruisît. Une des mesures les plus perfides employées à cette fin, et qui fut d'abord mise en œu-

Lisbonne, le P. Bernard de Oliveira à Coïmbre et le P. Denis Franco à Evora, tous trois professeurs publics de mathématiques, faisaient des observations et publiaient des ouvrages utiles à l'astronomie et à la marine. Chassés brutalement de leur patrie, ils portèrent ailleurs leur science et leur dévouement; et l'on voit plus tard da Veiga occuper un observatoire à Rome, et Lalande citer les éphémérides du savant portugais aux années 1788, 1789. — Le même Lalande écrit qu'en 1787 (après la mort de Pombal) « on avait construit un observatoire au château de Saint-Georges, et qu'à Coïmbre il y avait un observatoire occupé par le P. Monteiro. »

vre dans la catholique Autriche et sous le nom de la catholique Marie-Thérèse, ce fut de leur enlever les chaires de l'enseignement supérieur ecclésiastique. Le nom de Stock se rattache tristement à cette révolution.

Simon-Ambroise de Stock avait fait ses études chez les Jésuites de Rome, au collége Germanique. De retour à Vienne, il devint recteur de l'Université en 1746, et président de la Faculté de théologie en 1753. C'est de cette année que date la guerre à mort déclarée en Allemagne aux Jésuites. On préluda à leur destruction par la réforme de l'enseignement dans les États héréditaires de la maison d'Autriche. Cette réforme fut déterminée par une circonstance qu'on n'aurait pas soupçonnée d'abord devoir l'amener. Marie-Thérèse avait fait demander au célèbre Boerhaave, professeur de médecine à Leyde, deux médecins, s'en rapportant à lui pour juger de leur habileté, et ne mettant, de son côté, qu'une seule condition, qu'ils seraient catholiques. Boerhaave lui envoya deux de ses disciples, devenus célèbres eux-mêmes, Gérard Van-Swieten et Antoine de Haën. Quoique nés de parents catholiques, ces deux hommes étaient attachés aux évêques schismatiques d'Utrecht, qui était alors, comme on sait, la place forte du jansénisme. Devenus premiers médecins de l'impératrice, ils ne déployè-

rent pas plus de zèle pour la science que pour le triomphe de leur parti, et c'est avec raison qu'on les accuse d'être les premiers auteurs des changements qui eurent lieu depuis à Vienne dans l'enseignement de la philosophie et de la théologie, et d'avoir ainsi préparé les atteintes portées au catholicisme en Allemagne. A leur instigation, l'impératrice nomma trois conseillers chargés de suivre un plan de réforme. Ce fut pour exécuter ce plan que l'abbé de Stock fut fait président de la faculté de théologie. Il fut secondé dans cette œuvre par Paul-Joseph de Riegger, que l'on nomma, pour cet effet, professeur de droit canon, et par Charles-Antoine de Martini, professeur de droit naturel. Stock fit venir d'Italie de nouveaux professeurs pour toutes les Universités et élimina partout les Jésuites de l'enseignement (1). On peut suivre jour par jour, en quelque sorte, cette véritable révolution des idées religieuses au sein des États héréditaires, en parcourant les *Nouvelles ecclésiastiques*, journal janséniste, qui ne manquait jamais d'en consigner toutes les phases en autant de bulletins de victoire. Les détails de la campagne leur étaient transmis par l'abbé du Pac de Bellegarde,

(1) Voir sur tous ces faits, Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. IV, p. 354 et sqq.

le grand patron de l'Église janséniste d'Utrecht, l'ami et le correspondant à Vienne de Van-Swieten et de Haën.

L'année 1753 est mémorable dans les fastes du jansénisme, à cause de la protection que la secte, grâce à la faveur des deux médecins hollandais, commença à obtenir de la pieuse mais trop confiante Marie-Thérèse. Aussi lit-on dans la feuille janséniste du 9 janvier 1754 : « L'auguste impératrice Marie-Thérèse vient de publier un rescrit qui n'aura que des admirateurs. » Dans ce rescrit de décembre 1753, il s'agissait de tolérance à l'égard des jansénistes. — Le 19 mars 1756, la *Gazette* parle d'un autre rescrit de l'impératrice, en date du 22 décembre 1755, qui interdit à ses sujets belges d'aller faire leurs hautes études ailleurs qu'à l'Université de Louvain. « Il faut observer, dit alors le gazetier, que dans le préambule de cet édit, Sa Majesté impériale, parlant de l'inconvénient qui résulte de l'abus auquel elle veut remédier, ajoute : « Ce qui, outre le préjudice qui en résulte pour notre Université de Louvain, peut faire naître dans l'esprit de la jeunesse des impressions aussi contraires à notre service qu'au bien commun du pays. » — Voici quelque chose de plus explicite encore. A la date du 12 novembre 1760, nous lisons : « L'impératrice vient de publier

(15 août) un décret portant établissement de deux chaires de théologie pour les religieux Dominicains et Augustins dans toutes les Universités de ses différents États. Cette princesse se confirme de plus en plus dans la résolution de déraciner de ses États la mauvaise doctrine que les Jésuites ont répandue. » — Enfin, le 14 mars 1774, faisant l'éloge de M. de Stock, évêque de Rosone, mort en 1772, le gazetier raconte tout au long l'histoire de la réforme des Universités des États d'Autriche, opérée par son zèle. « Dès que M de Stock, dit-il, eut été nommé assesseur du Conseil aulique (ou commission impériale) pour la réforme des études, il représenta à ce tribunal que, pour la réforme particulière de la faculté de théologie de Vienne, il était nécessaire d'y introduire de nouveaux professeurs différents des Jésuites, qui depuis fort longtemps n'y enseignaient qu'une doctrine corrompue sur le dogme ét sur la morale. Cette proposition fut approuvée, et M. de Stock fut chargé d'en procurer l'exécution. En conséquence, il fit venir d'Italie le Père Gervasio, Augustin, et le Père Gazzaniga, Dominicain. » — « Ce n'est pas seulement de la réforme de la théologie que s'occupait M. de Stock, continue le journaliste ; mais, convaincu que les Jésuites n'avaient pas moins corrompu l'enseignement du droit canonique,

dont ils étaient presque seuls en possession dans les Universités autrichiennes, il eut beaucoup de part à la défense que Sa Majesté impériale fit signifier aux Jésuites en 1769, d'enseigner à l'avenir cette partie de la science ecclésiastique dans aucune Université de sa domination. Et pour réformer l'enseignement en même temps que les maîtres, M. de Stock publia à Vienne cet excellent *Sommaire du droit public ecclésiastique*, composé de cent propositions, et réimprimé depuis en plusieurs endroits, nommément à Paris, chez Desaint, en latin et en français (comme nous l'avons annoncé dans le temps). Ce sommaire devait servir de règle aux candidats qui aspiraient aux grades de la faculté de droit canon dans toutes les Universités des États autrichiens. »

On devine bien ce que pouvait être ce sommaire. Il était composé de cent articles qui étaient en parfaite conformité, remarque Picot, avec ceux qui furent dressés vers 1717 par les docteurs *appelants* de Paris. Du reste, tous les livres qu'on mettait alors entre les mains des jeunes gens étaient choisis dans les mêmes principes.

Voilà donc toutes les Universités à la disposition de la Cour qui nommait seule les professeurs de théologie, sans égard aux droits des évêques. Les chaires de droit canon ne furent plus con-

fiées qu'à des laïques, et celles de théologie qu'à des thomistes et à des augustiniens, c'est-à-dire à des jansénistes.

Le grand prétexte que l'on mit en avant pour enlever aux professeurs Jésuites l'enseignement public, fut leur *morale relâchée.* Ils avaient aussi, disait-on, corrompu le dogme, ils n'enseignaient plus que le molinisme; mais la véritable raison était leur attachement au Saint-Siége. — « Ils ne professaient plus, pour ainsi dire, ajoutait un autre, que la doctrine de saint Thomas d'Aquin, de Suarez, etc., au lieu de celle de Jésus-Christ, des saints Pères et des Conciles. » (C'est ainsi que parle le Père Faustin Prochaska, Franciscain (1)) : comme si saint Thomas, Suarez, et les autres théologiens scholastiques, n'avaient pas conservé et expliqué la doctrine de Jésus-Christ et des saints Pères! Mais on comprend ici l'esprit et les vues secrètes des novateurs. Les docteurs scholastiques renferment l'erreur dans des formules si étroites et si précises, qu'ils ne laissent ni carrière à la subtilité ni moyen d'échapper à la mauvaise foi. On aime mieux, à l'exemple des protestants, recourir à la seule Écriture, qui se prête à toutes les

(1) Dans son livre intitulé : *De sæcularibus liberalium artium in Bohemia et Moravia fatis commentarius* (Pragæ, 1782), p. 396.

interprétations erronées; et si l'on consent à recourir aux saints Pères, c'est encore à la condition qu'on les entendra à sa manière et qu'on les pliera à son sens particulier. Au reste, pour ne pas laisser de doute sur ce point, le même Prochaska dit plus bas (1) que, « par les soins d'Étienne Rauttenstrauch et du chevalier Joseph de Riegger, on a rendu *la liberté* aux études du droit canon, » c'est-à-dire, qu'on les a affranchies de l'autorité de l'Eglise en les confiant, comme nous l'avons vu, aux seuls laïques. Et à la page suivante, il ajoute : « Après la destruction de la Société des Jésuites, rien n'empêchant qu'on ne réformât toutes les écoles, tout ce qu'elles avaient de vicieux périt jusque dans sa racine, et grâce à la volonté de l'auguste Marie-Thérèse et aux soins de l'illustre Rauttenstrauch,

(1) *Ibid.*, p. 411. Au P. Prochaska l'on peut joindre le P. Cosme Smalfus, religieux Augustin, qui, dans un ouvrage intitulé *Historia religionis et Ecclesiæ christianæ*, se montre très-favorable aux jansénistes. A propos de la réforme des Universités, il dit (t. V, p. 193) « que le *siècle d'or* de Louis XIV est dû surtout aux *solitaires de Port-Royal*, aux Bénédictins de Saint-Maur, et à d'autres hommes éminents en doctrines, etc ; qu'en Espagne le développement des sciences arrêté, non par l'absence du génie, mais par les *lois de fer* de l'Inquisition, n'a pris son essor que sous Charles III; et en Portugal, qu'après la suppression des Jésuites. Il prodigue aussi ses éloges à Simon de Stock, à Rauttenstrauch, à Joseph II, et même aux signataires des articles *schismatiques* d'Ems.

on vit paraître la science nouvelle avec son admirable organisation. L'étude des lettres divines fut ramenée à sa source. La connaissance des anciens Pères, de l'histoire de la théologie et de tout ce qui a rapport au salut des âmes, prit la place des disputes inutiles. »

On entend assez ce langage, qui a été celui des protestants et de tous les modernes novateurs. Mais, pour pénétrer davantage dans l'esprit de ces réformes, disons un mot de ce Rauttenstrauch dont Prochaska nous faisait tout à l'heure un si magnifique éloge. — Étienne de Rauttenstrauch, Bénédictin, abbé de Braunau, avait commencé par professer la théologie dans son abbaye. C'était le temps où l'on cherchait à élever l'autorité des princes sur les ruines de l'autorité spirituelle. Rauttenstrauch enseignait cette doctrine nouvelle. Mandé à Prague devant le Consistoire archiépiscopal pour y rendre compte de ses opinions, il fut privé de sa chaire. Ce fut l'origine de sa fortune. Il envoya à Riegger, professeur à Vienne et en grande faveur à la Cour, son *Traité du Pouvoir du Pape*, ses thèses et ses défenses. Les sentiments soutenus dans ces écrits étaient alors en crédit à Vienne, et d'ailleurs Rauttenstrauch avait eu soin de se peindre comme une victime des Jésuites. Riegger communiqua donc ces écrits à Stock, président de

la faculté de théologie de Vienne et membre du Conseil des études. Stock, de son côté, parla de Rauttenstrauch à Marie-Thérèse comme d'un sujet précieux, et sans faire mention du jugement porté à Prague, il le fit nommer président des études dans la ville même où il avait été condamné. Là, Rauttenstrauch mit tout son zèle à servir ses protecteurs et à humilier ses adversaires. En 1771, il publia des *Prolégomènes sur le droit ecclésiastique universel et sur le droit ecclésiastique de l'Allemagne,* où il défendait par vengeance ses opinions d'autrefois. Son triomphe fut bientôt plus complet. Toujours abusée sur son compte, Marie-Thérèse l'appela à Vienne en 1774, et lui donna la place de Stock, qui était mort deux ans auparavant. Placé sur ce vaste théâtre, investi d'un pouvoir absolu, il avait tous les moyens de faire prévaloir les idées nouvelles. Il en usa largement. Il dressa un *plan de théologie* qui fut déféré à Rome. Le cardinal Migazzi, archevêque de Vienne, Kerens, ancien Jésuite et évêque de Neustadt, le Pape lui-même, firent des représentations inutiles au gouvernement impérial. Pour toute réponse, le tribunal des études approuva et le *plan* et une *Introduction à l'Histoire ecclésiastique* dressée d'après les mêmes principes par Ferdinand Stöger, professeur de cette science à Vienne.

Toutes les chaires étaient occupées par des hommes imbus des idées nouvelles. L'un d'eux, Pehem, conseilla d'employer la langue vulgaire dans la célébration des offices et dans l'administration des sacrements. Le 15 juillet 1784, Rauttenstrauch fit soutenir à Vienne une thèse où l'on prenait contre le Pape le parti de l'Église janséniste d'Utrecht, où l'on permettait une usure modérée, où enfin on soutenait les droits des princes *non in sacra sed circa sacra*, distinction subtile et ridicule, au moyen de laquelle on les rendait maîtres de tout. Rauttenstrauch allait propager les mêmes doctrines en Hongrie, lorsqu'il mourut à Erlau, le 30 septembre 1785 (1).

Ainsi, substitution des doctrines augustiniennes, c'est-à-dire plus ou moins jansénistes, aux doctrines molinistes, c'est-à-dire catholiques; introduction d'un nouveau droit ecclésiastico-civil qui restreignait les droits de l'Église, enchaînait sa liberté et donnait la prépondérance au pouvoir séculier : tel fut bien le résultat de la prétendue réforme des Universités dans les États héréditaires de la maison d'Autriche.

A l'époque de la suppression de la Compagnie de Jésus, c'est-à-dire dans les années qui la pré-

(1) Voir Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. IV, p. 460, et Feller, *Diction. hist.*, au mot *Rauttenstrauch*.

cédèrent et dans celles qui la suivirent, le jansénisme, quoique discrédité en France par les extravagances des convulsionnaires, y forma toujours un parti puissant. Avec son hypocrite souplesse, il se transformait suivant les circonstances : autrefois frondeur, bientôt gallican, aujourd'hui instrument des rancunes parlementaires contre la royauté, et des haines de la philosophie contre les Jésuites et contre le christianisme. Mais, ce qui est plus digne de remarque, c'est que ce fut au moment même de sa plus grande faiblesse comme secte, qu'il se répandit avec le plus de succès dans toute l'Europe. « Nous retrouvons leurs traces (des jansénistes), dit Léopold Ranke, à Vienne et à Bruxelles, en Espagne et en Portugal, en Italie même. Leurs doctrines se répandirent dans toute la chrétienté catholique, quelquefois publiquement, le plus souvent secrètement (1). »

Encore un coup, nulle part ils ne faisaient de véritables adeptes. Il ne s'agissait plus ni de Jansénius, ni des cinq propositions. Le jansénisme à cette époque n'était plus que le parti de l'opposition politique et religieuse, et de la guerre contre le Saint-Siége. Nous en avons une preuve nouvelle dans l'invasion du *fébronianisme* en

(1) *Histoire de la Papauté*, t. IV, p. 484.

Allemagne. Ce fut en 1763 que Jean-Nicolas de Hontheim, évêque (*in partibus*) de Myriophite, suffragant de l'électeur de Trèves, publia le fameux ouvrage intitulé : *Justini Febronii, jurisconsulti, de statu præsenti Ecclesiæ et legitima potestate romani Pontificis, liber singularis, etc.* Cette dégoûtante compilation, où les erreurs les plus monstrueuses, les contradictions les plus grossières ne sont revêtues que d'un style détestable, obtint pourtant de nombreux suffrages en Allemagne ; elle fut surtout bien accueillie dans les Pays-Bas, foyer du jansénisme. C'était d'ailleurs en vue des Pays-Bas autrichiens que, suivant quelques auteurs (1), elle avait été écrite par Hontheim, qui, fort désireux d'y obtenir un évêché, avait cru se ménager la protection du gouvernement en détruisant la hiérarchie ecclésiastique pour mettre l'Église sous le pouvoir temporel, et les suffrages de quelques membres du clergé en combattant l'autorité du souverain Pontife. Le *Febronius*, en effet, n'est qu'un indigeste amas d'emprunts faits à tous les écrits jansénistes et protestants, où les sarcasmes contre les Ordres religieux se mêlent aux déclamations et aux insinuations soupçonneuses contre le Saint-Siége ; qu'un système anticatholique cal-

(1) Voir Feller, *Dict. hist.*, art. *Hontheim.*

qué sur les écrits des appelants français, où l'on donne sérieusement et avec les plus grands détails une recette pour faire un schisme.

Ce fut dans l'électorat de Trèves que se répandit d'abord cette mauvaise doctrine et qu'elle y fit tout le mal que nous avons vu résulter à Vienne des réformes de Stock et de Rauttenstrauch. En 1764, un an après l'apparition de *Febronius*, l'archevêque-électeur publiait une ordonnance portant réglement pour le choix des professeurs de la faculté de théologie de Trèves, dont les Jésuites avaient jusqu'alors rempli toutes les chaires, et pour l'administration de cette faculté. Il y était dit que le prélat « ayant examiné ce que lui avait représenté le recteur de l'Université touchant les personnes qui doivent être désormais employées dans les chaires de philosophie et de théologie, il avait accepté les offres que lui faisaient quatre abbayes de l'Ordre de Saint-Benoît, lesquelles s'étaient engagées à fournir, du nombre de leurs religieux, des professeurs remplis de zèle et de capacité, etc. » — Suivait la nomination des professeurs, dont l'un était prêtre séculier, les trois autres religieux Bénédictins. On comprendra la portée de cette mesure, si nous rappelons qu'un grand nombre de membres de l'Ordre de Saint-Benoît marchaient alors en Allemagne sur les traces des

Rauttenstrauch et des Oberhauser. Partout d'ailleurs les principes de Fébronius pénétraient dans les Universités, et dans plusieurs d'entre elles, dit Picot, « on vit bientôt prévaloir une théologie et un droit canon fondés sur des bases toutes nouvelles, et qui ressemblaient plus à l'enseignement des protestants qu'à celui des écoles catholiques (1). »

Toutefois, cette fatale révolution n'alla pas aussi vite dans les Universités de Cologne, de Fribourg en Brisgau et de Mayence, bien qu'elle ait fini par y triompher. Parmi les Universités, celle de Cologne avait été la première à condamner Fébronius, et elle avait ainsi mérité un bref de félicitation du saint pontife Clément XIII. Cependant, à Cologne, des hommes habiles, mais *amateurs des nouveautés et hostiles au Saint-Siége*, écrit le cardinal Pacca (2), « voyaient de mauvais œil la jeunesse de l'électorat fréquenter les écoles de l'Université, où la doctrine catholique et le respect dû au Saint-Siége s'étaient conservés purs et intacts. » Ces hommes circonvinrent l'électeur - archevêque Maximilien de Kœnigsegg (3), prélat pieux et bien intentionné,

(1) *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, t. II, p. 457.

(2) *Nonciature de Cologne*, p. 198.

(3) Et non *Maximilien Frédéric de Bavière*, comme dit par erreur le P. Theiner, *Histoire du Pontificat de Clément XIV*, t. I, p. 297.

mais peu en garde contre la séduction. Ainsi que le raconte le Père Theiner, il songea d'abord à établir une Université à Munster, dont il était aussi évêque, et son projet, pour de bonnes raisons, fut entravé par de nombreuses difficultés. Plus tard, toujours poussé par ses perfides conseillers, il voulut encore fonder une Université à Bonn, ville du diocèse de Cologne. Ce fut son successeur qui, au mois de novembre 1786, en fit avec grande pompe l'ouverture. « Le lendemain de la grande cérémonie de l'inauguration, raconte Pacca (1), un chanoine du grand chapitre, de retour à Cologne, me dit que cette inauguration, avec toutes ses circonstances, pouvait être regardée comme une solennelle déclaration de guerre au Saint-Siége. Je lus le discours du baron de Spiegel, et je le trouvai tel qu'il devait sortir de la bouche d'un homme suspect, qui passait en Allemagne pour être affilié à la secte des illuminés. »

Dans son *Histoire des institutions d'éducation ecclésiastique* (2), le P. Theiner confirme admirablement le témoignage du cardinal Pacca. « L'éducation de la jeunesse allemande qui se consacrait au service des autels, devait être transformée comme l'avait été l'éducation générale,

(1) *Ubi supra.*
(2) T. II, p. 39.

et placée sous l'influence de l'illuminisme. Brunner, qui, dans le langage de l'ordre, s'appelait Pic de la Mirandole, curé à Tiefenbach, l'un des premiers de l'aréopage suprême, rédigea le plan de l'érection d'une académie des sciences pour l'Allemagne catholique, qui devait se composer uniquement d'illuminés. Il paraît que l'Université de Bonn fut choisie pour avoir l'honneur d'achever cette belle mission. Elle devint du moins, dès son ouverture en 1786, l'asile secret de tous les théologiens libéraux qui, en face du public catholique et sous la protection des grands prélats de l'Allemagne, insultaient ouvertement à l'Écriture sainte, aux saints décrets de l'Église catholique, à ses institutions et à ses coutumes les plus sacrées, ainsi qu'au vénérable chef de la chrétienté. Dereser, de l'Ordre des Carmes déchaussés, plus connu à cette époque sous le nom de frère Thaddée *a sancto Adamo*, précepteur du fils de l'électeur palatin, eut une grande part à l'érection de cette académie, sur laquelle il exerça une influence si incroyable et si adroite. La méchanceté et l'audace des prêtres qui se présentèrent à Bonn comme maîtres des jeunes lévites de l'Église catholique, passent toute imagination et révoltèrent même leurs contemporains. Mais le cri d'alarme ne fut point écouté... Bonn devint alors l'organe de l'éducation théologique

et catholique de l'Allemagne. Ce fut de là que partit la déclaration de guerre à l'obscurantisme et à l'ultramontanisme prétendus. On commença par attaquer l'antique Université de Cologne, cette célèbre forteresse de la foi, et l'on ne prit aucun repos jusqu'à ce que ses vénérables fondements fussent abattus. Avec l'Université de Cologne s'écroula l'un des plus forts boulevards du catholicisme en Allemagne. »

Tous les autres asiles de la religion, de la piété et de la foi, dans l'Allemagne catholique, partagèrent bientôt le même sort. Ainsi, en 1773, année de la suppression de la Compagnie de Jésus, l'Université de Wurtzbourg vit aussi le jansénisme s'introduire dans son sein. On y enseigna la *Theologia moralis* de Godeau, évêque de Vence, l'ami de Saint-Cyran; la *Theologia mentis et cordis* de Contenson; le *Breviarium historiæ ecclesiæ* de Berti (1). — Même révolution à Fribourg en Brisgau et à Mayence, dont les Universités avaient été enlevées aux Jésuites. « Aux deux Universités de Fribourg et de Bonn, qui s'étaient chargées, dit encore ici le P. Theiner, de secouer la torche destructive des lumières modernes sur l'Allemagne catholique et de renverser ses autels que le sang des martyrs avait

(1) Voir *Essai sur l'histoire de l'Université de Wurtzbourg*, par *Bœnike*, p. 213.

élevés et sanctifiés, se joignit bientôt une troisième, l'Académie de Mayence, qui leva sa tête orgueilleuse sur les ruines de l'antique et célèbre ville de l'apôtre. Frédéric-Charles d'Erthal, électeur et archevêque de Mayence, un des plus zélés propagateurs de l'illuminisme et des lumières, et dont le nom est pour cela même si cher à notre siècle, en fut le fondateur. Il l'avait érigée sur les ruines encore fumantes de l'Université des Jésuites (1). »

III.

Dès lors le jansénisme entra par toutes les portes en Allemagne. La plupart des livres de théologie et d'histoire ecclésiastique qui parurent à cette époque, en furent infectés. Mais le jansénisme servait de manteau ou d'introducteur à la philosophie antichrétienne (2). Témoin de la

(1) *Histoire des Instit. d'éduc. eccl.* t. II, p. 42.

(2) Il préparait aussi les voies à la révolution qui devait couvrir de ruines la France et l'Europe. L'on voit par plus d'un exemple dans les *Mémoires* du cardinal Pacca quelle affinité il y avait entre les jansénistes, réformateurs des Universités, et les révolutionnaires, ennemis des rois non moins que de l'Église. Dans ses *Mémoires sur la Nonciature de Lisbonne*, l'éminent écrivain nous trace le caractère affreux d'un certain Faria Lémos, qu'on pourrait appeler l'âme damnée de Pombal, et qui avait usurpé le siége épiscopal de Coïmbre, tandis que l'évêque légitime languissait dans les cachots du cruel ministre. Or, cet indigne prélat, qui avait

doctrine qui se professait à Vienne sous Joseph II, un voyageur protestant, le baron de Riesbeck, écrivait : « Le clergé porte dans son sein un serpent qui lui causera la mort ; ce serpent est la philosophie, qui, sous l'apparence de la théologie, s'est glissée même jusqu'au trône épiscopal. Un grand nombre de jeunes ecclésiastiques sont infestés du poison de ce serpent dans les Universités (1). »

Ce fut, en effet, à partir de 1780, c'est-à-dire sous le règne de Joseph II, que le mal fit des progrès effroyables. Tant qu'avait vécu la pieuse Marie-Thérèse, il s'était dissimulé sous le nom spécieux de réforme; mais, après la mort de

commencé par répandre des livres jansénistes dans son diocèse et qui mettait entre les mains de la jeunesse des ouvrages pernicieux, tels que Fébronius; ce *loup ravisseur*, comme dit Pacca, « était en correspondance avec le fameux Grégoire, évêque intrus de Blois, *fanatique janséniste, républicain* et *régicide.* » (p. 366). Ailleurs, le savant cardinal s'exprime ainsi : « A peine la Révolution française eut-elle consommé un schisme funeste par la sacrilége consécration des évêques *institués* ou *confirmés* par l'Assemblée nationale, que plusieurs professeurs des Universités allemandes coururent s'enrôler sous l'étendard de ce clergé intrus, désertion salutaire en ce qu'elle purgea l'Allemagne de quelques-uns de ces hommes pervers qui, du haut de leurs *chaires de pestilence*, répandaient les maximes les plus impies, les erreurs les plus désastreuses. » (*Mémoires sur la Nonciature de Cologne*, p. 266.)

(1) *Voyage en Allemagne, traduit de l'anglais*, t. II, p. 107.

l'impératrice, il se montra dans toute sa hideuse réalité et ne fut plus que la guerre ouverte au Saint-Siége, au catholicisme et bientôt à toute religion. On connaît l'œuvre de Joseph II et de Herbestein, évêque de Laybach, son digne complice. Joseph, ne tenant plus aucun compte des droits du Saint-Siége et des évêques, fit lui seul une nouvelle circonscription des évêchés de ses États, enleva les images des églises, supprima les empêchements dirimants du mariage, permit le divorce, cassa ou réforma les jugements épiscopaux, arracha les religieux à leur cloître et les sécularisa de sa propre autorité, persécuta ceux qui s'opposaient à ces innovations, et alla jusqu'à faire au chevalier d'Azara, ministre d'Espagne, la proposition formelle de rompre entièrement avec le Saint-Siége. Il eut surtout à cœur de changer l'enseignement théologique, et, pour cela, il abolit les séminaires diocésains, et n'en établit pour tous ses États que cinq ou six dont il dirigeait la doctrine et la discipline. Ce fut lui qui provoqua le congrès d'Ems, et souleva les évêques allemands contre l'autorité du Pape. « Le 25 août, dit à ce sujet le cardinal Pacca, eut lieu la clôture du congrès d'Ems, tenu par les quatre députés des archevêques d'Allemagne. Les députés signèrent les articles arrêtés par eux et, au commencement de septembre, les quatre arche-

vêques les adressèrent à l'empereur Joseph II, avec une lettre commune écrite par une plume trempée dans le fiel, celle d'un Paul Sarpi, lettre pleine d'accusations calomnieuses contre le Saint-Siége. et dont les archevêques ne recueillirent par la suite que honte et confusion (1). »

L'impiété triompha donc parmi le clergé d'Allemagne, et personne ne s'opposa plus à l'introduction d'un rationalisme sceptique, qui depuis longtemps assiégeait toutes les portes des temples. Depuis 1753, Semler, professeur de théologie protestante à l'Université de Halle, sous prétexte d'une interprétation plus *libérale* des saintes Écritures, pervertissait ses contemporains dans sa chaire et dans ses écrits. Ses leçons et ses ouvrages, perpétuel plaidoyer contre la révélation, réduisaient le christianisme à n'être qu'une doctrine purement humaine. Il enseigna pendant 38 ans, jusqu'en 1791, et ce fut dans ses dernières années surtout qu'il réussit à faire école. Dans le même temps vivait Teller, professeur de théologie à Helmstadt. En 1767, il avait été déclaré hérétique, et, forcé d'abandonner sa chaire, il s'était réfugié à Berlin, où il se flattait de trouver plus de liberté. Mais, quelques années après, ces fatales doctrines étaient tellement à l'ordre du

(1) *Mémoires sur la Nonciature de Cologne*, p. 193.

jour en Allemagne, qu'il put, sans rencontrer d'opposition, bafouer dans tous ses écrits la doctrine et même la morale de l'Evangile, et transformer en mythes et en allégories tous les faits miraculeux de la sainte Écriture. Qu'on juge des progrès de la nouvelle exégèse par ce mot de Michaëlis, qui avait vu le commencement de cette révolution dans les idées protestantes : « Autrefois je passais pour hétérodoxe, actuellement on me trouve orthodoxe. »

Ce fut encore le temps où un libraire-littérateur de Berlin, Nicolaï, animé par une haine mortelle contre le christianisme, forma une association de plusieurs philosophes pour la publication d'une revue littéraire ou plutôt encyclopédique, à laquelle il donna le titre de *Bibliothèque universelle allemande.* Elle commença en 1765, et dura jusqu'en 1792. Dans cette revue, Nicolaï et ses amis, sous prétexte de rendre compte des publications nouvelles, s'acharnèrent à combattre tous les dogmes du christianisme, niant l'inspiration et la divine autorité des Ecritures, la divinité de Jésus-Christ, les prophéties, les miracles et toutes les opérations surnaturelles. Ils dissimulaient pourtant un peu leur tactique, mais Lessing, un ami de Nicolaï, démasqua toutes les batteries dans ses *Fragments d'un anonyme,* où la révélation, la résurrection,

la mission de Jésus-Christ et de ses disciples, étaient attaquées sans détour. Les collaborateurs de Nicolaï devinrent encore les propagateurs les plus zélés de l'illuminisme, et gagnèrent à leur cause tous les journaux scientifiques de l'Allemagne. Les choses allèrent si loin, qu'au sein même du protestantisme, quelques âmes aimantes et poétiques, comme Klopstock, Herder, Jacobi, Lavater, combattirent l'influence délétère du rationalisme, et qu'un disciple de Rousseau, le Suisse Kirchberger, fit écrire contre les novateurs.

Plus de doute désormais sur le but que se proposèrent les réformateurs des Universités d'Allemagne : *A fructibus eorum cognoscetis eos*. Non, ce ne fut pas la faiblesse de l'enseignement des Jésuites, la décadence de leurs écoles qui déterminèrent cette révolution scientifique. Ce ne fut pas non plus la disette de bons professeurs dans la Compagnie, qui força à leur substituer les hommes dont nous venons d'étudier l'œuvre antichrétienne ; car, comme nous le verrons au chapitre suivant, elle comptait alors un grand nombre de professeurs de théologie qui ont survécu avec l'auréole de la science, tandis que leurs successeurs sont aujourd'hui oubliés, à l'exception de ceux qui ont trouvé dans leurs crimes, leurs excès ou leur doctrine hétérodoxe, une triste immortalité

La révolution religieuse et sceptique dont nous avons esquissé le tableau, fut amenée, du moins en grande partie, par l'expulsion des professeurs Jésuites. Tel est l'avis du cardinal Pacca, qui parle ainsi dans ses *Mémoires sur la Nonciature de Cologne* (1) : « Tant que subsista en Allemagne la Compagnie de Jésus, qui avait plusieurs colléges dans l'Université et plusieurs écoles publiques, ces pernicieuses maximes rencontrèrent une forte opposition et ne firent pas de grands progrès ; mais la suppression de cet Ordre, qui avait si bien mérité de l'Eglise, l'introduction et la propagation des sociétés secrètes, causèrent des pertes funestes et considérables à la religion catholique. Alors toutes les digues furent rompues, et un torrent de livres pervers et irréligieux inonda l'Allemagne. »

Comment encore accuser les Jésuites d'avoir perdu, à cette époque où toutes les passions révolutionnaires et impies se déchaînaient contre l'Eglise, la vigueur suffisante pour les combattre, plus encore celle qui eût été nécessaire pour les arrêter, et à plus forte raison pour les vaincre? Les Jésuites pourraient d'abord répondre avec Démosthènes : La victoire est entre les mains des immortels. Dieu demande des efforts et du cou-

(1) P. 183.

rage; lui seul accorde le triomphe. Mais ces efforts eux-mêmes étaient bien souvent interdits aux Jésuites. Qu'ont fait les encyclopédistes en France pour se débarrasser de ces Jésuites, auxquels ils sentaient probablement la vigueur nécessaire pour les combattre, et même pour les vaincre? Ils les ont chassés! Qu'ont fait en Allemagne les Stock, les Fébronius, les Joséphistes, les rationalistes? Redoutant eux-mêmes évidemment la vigueur de ces champions du Saint-Siége et du catholicisme, ils les ont arrachés à leurs chaires, leur ont fermé la bouche, et enfin ont obtenu leur suppression, d'abord des souverains temporels, ensuite du souverain Pontife. C'est un fait historique constaté, que les ennemis des droits de l'Eglise et du Saint-Siége n'avaient guère peur que des Jésuites. Nous trouvons sur ce point des renseignements curieux dans les *Mémoires sur la Nonciature de Cologne* (1). « Nicolaï, dit Pacca, pour discréditer et tuer les réfutations, les accabla sous le poids des censures les plus amères et de toutes sortes d'injures; il eut même recours à une invention calomnieuse vraiment diabolique : il annonça et soutint qu'un grand nombre de Jésuites s'étaient répandus dans les pays protestants d'Allemagne,

(1) P. 206.

feignant d'appartenir à la secte de Luther et de Calvin; qu'ils s'étaient ainsi glissés parmi le clergé protestant, et que, devenus surintendants et prédicants, ils semaient à la sourdine les doctrines des papistes, leurs maximes de fanatisme et de superstition. Par cette malicieuse invention d'un jésuitisme caché, on cherchait à mettre les populations allemandes en défiance contre les pasteurs qui conservaient encore une grande partie des dogmes du christianisme. »

Ne craignons pas d'éclairer cette matière par une autre citation que nous emprunterons au Père Theiner (1). « La tactique de Nicolaï et des Berlinois, dit-il, par rapport à ceux qui prenaient la liberté d'être d'un autre avis qu'eux, fut maintenue et perfectionnée par ces nouveaux héros des lumières (les illuminés). Quiconque se permettait de lutter le moins du monde contre ce torrent, fut traité de Jésuite caché ou avoué. Le nom de Jésuite prit dès lors le caractère le plus odieux. Il était synonyme de scélérat, d'assassin, d'ennemi de la religion et perturbateur du repos public. Il parcourut l'Allemagne d'une extrémité à l'autre, et devint le mot d'ordre général, toutes les fois que l'on voulut faire du bruit ou se dé-

(1) *Histoire des Institutions d'éducation ecclésiastique*, t. II, p. 31.

barrasser d'hommes dangereux. Celui que la progagande des illuminés et des partisans de la lumière avait une seule fois traité de Jésuite, était irrévocablement perdu ; rien ne pouvait plus effacer chez lui cette tache et lui rendre son honneur et son crédit. Que de troubles affreux, que de criantes injustices furent commises, à cette époque, à l'aide de ce nom ! Si l'on voulait enlever à un prince protestant l'amour de ses sujets, on se contentait de faire courir le bruit qu'il avait auprès de lui un Jésuite, et qu'il voulait se faire catholique. Si l'on voulait renverser d'honorables ministres ou de grands fonctionnaires incorruptibles, dans des Etats protestants ou même catholiques, on n'avait qu'à dire que c'étaient des Jésuites cachés. Le savant qui passait pour Jésuite, quelque pure que fût sa conduite, quelque profonde que fût sa science, ne pouvait obtenir de chaire nulle part ; il était obligé de rentrer dans l'obscurité, et de rendre hommage à l'illusion du siècle. »

Ainsi la chose est claire : les Jésuites avaient le glorieux privilége de toutes les haines, de toutes les colères, de toutes les vengeances ; les Jésuites, voilà quel était l'ennemi redouté ; les Jésuites étaient la personnification de tous les défenseurs d'une foi révélée ; tout ce qui ne courbait pas la tête sous le joug du rationalisme

et prenait en mains la cause de l'Eglise ou même d'une religion surnaturelle, était Jésuite.

Et, en effet, il en était bien à peu près ainsi. Malgré les efforts de l'impiété pour étouffer la voix des Jésuites, malgré son habitude infernale de marquer de ce nom odieux, comme d'un sceau de proscription, tout ce qui était un danger pour elle, c'était surtout de la Compagnie menacée ou détruite que sortaient les plus vigoureux athlètes de l'orthodoxie.

D'abord, vers l'époque de la suppression et dans les années qui la suivirent, les Jésuites furent les premiers et les plus redoutables antagonistes de Fébronius. Le novateur fut attaqué tour-à-tour par le Père Zech, le célèbre canoniste; par le Père Antoine Schmidt, autre canoniste distingué; par le Père Joseph Kleiner, professeur de droit canonique à l'Université d'Heidelberg; par Feller, et enfin par Zaccaria, qui triompha de l'obstination de Hontheim lui-même.

Feller fut un des hommes qui réfutèrent avec le plus de talent et de succès les actes du congrès d'Ems. Ce fut encore à Feller et aux ex-Jésuites que s'adressa Pacca pendant sa nonciature de Cologne. « J'entrai en correspondance, dit-il, avec plusieurs ecclésiastiques, la plupart ex-Jésuites, dont je connaissais bien et la science

et le zèle pour la religion. Je les engageai fortement à publier des ouvrages en faveur de la primauté pontificale et des nonciatures apostoliques, pour réfuter les indécents libelles que la presse vomissait chaque jour contre le Saint-Siége et ses ministres. Sur mes vives instances, ces pieux et savants ecclésiastiques s'armèrent aussitôt de la plume, et bientôt on vit paraître un grand nombre d'opuscules que les bons accueillirent avec enthousiasme, qui réfutèrent victorieusement les calomnies de nos adversaires et assurèrent un triomphe éclatant à la vérité près d'un grand nombre de personnes. » Pacca entre alors dans quelques détails sur ces travaux; il en nomme quelques-uns, puis il ajoute : « Ces six ouvrages étaient du célèbre ex-Jésuite Feller, auteur de plusieurs ouvrages justement estimés en France. Pendant plusieurs années j'entretins une correspondance active avec ce courageux écrivain. — Un autre écrivain qui combattit alors dans le même sens, est le célèbre abbé Zallinger, ex-Jésuite, connu par des ouvrages estimés sur le droit naturel et sur le droit public ecclésiastique (1). » Puis, revenant à Feller, Pacca termine ainsi : « Aussitôt que fut imprimé

(1) Pacca cite encore « le P. Dedoyar, ex-Jésuite belge, avantageusement connu par d'autres écrits sacrés. » P. 245.

l'ouvrage de Feller, intitulé : *Véritable état*, etc., j'en envoyai un exemplaire à Rome. Cet envoi fut très-agréable à Pie VI, qui fit au cardinal Boschi, grand pénitencier, et à l'abbé Zaccaria, le plus grand éloge de l'opuscule, en y joignant les choses les plus bienveillantes et les plus affectueuses pour moi à propos de ce qu'il appelait mon zèle et mon activité pour la défense des droits du Saint-Siége. Ce grand cardinal et Zaccaria me firent aussitôt part de la satisfaction du Pape en s'en félicitant avec moi, et tous deux me demandèrent un exemplaire de l'opuscule de Feller. »

Sur tous les champs de bataille où l'impiété provoque l'Église en Allemagne, nous voyons lutter quelque Jésuite. Ici, c'est le P. Thomas d'Aquin Meyer, qui mérita l'honneur d'être loué par Pie VI ; là, le P. Weissenbach, controversiste habile et zélé ; ailleurs, Aloys Merz, le fléau des protestants, qu'il combattit dans soixante-quinze ouvrages ; Sigismond Storchenau, vigoureux polémiste non moins que métaphysicien distingué ; Antoine Topp qui, au moyen de la traduction, transporta en Allemagne plusieurs bons ouvrages français ; Hermann Goldhagen et Laurent Veith, savants tous les deux dans la philologie sacrée ; Malsiner et Muttschell, jeunes et intrépides athlètes ; Jacques-Antoine Zallinger, dont Pacca faisait

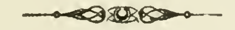
tout à l'heure l'éloge; Zallinger que Pie VI appela à Rome pour profiter de ses conseils et l'employer plus utilement à la défense de l'Eglise; Jean Schwab et Sailer, alors jeune, et qui sera plus tard évêque de Ratisbonne. Enfin, mettons sur une ligne à part Mathias Schoenberg et Benoît Stattler : Stattler, un des écrivains catholiques les plus accrédités alors dans l'Allemagne savante; Schoenberg, un des athlètes les plus infatigables et les plus puissants dans la guerre contre les hérétiques et les incrédules, et l'un des premiers controversistes qui attaquèrent la philosophie sceptique de Kant; Schoenberg, à qui l'électeur de Bavière confia la direction de l'*Aumône d'or*, institution très-utile, qui avait pour objet de répandre parmi le peuple des ouvrages instructifs. « Schoenberg, dit le protestant Schœll (1), rédigea lui-même une quarantaine d'écrits populaires, qui, imprimés en grand nombre, dans des éditions qui se succédaient rapidement, n'ont pas peu contribué à inspirer des sentiments religieux aux peuples de l'Allemagne méridionale et de la Suisse catholique. »

On verra mieux encore au chapitre suivant ce qu'étaient les Jésuites au moment de leur suppression, et l'on comprendra parfaitement alors

(1) *Biogr. univ.*, art. *Schoenberg.*

que les Cours et leurs conseillers, en enlevant les Universités aux Jésuites, ne prétendaient pas faire bonne et légitime justice de leur négligence et de leur faiblesse, mais seulement frapper à mort l'orthodoxie en leur personne, et consommer la révolution antichrétienne (1).

(1) Dans cette histoire de la réforme des Universités allemandes, nous nous sommes arrêtés à l'année 1792, parce que ce fut vers cette époque que les princes ecclésiastiques et séculiers, qui l'avaient provoquée ou encouragée, ouvrirent enfin les yeux, et aperçurent l'abîme où conduisaient les dangereuses utopies des novateurs.



CHAPITRE QUATRIÈME.

ÉTAT SCIENTIFIQUE DES JÉSUITES ET DE LEURS ÉCOLES AU MOMENT DE LEUR SUPPRESSION.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Au XVIIIe siècle, la science et l'instruction ne furent pas ce qu'elles avaient été au XVIe et au XVIIe. A cette époque de décadence religieuse, politique et morale, nous chercherions vainement cette forte éducation, si favorable à l'âme et à l'intelligence, d'où sortirent tant de génies, tant de prodiges d'érudition, tant de grands caractères. L'instruction avait perdu en profondeur ce qu'elle paraissait avoir acquis en surface. Sous prétexte de déblayer le champ de la science de constructions sans art, il est vrai, et parfois sans utilité, mais pourtant cyclopéennes; sous prétexte d'arranger cet indigeste chaos, on avait remplacé la science véritable (1) par l'ordre et

(1) Nous admettons volontiers plus d'une exception à cette proposition générale, par exemple en faveur des continuateurs de Bollandus, des collecteurs des conciles, des historiens et annalistes hongrois, des Muratori, des Zaccaria, etc., etc., etc.

les classifications. L'Europe semblait épuisée par les enfantements nombreux des deux siècles précédents, et, lasse de produire, elle se condamnait à consommer et à jouir. Le goût alors tenait lieu de puissance créatrice; le sens critique, de génie. Les enfants de saint Ignace, nous l'avons dit déjà, devaient subir plus ou moins la loi de leur siècle; mais tout en obéissant à la triste fatalité, ils lui résistaient encore, et parfois la dominaient glorieusement. « Il n'y avait plus, il est vrai, dit ici M. Crétineau-Joly (1), de Laynez et de Bellarmin, de Pétau et de Bourdaloue dans leurs rangs ; l'affaissement littéraire du xviii[e] siècle s'était fait sentir jusque chez les disciples de Loyola. Ils ne l'emportaient pas en génie et en élévation d'idées sur leurs prédécesseurs ; mais ces écrivains, essuyant, malgré eux, le contre-coup de la décadence qu'ils combattirent si longtemps, se révélaient encore orateurs et historiens, philosophes et critiques, érudits et littérateurs. »

Comprenons d'ailleurs la situation qui leur était faite au milieu du xviii[e] siècle. Ils étaient attaqués de toutes parts. Rois, ministres, philosophes, magistrats, quelquefois même, hélas! frères jaloux et prêtres aveuglés, tout semblait avoir pour unique mission dans ce monde d'al-

(1) *Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. V, p. 378, 3[e] édit.

ler à l'assaut de la Compagnie de Jésus. Pour ces Catons de l'impiété, c'était la nouvelle Carthage : *Qu'elle soit détruite!* telle était la conclusion de tous les discours, l'objet de toutes les négociations diplomatiques, le rêve de toutes les haines, le terme de tous les efforts du siècle. Ainsi traqués, ainsi menacés dans leur existence, c'était au présent que les Jésuites semblaient devoir songer plutôt qu'à l'avenir; aux soins de leur défense, plutôt qu'aux travaux de la science et des lettres. En un mot, être ou n'être pas, telle était pour eux, comme pour le héros du poète anglais, la question qui devait absorber toutes les ressources de leur intelligence et de leur cœur. Sous le coup d'une sentence de mort, osant à peine se promettre un lendemain, pouvaient-ils avoir ce calme, cette sécurité, cette espérance de longs loisirs qu'exigent les recherches scientifiques et les méditations littéraires?

Bientôt la sentence est portée et les Jésuites sont dispersés sur tous les points du monde. Dans l'isolement, en proie à leurs tristesses et à leurs regrets, ils n'ont plus ces secours de l'association qui décuplent les forces individuelles; ce courage dévoué qui anime et soutient le religieux, lorsqu'il songe qu'il travaille non pour soi, non pour son intérêt misérable ou son chétif honneur, mais pour la gloire et l'exaltation d'une

mère et d'une famille chéries ; ces conseils, ces communications, ce commerce et cet échange de recherches et de pensées, qui font des richesses de tous le bien propre de chacun. Nous verrons, en effet, combien, dans les dernières années de la Compagnie, les enfants de Loyola aimaient à s'entr'aider dans les travaux de l'esprit, et combien la science profitait de la diffusion d'une Société nombreuse qui embrassait toutes les contrées de l'Europe, et répandait ou allait chercher les trésors des nouvelles connaissances.

A la vue de toutes les entraves que leur créa ce siècle impie, de toutes les luttes qu'il leur suscita ; au souvenir de toutes les angoisses qui tourmentèrent leur exil, nous ne comprenons pas que les Jésuites, avant et après leur suppression, aient pu à la fois résister à leurs ennemis, au découragement de leur cœur, et entasser tant de travaux sur tous les points de la science. Comme les enfants d'Israël, ils tenaient d'une main le glaive qui combat, et de l'autre l'instrument qui édifie ; et sur les bords des fleuves de l'exil, excités par le souvenir de leur Compagnie, qui était leur Jérusalem, et par l'espérance de la voir un jour sortir de ses ruines, ils consolaient son passé et lui préparaient un nouvel avenir.

Suivons-les à travers les champs de la science, et voyons combien d'hommes parmi eux les ont explorés, que de découvertes ils y ont faites, que de richesses ils en ont rapportées.

II.

Commençons par les sciences ecclésiastiques. Que de théologiens, de canonistes, d'exégètes, d'orateurs sacrés, d'écrivains ascétiques!

Parmi les théologiens, nous distinguons d'abord les deux Vogler, Conrad et Joseph, docteurs d'Ingolstadt; Hermann et Seedorf, professeurs à la même Université, et auteurs, l'un de deux traités très-estimés sur la *science* et sur la *volonté* de Dieu, l'autre de douze *Lettres de controverse* qui méritèrent le suffrage du grand Pape Benoît XIV; Muszka, professeur de théologie, et ensuite provincial dans la capitale de l'Autriche; le Hongrois J.-B. Prileszki et le Bohémien Lineck, tous deux érudits historiens non moins que théologiens habiles; Gautier, docteur à l'Université de Cologne; Pichler, que nous retrouverons plus tard parmi les canonistes, et qu'un grand ouvrage de théologie polémique fait placer aussi parmi les théologiens; Jean Haïden; Reuter, professeur en l'Université de Trèves, auteur de savantes *Leçons* et du *Neo-confessarius*, un des hommes qui ont le plus contribué

à propager la science théologique dans le cours du XVIIIe siècle ; Manhart, professeur distingué de l'Université d'Inspruck ; les *Wirceburgenses* : Henri Kilber, Thomas Holtzclau, Ignace Neubaüer, qui travaillèrent en commun à la théologie dite de Wurtzbourg, la plus célèbre en Allemagne dans le dernier siècle, et aujourd'hui même en possession d'une légitime autorité ; Edmond Voit, qui a donné une théologie morale estimée par l'ordre, la clarté et la sagesse de ses résolutions ; Sardagna, qui a composé la *Théologie dogmatique et polémique* de Ratisbonne, ouvrage auquel le temps n'a rien fait perdre, et qu'on vient de réimprimer à Rome.

Nous ajouterons d'autres noms à cette liste de théologiens que comptait la Compagnie en Allemagne, lorsque nous dresserons le tableau des Universités qu'elle y dirigeait. Nous insistons sur les théologiens Jésuites allemands, parce que c'est en Germanie surtout qu'on accuse les fils de saint Ignace d'avoir laissé dépérir la science sacrée. Mais dans les autres contrées de l'Europe chrétienne, nous pourrions aussi recueillir des noms glorieux. Après les Viva, les Antoine, qui venaient à peine de quitter l'arène théologique, nous mettrions en première ligne Jean-Baptiste Faure, aussi illustre dans les saintes Écritures, dans la philosophie, dans la controverse, que

dans la théologie. Aussi, pendant un professorat de trente années, remplit-il successivement toutes ces chaires. Faure fut, sans contredit, le premier théologien de son siècle. Conseiller de Benoît XIV et de Clément XIII, prisonnier de Clément XIV, il se retira quand Pie VI lui rendit la liberté, et mourut à Viterbe où la cité et le sénat lui érigèrent une statue et un tombeau. Après Faure viendraient Alègre, Mexicain, théologien et littérateur; Alticozzi, de Herce, Malsiner Navarro, l'Illyrien Piascewich; les Jésuites français Simonet, docteur à Pont-à-Mousson, Charles Merlin, professeur à Louis-le-Grand, et le savant du Mesnil; Lazeri, dont rien n'égala la science théologique, si ce n'est sa connaissance profonde des langues; Lazeri, sous différents règnes, consulteur de l'*Index* et correcteur des livres orientaux, examinateur des évêques, emplois où le maintint Clément XIV; Angeri, théologien du Pape, titre que le même Clément XIV lui conserva, après avoir détruit les Jésuites. Depuis la suppression jusqu'au rétablissement de la Compagnie, les Jésuites se perpétuèrent dans ce poste d'honneur qui fut successivement occupé par Hyacinthe Stoppini, Arevalo, Vincent Bolgeni, si redoutable aux novateurs, Joseph Marinovich, Vincent Giorgi, Alphonse Muzzarelli, après Faure le plus illustre de tous dans la

théologie, dans la controverse et dans la littérature ascétique.

Suivant les exemples des Souverains Pontifes, les divers prélats de la catholicité choisissaient des Pères de l'Institut pour conseillers et pour guides ; ils avaient en eux leurs examinateurs synodaux et leurs casuistes les plus expérimentés.

Les saintes Écritures trouvèrent dans les membres de la Compagnie leurs interprètes les plus habiles. Il suffit de nommer Videnhofer, Goldhagen, Weissembach, Weitenaüer, Laurent Veith, les exégètes les plus renommés de l'Allemagne et probablement de l'Europe catholique. Veith, professeur à Ingolstadt, puis, après la suppression, au Lycée catholique d'Augsbourg, est particulièrement célèbre par son talent, son érudition, ses ouvrages, qui valaient à leur auteur des brefs de satisfaction de la part du Souverain Pontife.

En dehors de l'Allemagne, c'est Pierre Curti, professeur d'hébreu au Collége Romain, auteur de dissertations savantes et curieuses sur divers passages difficiles de l'Ecriture ; Berthier et Philippe Lallemant en France ; Jean-Baptiste Gener, Jésuite espagnol, théologien en même temps qu'exégète ; Alphonse Nicolaï, que l'empereur François Ier nomma son théologien pour honorer l'érudition qu'il avait montrée à Florence dans sa chaire d'Écriture sainte ; Nicolaï dont les dis-

sertations sur les Livres saints ne forment pas moins de 13 volumes in-4°, ce qui n'empêcha pas le savant professeur de se livrer encore à de nombreux travaux d'apologétique, de littérature, d'histoire et même de poésie.

La science du droit canonique se glorifie de Ignace Schwartz, connu par ses *Institutions de droit universel ;* de Joseph Biner, qui a laissé un grand et savant ouvrage sur la jurisprudence ecclésiastique ; de François Widmann ; d'Antoine Schmidt ; d'Antoine Zallinger, professeur de droit de canon et de physique à l'Université de Dillingen, et auteur de nombreux ouvrages en ces deux sciences (1), et surtout de François-Xavier Zech, qui succéda à son maître, le fameux P. Pichler, à l'Université d'Ingolstadt, et est regardé, dit la *Biographie universelle*, comme le premier canoniste de ce siècle en Allemagne.

Parmi les controversistes, les apologistes, les polygraphes, nommons pour l'Allemagne les Benoît Stattler, les Sailer (2), les Manhart, les

(1) Le cardinal Pacca (*Nonciature de Cologne*, Œuvres, t. II, p. 189) raconte qu'en 1786, passant par Augsbourg, il visita la maison des ex-jésuites, « parmi lesquels, dit-il, je trouvai plusieurs savants distingués, et nommément le célèbre canoniste Zallinger et l'excellent théologien Veith. »

(2) Voici ce qu'écrit Alzog de Stattler et de Sailer, dans son *Histoire de l'Eglise*, t. III, p. 352 : « L'enseignement de la dogmatique fut traité avec talent et approprié aux besoins des temps modernes par l'ingénieux Benoit Stattler, Jésuite d'In-

Beusch, les Merz, dont les ouvrages sont encore recherchés ; en dehors de l'Allemagne, Para du Phanjas ; Antoine Guénard, le lauréat de l'Académie française, dont on regrette tant le grand ouvrage apologétique qu'il brûla sous le règne de la Terreur ; François de la Marche ; les deux frères Champion de Nilon et Champion de Pontalier ; François Nonnote, le réfutateur des erreurs de Voltaire ; Jean-Baptiste Noghera qui, dans ses nombreux ouvrages italiens, s'est montré théologien profond, habile philosophe et littérateur très-distingué ; Louis Mozzi, théologien, controversiste et auteur ascétique ; Augustin Barruel, le prophétique historien du Jacobinisme et l'ingénieux auteur des *Helviennes ;* Joseph de Ghesquière, un des Bollandistes ; de Saive, qui voua son existence au triomphe de la foi ; et par-dessus tous Xavier de Feller et Antoine Zaccaria : Feller, esprit encyclopédique, historien, philosophe, géographe, théologien et polémiste ; Zaccaria, l'ami de Benoît XIV, de

golstadt, Michel Sailer (ex-jésuite), évêque de Ratisbonne, homme aussi éminent par son talent que par sa vertu, a apprécié le mérite de Stattler, qu'il a connu (il avait été son élève en théologie à Ingolstadt), dans les termes suivants : « A cette époque parut en Allemagne un homme qui nous apprit à penser nous-mêmes, et à suivre l'ordre de nos idées avec rigueur, depuis les propositions les plus élémentaires de la philosophie jusqu'aux dernières conséquences de la théologie.... »

Clément XIII, et même de Clément XIV, l'intime conseiller de Pie VI, le frère d'armes de Feller dans la lutte contre Fébronius qu'il convertit, écrivain laborieux et fécond, qui consacra toujours sa plume à la défense des droits du Saint-Siége (1).

C'est encore la voix des Jésuites qui retentit avec le plus d'éloquence dans les chaires sacrées. En France, c'est Charles de Neuville qui terminait sa glorieuse carrière; c'est Claude de Marolles, Charles Perrin, Papillon du Rivet, Roissard, Henri de Bulonde, Pierre Richard, Xavier Duplessis, l'apôtre des villes et des campagnes, dont tous les évêques se disputaient la parole; Charles le Chapelain, qui appliqua à la chaire l'éloquence héréditaire qu'il avait puisée dans sa famille et rappela quelquefois Bourdaloue; Nicolas Beauregard, l'orateur populaire, l'émule de Bridayne, qui, pendant le Jubilé de 1775, évoqua, dans un mouvement prophétique, le spectre sanglant et impur de la démagogie, et, secondé par d'autres anciens Jésuites, qui remplissaient dans le même temps la plupart

(1) Pacca (*Nonciature de Cologne*, Œuvres, t. II, p. 181 et 183) raconte d'abord comment Pie VI lui annonça qu'il le destinait à la nonciature de Cologne, puis il ajoute : « Le Saint-Père me dit qu'à partir de ce jour (22 juin 1785), je devais m'appliquer à l'étude des sciences sacrées sous la direction de l'abbé Zaccaria, véritable arsenal d'érudition. »

des chaires, ajourna, suivant le mot d'un adepte de l'athéisme, la Révolution, sinon à 25 ans, au moins à quelques années; Reyre, prédicateur de la Cour, et Lanfant qui, au dire de l'abbé Guillon, fit revivre dans les mauvais jours l'éloquence des temps antiques. Dans le reste de l'Europe c'est Wiltz, Neumayr, Wurs, Hausen, le missionnaire de l'Allemagne; Calatayud, prédicateur et auteur ascétique, qui pendant trente ans a rempli l'Espagne et le Portugal du bruit de sa parole et de ses travaux; Lentini, Nicolas Zucconi, Vanini, Saracinelli, Vassalo, l'apôtre de la Sardaigne; Trento, qui évangélisa pendant 38 ans les villes et les campagnes d'Italie; Pellegrini, un des orateurs les plus remarquables de son temps; Veniño, surnommé le Massillon de l'Italie, et le vénérable Onuphre Paradisi (1).

Enfin une pieuse célébrité entoure encore le nom de Ligny, de Galliffet, de Panizzoni, de Da-

(1) Ce que Xavier Duplessis était à cette époque pour la France, ce que Hausen fut pour l'Allemagne, Wiltz pour la Belgique, Calatayud pour l'Espagne et le Portugal, et Trento pour la haute Italie, le P. Onuphre Paradisi le fut pour le royaume de Naples. A sa mort, arrivée à Lecce en 1761, l'évêque, les magistrats, tout le peuple, se réunirent dans les mêmes sentiments de vénération et de regrets.

On frappa en l'honneur du pieux missionnaire une médaille avec cette inscription : Onuphre Paradisi S. J., après avoir parcouru pendant 23 ans la terre d'Otrante et les provinces d'alentour avec de grandes fatigues, des fruits prodigieux dans les âmes et la réputation d'un thaumaturge, chéri de

guet, de Budardi, de Griffet, de Baudrand, de Minetti, de Beauvais, de Couturier, de Tartagni, de Gravina, de Fontaine, de Jean Grou et de Starck, qui enrichirent de leurs œuvres cette littérature ascétique, une des gloires de la Compagnie de Jésus. Toutes les âmes pieuses connaissent et aiment, et ces admirables traités dans lesquels Baudrand les fait passer par toutes les phases de la vie chrétienne, et l'*Année chrétienne* de Griffet, et les *Caractères de la vraie dévotion* de Grou, comme tous les ecclésiastiques ont entre les mains le *Catéchisme* de Couturier.

III.

Une branche des connaissances humaines fut surtout cultivée au XVIII[e] siècle et se développa souvent au détriment des études morales et littéraires : nous voulons parler des sciences mathématiques, physiques et naturelles. Certes, ce n'est pas de ce côté que les Jésuites devaient se sentir entraînés par leur attrait instinctif. Mais le siècle s'y portait, dans son besoin de matérialisme; ils y suivirent le siècle pour mêler une pensée de l'âme et du ciel à ces études terrestres, et souvent ils l'y devancèrent. On peut dire que la

tous, des grands et des petits; regretté de tous et plus spécialement des pauvres, à l'instruction et à l'assistance desquels il avait consacré sa vie, est mort saintement à Lecce le 14 avril 1761.

Compagnie de Jésus produisit et comptait, au moment de sa suppression, les hommes les plus distingués dans ce genre de connaissances. Il y avait alors dans son sein un mouvement prodigieux qui s'étendait d'une extrémité à l'autre de l'Europe. Possédait-elle quelque part un savant de renom ? aussitôt ses frères venaient des contrées les plus lointaines recueillir la science au pied de sa chaire, puis retournaient la répandre dans leur patrie. Ainsi Steppling avait apporté et introduit à Prague l'étude des hautes mathématiques. Il eut pour disciple Jean Tessaneck, élève, dit l'ennemi des Jésuites Prochaska (1), non inférieur à son maître. Brillait à côté d'eux Gaspard Sagner, philosophe distingué qui enseigna à Madrid et à Prague le système de Newton. A l'école de ces professeurs, trois jeunes Jésuites polonais, Sickerzinski, Bohomeletz et Schebrowski, dit encore Prochaska (2), puisaient la vraie science dans de sages méthodes et la reportaient dans les académies de Pologne. Le Père Joseph Windlingen, aussi formé à l'école de Steppling, allait allumer le flambeau de la science à Madrid, où il devint professeur de mathématiques, cosmographe des Indes et précepteur du jeune prince des Asturies, depuis Charles IV. A la

(1) *De sæcul. liberal. artium in Bohemia*, p. 408.
(2) *Ibid.*, p. 404.

même époque, le fameux Père Poczobut venait du fond de la Pologne étudier à Marseille sous le Père Pézenas, et retournait ensuite dans sa patrie dont il sera plus tard une des gloires scientifiques. Nous voyons encore à Madrid comme professeurs deux Jésuites étrangers à l'Espagne, le savant numismate Panel, d'origine française, et Christophe Rieger, Autrichien, qui fut nommé cosmographe du roi d'Espagne et professeur d'astronomie et d'architecture.

On conçoit qu'avec de tels échanges que faisaient entre elles les diverses provinces de la Société, aucune ne se trouvait déshéritée de la science, que toutes les chaires étaient occupées par des professeurs habiles qui, à leur tour, se formaient de dignes successeurs. Et puisque nous venons de parler de l'Espagne, disons aussitôt quel éclat y jetait alors la science. Nous trouvons à cet égard un témoignage non suspect dans l'ouvrage d'un anglican. « C'était à Azcoytia, dit Coxe (1), que cette assemblée littéraire (2) se réunissait; et quoique l'académie fût à peine naissante, on y voyait, dans ce petit coin de la Biscaye, des partisans des systèmes de Nollet et de Franklin pour les phénomènes électriques (3).

(1) *L'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 101.
(2) Il s'agit d'une académie scientifique en Biscaye.
(3) A la même époque, le Jésuite espagnol Zaccagnini, en-

Pendant que les moines chargés de l'enseignement dans l'Université de Salamanque s'évertuaient pour l'examen des questions oiseuses d'une métaphysique insaisissable, les Jésuites d'Azcoytia et de Loyola respiraient dans une atmosphère plus heureuse, et, secondant les vues de la société littéraire, suivaient des routes entièrement opposées à celles d'autres moines de diverses parties de l'Espagne, propageaient les connaissances utiles et remplaçaient les abstractions de l'école prétendue péripatéticienne par les notions non moins vraies qu'instructives de la physique et de l'histoire naturelle. »

Le même auteur dit dans un autre endroit du même ouvrage (1) : « L'Ordre des Jésuites, à l'époque de leur expulsion d'Espagne, se trouvait posséder des littérateurs, des savants et des mathématiciens distingués. Les noms d'Andrès, Arteaga, Aymerich, Burriel, Cerda, Colomès, Eximeno, Isla, Lampillas, Lassala, Masdeu, Montengon, Nuix et Serrano seront toujours chers aux lettres. » Nous retrouverons la plupart

voyé à Paris par ses supérieurs pour y étudier les sciences sous les grands maîtres, et spécialement sous l'abbé Nollet, de retour dans sa patrie, professait la physique au Collége des Nobles à Madrid, et était précepteur du prince des Asturies et des autres princes de la famille royale (Caballero, *Supplem. script. Soc. Jesu*).

(1) T. V, p. 29.

de ces noms dans la suite de ce chapitre ; nous ne nous occupons ici que des savants. A ce titre, signalons Cerda, auteur d'*Eléments de Mathématiques* estimés, et surtout Antoine Ximéno, qui fut chargé d'enseigner les mathématiques et l'artillerie aux jeunes seigneurs élevés à l'école de Salamanque, puis à celle de Ségovie, et qui composa sur ces matières de nombreux ouvrages. Il a aussi écrit sur la musique.

A quoi bon, du reste, insister sur l'Espagne ? Qui ne sait quel nombre prodigieux de savants y comptait la Compagnie en 1767, année où Charles III, aveuglé par ses conseillers, en priva ses États et les fit jeter sur les côtes d'Italie ? Le chevalier d'Azara, qui avait contribué de tout son pouvoir à cette mesure insensée et barbare, oubliait alors ses haines contre la Compagnie pour ne plus se ressouvenir que de son amour pour les lettres et pour les arts, et se plaisait à recevoir dans son palais à Rome quelques-uns des hommes que nous venons de nommer, avec Requeno, Ortiz et Clavigero, que nous retrouverons plus tard encore. « Pendant le séjour des Jésuites espagnols en Italie, dit toujours l'anglican Coxe (1), un nombre considérable d'entre eux cultivaient avec distinction les sciences et les lettres. Les

(1) Loco cit.

bibliothèques publiques étaient fréquentées par ces hommes avides d'instruction, que le malheur poussait encore plus vivement vers cette occupation consolatrice. Les académies, les théâtres (1) eux-mêmes, retentissaient de leurs discours et de leurs ouvrages. Ils déposaient dans les feuilles littéraires le fruit de leurs recherches continuelles; et, il faut l'avouer à leur gloire, leurs discussions avaient souvent pour but de venger l'honneur de cette même patrie, dont ils venaient d'être si inhumainement bannis, contre les assertions violentes de quelques écrivains italiens qui cherchaient à déprécier la richesse et la gloire de la littérature espagnole. »

Le mérite scientifique et littéraire des Jésuites d'Espagne, au moment de la suppression, est donc bien constaté. Mais ce qu'on n'a pas remarqué suffisamment peut-être, c'est qu'à eux revenait l'honneur d'avoir préparé le règne de Charles III, dernier reflet de la grandeur espagnole en ces derniers temps, et que depuis 1767 les sciences et les lettres sont descendues, par une pente toujours plus inclinée, jusqu'à l'abîme où nous les voyons aujourd'hui. Le monde savant s'occupe à peine de la patrie de Ximénès; et si quelque voix éloquente, la voix de Balmès ou de

(1) Colomès composa des tragédies en italien.

Donoso Cortès, vient à retentir tout-à-coup et reporte de ce côté l'attention de l'Europe, elle est presque aussitôt étouffée par la mort, comme si la malédiction de Dieu pesait sur ce triste pays.

Non moins qu'en Espagne, la Compagnie de Jésus, dans le reste de l'Europe, a fourni aux sciences mathématiques et naturelles un illustre contingent.

En France, outre les Laval, les Souciet, les Gouye, de l'Académie des Sciences de Paris, les Saint-Bonnet, c'est Bertrand Castel, membre de la Société Royale de Londres, si connu par l'originalité de ses travaux en mathématiques, auxquels plus d'une fois applaudirent la France et l'Angleterre ; c'est Alexandre Panel, savant numismate que l'Espagne enleva à la France ; c'est Béraud, professeur de mathématiques à Avignon, auteur de dissertations estimées sur la physique ; c'est Rivoire, membre de l'académie de Lyon, professeur de physique et d'histoire naturelle, sciences qu'il a enrichies de plusieurs ouvrages ; c'est Vautrin, auquel les sciences physiques doivent aussi des Mémoires ; c'est Paulian, qui passa toute sa vie à les professer, et déposa le fruit de ses recherches et de son enseignement dans de nombreux ouvrages, et entre autres dans son *Dictionnaire de physique*, qui a eu l'honneur de neuf éditions ; c'est Esprit Pézenas surtout, pro-

fesseur royal d'hydrographie et de physique à Marseille, qui, descendu de sa chaire en 1749, consacra son talent et ses labeurs à l'étude de l'astronomie. Il serait long d'énumérer les ouvrages qu'il a laissés sur cette science, ainsi que sur la physique et sur les mathématiques. Au milieu de ses travaux multipliés, ce pieux savant trouvait encore le temps de se livrer à l'œuvre des missions, et y déployait une onctueuse éloquence, que la géométrie n'avait ni rétrécie ni desséchée.

Le Portugal nomme aussi parmi ses mathématiciens les Pères Cabral, de Oliveira, Monteiro et da Veiga. L'Italie donne naissance ou asile aux Sanvitali, aux de Césaris, aux Troïli, aux Reggio, aux Asclepi, aux Simonelli, aux Gianella, aux Ludeña, dont l'académie de Mantoue couronna la dissertation sur la mécanique sublime ; aux Zabala, qui se livre à Rome à l'étude de la médecine pour secourir les pauvres ; aux Panizzoni, professeur de mathématiques à Prato, d'où les élèves se retirèrent avec lui lorsque le bref de suppression le fit descendre de sa chaire, et où ils revinrent lorsque Léopold, grand-duc de Toscane, l'eut réinstallé. L'Italie se glorifie surtout de Léonard Ximénès, professeur de géographie à Florence, géographe de l'empereur, mathématicien du grand-duc de Toscane, oracle des académies de Sienne, de Bologne et de Saint-Péters-

bourg; qui était consulté pour la construction des routes et des aqueducs, le desséchement des Marais Pontins, les digues à opposer au débordement des rivières, et qui justifiait cette confiance et ces honneurs par une érudition que prouvent assez ses ouvrages de mathématiques et d'hydrographie; de Belgrado, mathématicien de la Cour de Parme, membre de toutes les académies d'Italie, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, auteur d'un grand nombre d'ouvrages et d'opuscules scientifiques ; de Charles Benvenuti, successeur de Boscovich à Rome dans la chaire de mathématiques, dont les écrits sont encore estimés; de Joseph Rossignol, Français de naissance, successivement professeur à Marseille, à Vilna, à Turin, à Milan, ville dont il occupa quelque temps l'observatoire et où il aida Boscovich dans la publication de ses œuvres, prodige de science, comme le démontrent les thèses *de omni re scibili* qu'il soutint jeune encore à Varsovie, avec un applaudissement extraordinaire, et les cent opuscules qu'il a laissés; de Vincent Riccati, professeur de mathématiques à Bologne, auteur de plusieurs ouvrages dont le plus recherché est son *Traité du calcul intégral*, qui travailla longtemps sur le cours des fleuves et vit la République de Venise frapper une médaille d'or en son honneur.

Mais au-dessus de tous ces hommes, plaçons Joseph Eckhel et Roger Boscovich, dont deux fois déjà nous avons prononcé les noms illustres. Eckhel, né en Autriche, avait longtemps professé les belles-lettres à Vienne. Mais le grand nombre de monuments de numismatique réunis dans le cabinet des Jésuites, la conversation, l'exemple et les leçons des Pères Khell et Froelich, eux-mêmes savants numismates, déterminèrent sa vocation. Déjà il médite la grande entreprise d'embrasser, dans un seul ouvrage, toute la la science des médailles. Il obtient de ses supérieurs la permission de faire le voyage d'Italie pour examiner les nombreux cabinets que renferme cette riche contrée. Pierre Léopold d'Autriche, grand-duc de Toscane, profite de la présence de son illustre compatriote et le charge de mettre en ordre le cabinet des Médicis, sur lequel le Jésuite fait l'essai de sa méthode. De retour à Vienne, Eckhel est nommé par Marie-Thérèse directeur du cabinet des médailles et professeur d'antiquités. Enfin, après plusieurs essais, il publie son grand ouvrage *de Doctrina nummorum*, qui lui assure dans la numismatique, a-t-on dit, le rang que Linnée a conquis dans la botanique. Cet ouvrage fut vraiment l'œuvre de sa vie : à peine le 8e et dernier volume était-il publié, qu'il mourait à Vienne le

16 mai 1798, comme pour mettre son humilité à l'abri des éloges du monde savant.

Nommé professeur de philosophie et de mathématiques au Collége Romain avant d'avoir terminé le cours de ses études, Boscovich embrasse les systèmes de Newton, les modifie, les réforme, les affranchit des objections qui en rendaient la défense difficile, et publie sa *Philosophie newtonienne*, sous le titre de *Philosophiæ naturalis Theoria*. C'était un traité de l'attraction considérée comme loi universelle du monde. Plusieurs savants de divers pays prirent cet ouvrage pour base de ceux qu'ils publièrent : il servit surtout de règle et de modèle aux newtoniens de la Compagnie de Jésus. Charles Benvenuti à Rome, Paul Mako et Charles Scherfer à Vienne, Léopold Biwald à Gratz, Jean-Baptiste Horvath à Tyrnau, défendirent et divulguèrent cette doctrine. Boscovich est dès lors célèbre. On le demande en 1763 pour donner de l'éclat à l'Université de Pavie qu'on vient de rétablir ; les Papes l'invitent à fournir les moyens de soutenir le dôme de Saint-Pierre qui menace de crouler, et de dessécher les Marais Pontins ; la Société Royale de Londres, dont il est membre, le choisit pour aller observer en Californie le second passage de Vénus (1). Après la suppression

(1) En 1750, sous Benoît XIV, il avait déjà été chargé

de son Ordre, les Cours, aussi bien que les Universités et les Académies, se disputèrent le savant Jésuite. Il se rendit aux vœux de Louis XVI qui l'invitait, par une lettre autographe, « à se retirer dans ses Etats pour se livrer aux méditations sublimes et pour satisfaire son ardeur pour les progrès de la science, » et il fut nommé directeur de l'optique de la marine avec 8,000 livres de pension. Mais, soit haine de philosophe, soit jalousie de savant, d'Alembert et Condorcet (1) le forcèrent, par leurs intrigues, de renoncer à son poste. Boscovich se retira alors à Milan, où il dirigea l'observatoire, fut chargé de nouvelles missions scientifiques et entouré de

par le cardinal Valentini, conjointement avec le P. Maire, de mesurer deux degrés du méridien. Le *Voyage astronomique dans l'Etat de l'Eglise*, traduit en français par le P. Hugon, fut le résultat de cette mission.

(1) Pour preuve des chagrins que ces hommes suscitèrent à Boscovich, M. Crétineau-Joly (*Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. V, p. 373), cite cette note de Lalande, qui se lit dans l'*Histoire des Mathématiques* de Montucla, t. IV, p. 288 : « Le P. Boscovich, qui avait donné, sur cette espèce d'équilibre, des recherches ingénieuses et savantes en 1755, fut attaqué par d'Alembert (*Opusc.* 1761, t. I, p. 246) ; il n'aimait pas les Jésuites, parce que l'on avait critiqué l'*Encyclopédie* dans le *Journal de Trévoux*, et il a persécuté le P. Boscovich toute sa vie. Mais celui-ci prouva complétement que d'Alembert avait tort, dans une note insérée, en 1770, dans la traduction de son ouvrage sur la mesure de la terre (*Voyage astronomique et géographique*, p. 449). Le P. Boscovich ne faisait pas autant de calcul intégral que d'Alembert, mais il avait bien autant d'esprit. »

toute la considération que méritaient ses connaissances. C'est là qu'il mourut en 1787, et cinq ans après, en pleine Révolution, Lalande osa faire publiquement son éloge dans le *Journal des Savants* (février 1792). Boscovich mérite encore d'être mis au rang des meilleurs poètes latins modernes par de nombreux morceaux de poésie latine, et surtout par son beau poème : *De solis ac lunæ defectibus*, dans lequel les ornements de la poésie s'allient à l'exactitude de la science.

L'Allemagne se présente à son tour dans cette noble lice avec ses Schœnwisner, ses Pilgram, ses Sainovits, ses Mako, ses Horvath, ses Luino, ses Triesnecker, à Vienne ; ses Weiss, à Tyrnau; ses Mayr, ses Tirneberger, à Gratz ; ses Christian Mayer, à Manheim ; ses Scherffer, à Augsbourg. Voici venir Jacques Kylian, dont les ouvrages, dit Feller, supposent les talents des Kircher, des Schott, des Bonanni et des Boscovich ; François Kéri, philosophe, mathématicien et astronome, qui a contribué beaucoup à perfectionner le télescope, s'est fait un nom célèbre par ses observations astronomiques et a mérité, par ses talents et par son zèle pour les sciences, l'admiration de Cassini de Thury (1) ; Antoine Lecchi, né à Milan, d'abord professeur de belles-lettres et de

(1) Cassini, qui avait vu Keri à Tyrnau, lui écrivait le 15

mathématiques dans sa patrie, puis nommé par Marie-Thérèse, en 1759, mathématicien de la Cour, titre qui lui fut aussi conféré par Clément XIII, lorsqu'il fut chargé de l'inspection des fleuves des trois légations de Bologne, de Ferrare et de Ravenne, auteur de nombreux ouvrages de mathématiques et d'hydrostatique; Erasme Frœlich, qui a laissé un grand nombre d'opuscules et seize ouvrages importants sur la numismatique; Martin Poczobut, Lithuanien, élève de Pézenas, correspondant de tous les mathématiciens de son temps, astronome en titre du roi de Pologne, professeur d'astronomie à Vilna, dont, avec le concours d'un autre Jésuite, le mathématicien Strecki, il rendit l'observatoire un des plus riches et des plus célèbres de l'Europe; Poczobut, qui calcula avec la plus rigoureuse exactitude les éclipses et les phases de la lune, observa, à Revel, le passage de Vénus sur le disque du soleil, et, le premier, contesta la fabuleuse antiquité du zodiaque de Denderah; François Wulfen, savant naturaliste, qui connaissait toutes les montagnes et toutes les vallées

juillet 1761 : « Vous possédez chez vous des trésors immenses en littérature; vous êtes le Mécène des sciences. Vous avez posé des monuments éternels, et je désirerais que vous le fussiez aussi, pour le bonheur de la société, pour le bien de la religion, et pour le progrès des sciences. »

des Alpes, dont la réputation était tellement étendue, que les Sociétés de Stockholm, de Berlin, d'Erlangen, d'Iéna et de Ratisbonne s'étaient empressées de l'appeler dans leur sein ; Maximilien Hell, enfin, un des plus savants astronomes Jésuites de cette époque : appelé à Vienne en 1755, il y occupa pendant trente-six ans la place d'astronome de la Cour et de conservateur de l'observatoire, dont il avait dirigé les dispositions ; et, à partir de 1757, il publia tous les ans des *Ephémérides*, dont la réunion, à sa mort, allait à trente-cinq volumes. En 1768, invité par le roi de Danemark, Christian VII, à se rendre à Ward'hus, en Laponie, pour observer le passage de Vénus, il recueillit, pendant un voyage de deux ans, sur la géographie, l'histoire, le langage, les arts, la religion, la physique, l'histoire naturelle de ces contrées hyperboréennes, assez de matériaux pour former trois volumes in-folio. Mais l'observation astronomique qui avait été le motif du voyage en fut aussi le principal résultat : elle réussit complétement, et fut annoncée par le canon du château de Ward'hus comme un événement important. « Elle s'est trouvée, dit Lalande(1), qui d'abord avait attaqué le P. Hell dans le *Journal des Savants* de

(1) *Bibliographie astronomique*, année 1792, p. 722.

1770, une des cinq observations complètes faites à de si grandes distances, et où l'éloignement de Vénus changeant le plus la durée du passage, nous a fait connaître la véritable distance du soleil et de toutes les planètes à la terre; époque mémorable de l'astronomie, à laquelle se trouvera lié, à juste titre, le nom du P. Hell, dont le voyage fut aussi fructueux, aussi curieux et aussi pénible qu'aucun de ceux qui ont été entrepris à l'occasion de ce passage(1). »

(1) Nous lisons encore dans la *Bibliographie astronomique*, p. 498 : « Année 1767. Viennæ (in Austria), Hell, S. J., *Ephemerides anni* 1768. — On y trouve beaucoup d'observations de Wargentin (Suédois), Messier (Français), Pingré (l'abbé, Français), Hell (l'auteur des *Éphémérides*, Jésuite), Gavronski (Polonais, probablement catholique et Jésuite peut-être), Tonhauser (Jésuite), Bugge (Danois), des deux Mayer (André, protestant; Christian, Jésuite), de Rohl, Scheibel (de Breslau), Filxmilner (Bénédictin), Wolff, Barlet (Jésuite), Lagrange (Jésuite), Weiss (Jésuite), Sainovits (Jésuite), Tiernberger (Jésuite), Poczobut (Jésuite), Hoffmann (protestant). — Cela fait voir, conclut l'astronome français, combien le P. Hell étendait sa correspondance, et combien l'astronomie était déjà cultivée en Allemagne. » Or, parmi les dix-neuf correspondants de Hell, cités dans ce document, il y a un Bénédictin, huit Jésuites, deux Français catholiques, Gavronski et Scheibel, que nous croyons catholiques aussi, et six protestants. Il est facile de voir par ce fait encore si les Jésuites et les catholiques se trouvaient dans cet état d'infériorité scientifique qu'on leur a reproché avec si peu de réflexion. — Voir aux *Pièces justificatives*, n° 2, le tableau, d'après Lalande, des mathématiciens-astronomes Jésuites et de leurs ouvrages, de 1751 à 1773.

Comme nous avons pu le voir dans les pages qui précèdent, les Jésuites tournaient leur science à un but utile et la mettaient au service des populations. « Ici. dit M. Crétineau-Joly (1), la Cour de Vienne envoyait le Père Walcher visiter le lac Rofner-Lise, et le Père, en réparant ses digues, préservait les contrées voisines des désastres de l'inondation. Marie-Thérèse, en récompense de ses travaux, le nommait directeur de la navigation et des sciences mathématiques. Là, le Père Cabral arrêtait, par un ingénieux système, la chute du Velino, qui ruina si souvent la ville de Terni; puis, quand le retour dans sa patrie fut permis au Jésuite, il paya dix-huit ans d'exil par un nouveau bienfait : il encaissa le Tage dans son lit, et sauva ainsi les campagnes des débordements du fleuve. Jean Antoine Lecchi réparait les routes militaires du Mantouan; Vincent Riccati préservait Venise des inondations en réglant le cours du Pô, de l'Adige et de la Brenta; Léonard Ximénès, en Toscane et à Rome, procurait les mêmes bons offices : il aplanissait les routes. il établissait un nouveau système de ponts. Par ordre de Frédéric II de Prusse, le Père Zeplichal, en 1774, mettait à profit ses connaissances en minéralogie,

(1) *Histoire de la Compagnie de Jésus,* t. V, p. 367 et 368.

pour rechercher les métaux que recélait le comté de Glatz.

Comme on a pu le remarquer encore, de toutes les sciences profanes, c'était l'astronomie qui attirait surtout les Jésuites. Obligés de suivre le siècle sur ce terrain de la science, ils voulaient au moins y semer un germe de pensée religieuse et y recueillir eux-mêmes un aliment pour leur foi. Or, l'astronomie, qui d'ailleurs réclame le concours des mathématiques transcendantales, leur fournissait surtout l'occasion de rappeler à la science matérialiste et athée l'auteur de l'univers, en même temps qu'ils se plaisaient eux-mêmes à lire dans les cieux l'hymne à sa gloire qu'y a tracé le doigt du Créateur. Ils consacraient donc leurs soins les plus chers à la science astronomique, ce commentaire sublime du *Cœli enarrant gloriam Dei.* « Il y avait, dit Montucla (1), peu de grands colléges de la Société, soit en Allemagne, soit dans les pays circonvoisins, où l'astronomie n'eût un observatoire, comme ceux d'Ingolstadt en Bavière, de Gratz en Styrie, de Breslau et Olmutz en Silésie, de Prague en Bohême, de Posen en Lithuanie, etc. Mais plusieurs de ces observatoires paraissent avoir subi le sort de la Société. Cepen-

(1) *Histoire des Mathématiques*, t. IV, p. 344, 347.

dant il y en a qui ont surnagé à la submersion de cette Société, comme celui de Prague. Cet observatoire, achevé en 1749, fut occupé un assez grand nombre d'années par le P. Steppling, habile géomètre et astronome, à qui l'Université de Prague doit principalement l'introduction des sciences exactes dans son sein (1). »

A Lyon, les Jésuites avaient fait pratiquer dans leur magnifique collége un observatoire dans une situation des plus avantageuses. Il avait été fondé et construit par les soins du Père de Saint-Bonnet, qui fut remplacé par le Père Rabuel, savant commentateur de la *Géométrie* de Descartes, auquel succéda le Père Duclos, et enfin le Père Béraud, physicien ingénieux, excellent géomètre et observateur zélé et industrieux. « Je suis charmé, ajoute Montucla (2), de jeter ici quelques fleurs sur la tombe de ce savant et respectable Jésuite, qui m'a mis en quelque sorte entre les mains le premier livre de géométrie, de même qu'aux citoyens Lalande et Bossut. »

(1) Steppling est appelé par Faustin Prochaska, peu ami des Jésuites, *un des plus beaux astres de la Bohême;... Joan. Antonii Serincii et Josephi Stepplingii clarissimorum Bohemiæ siderum* (*De sæcul. liber. artium in Bohemia*, p. 402.)

(2) C'était pendant la Révolution française que Montucla travaillait à la seconde édition de son *Histoire des Mathématiques*; les deux derniers volumes, d'où nous extrayons ces lignes, ont été publiés par Lalande.

C'est aux Jésuites, en effet, que l'on doit la multiplication des observatoires en Europe. Avant eux, à peine les capitales possédaient-elles des édifices spéciaux consacrés à l'astronomie. Ils ne négligèrent ni soins ni dépenses pour en doter toutes les villes où ils avaient de grands colléges. François Huberti à Wurtzbourg, Hell à Vienne, président à la construction d'un observatoire; sur les instances de Mayer et de Metzger, Charles-Théodore, électeur de Bavière, en fonde un à Manheim, et leur en confie la direction; Tyrnau doit le sien à Keri; Steppling, comme nous le disait tout à l'heure Montucla, fonde celui de Prague, et le collége des Jésuites celui de Gratz; Lebrowski seconde Poczobut pour la construction de celui de Vilna; Pallavicini bâtit celui de Milan sur les dessins de Boscovich et aux frais de la Compagnie; enfin, les noms de Ximénès à Florence, de Belgrado à Parme, de Panigay à Venise, de Cavalli à Brescia, d'Asclepi à Rome, de Carboni et de Copasse à Lisbonne, de Laval et de Pézenas à Marseille, de Bonfa à Avignon, se rattachent à la fondation de semblables établissements (1).

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, N° 1, le tableau des observatoires dressés ou dirigés par les Jésuites, d'après Lalande et Montucla.

IV.

Les lettres, au milieu du dernier siècle, ne sont pas dans un état moins brillant que les sciences au sein de la Compagnie de Jésus. Le Portugal présente les Pères d'Azevedo, Rodriguez de Mello et François Furtado ; l'Allemagne nous rappelle son Michel Denis, dont nous avons déjà entretenu le lecteur ; son Frédéric de Reiffenberg, qui, après avoir étudié à Rome, s'appliqua, revenu dans sa patrie, à former les jeunes Jésuites à l'étude des langues anciennes, et surtout à la bonne latinité, dont il leur donna, avec talent, goût et méthode, des leçons et des modèles dans ses poésies latines, ses *Préceptes latins et grecs* et *Exemples*, tirés des meilleurs auteurs ; son Ignace Wurs, qui réalisa par sa parole mâle et onctueuse les préceptes qu'il avait tracés lui-même dans un bon *Traité de l'Éloquence sacrée*, publia ses sermons et panégyriques dans un allemand pur et élégant, et traduisit dans sa langue maternelle les sermons de Bossuet et autres bons ouvrages français ; son Joseph Starck, qui enrichit aussi par la traduction la littérature religieuse de son pays.

Mais si dans les sciences sacrées et profanes les Jésuites allemands ont peut-être dépassé leurs

frères, dans les lettres la palme appartient aux Jésuites d'Espagne, de France et d'Italie.

Dans les rangs des Jésuites espagnols se montrent, outre les Aimerich, les Lassala, les Ortiz, Vincent Requeno, littérateur, numismate et antiquaire, qui a écrit sur les médailles, la peinture et la musique ; André Burriel, paléographe, connu par son *Traité de l'égalité des poids et des mesures ;* Jean Colomès, qui a chanté, en trois tragédies italiennes, Coriolan, Scipion et Inez de Castro ; Étienne Artéaga, l'auteur du *Traité sur le beau idéal* et des *Révolutions du théâtre musical en Italie ;* François d'Isla, dont le spirituel roman satirique : *Vie de frère Gerundio de Campazas*, purifia l'éloquence sacrée du gongorisme qui, chassé de toutes parts, s'était réfugié dans la chaire ; Xavier Lampillas et Thomas Serrano qui défendirent la littérature de leur pays contre les attaques de Bettinelli et de Tiraboschi, immolant la fraternité religieuse au patriotisme ; Jean Andrès, enfin, honoré de la faveur des souverains et de l'amitié des plus illustres personnages, qui, parmi ses nombreux écrits philosophiques, scientifiques et littéraires, offre à notre admiration son grand ouvrage *de l'Origine et des Progrès de toutes les Littératures.*

En Italie, Antoine Zannoni compose un joli poème latin sur les salines de Cervia ; Jules-César

Cordara suit aussi la voie de la poésie latine; Ignace Rossi professe pendant trente ans à Rome, dans l'Université grégorienne, et se fait connaître par divers travaux littéraires, principalement sur la langue cophte; André Rubbi n'est pas moins distingué comme professeur de belles-lettres et comme écrivain; Etienne Raffei, pendant vingt ans lui-même professeur de rhétorique au Collége Romain, laisse deux tragédies, des dissertations et des poésies; Louis Pellegrini, dont il a déjà été question comme prédicateur, est agrégé à toutes les sociétés littéraires de son pays, et justifie ces honneurs par ses élégantes poésies latines et italiennes; Jean Granelli, aussi prédicateur et poète, et de plus exégète et théologien, voit traduire ses poésies et ses tragédies en diverses langues; Charles Santi, nourri de la lecture des poètes classiques latins et italiens, dont il fait passer la plus pure substance dans son enseignement, lui-même poète distingué, compose, entre autres poésies fort estimées, un poème épique sur Constantin, à l'imitation du Tasse; Xavier Bettinelli adresse à Voltaire ses fameuses *Lettres de Virgile*, qui l'ont rendu plus célèbre encore que ses poésies, ses tragédies et ses autres ouvrages; Antoine Benedetti, professeur de rhétorique au Collége Romain, se distingue comme littérateur et comme numismate; Antoine Ambroggi voit

pendant trente ans toute la jeunesse italienne accourir à Rome autour de sa chaire d'éloquence et de poésie; Raimond Cunich, aussi professeur de belles-lettres au Collége Romain, cultive l'éloquence et la poésie latines, et traduit en vers latins l'Anthologie grecque et l'Iliade; Alexandre Giorgi prouve par son traité sur la manière d'enseigner aux enfants les deux langues italienne et latine, combien il y était versé lui-même, et trace le programme d'une Encyclopédie italienne qu'une mort prématurée l'empêche de mettre à exécution; Louis Lanzi, un des plus habiles philologues et archéologues de l'Italie, compose vingt-huit ouvrages, parmi lesquels on distingue son *Histoire de la peinture* dans la Péninsule, travail supérieur en son genre; Antoine Volpi, doué d'un talent peu commun pour la poésie latine, enseigne pendant vingt-six ans l'éloquence ancienne à l'Université de Padoue, et fonde avec son frère Gaétan le grand établissement d'imprimerie et de librairie connu sous le nom de *Libreria Cominiana* ou de *Volpi-Cominiana,* du nom de l'habile imprimeur qu'il s'était associé; Jérôme Lagomarsini, savant latiniste, un des hommes les plus érudits du XVIII[e] siècle, aide son ami Facciolati dans la rédaction de son dictionnaire, écrit un nombre prodigieux d'ouvrages, d'un italien pur et élégant ou d'une latinité toute cicé-

ronienne, qu'il puise dans son commerce assidu avec l'orateur romain sur lequel il compose un immense travail, et s'attire l'admiration de tous les savants de l'Europe, qui, à sa mort, rendent hommage à sa mémoire; Joseph Mazzolari, ami de Lagomarsini, est lui-même un bon humaniste et un poète latin remarquable; enfin, Jérôme Tiraboschi, professeur distingué de rhétorique à Milan et préfet de la Bibliothèque de Modène, se rend immortel par sa grande *Histoire de la littérature italienne ancienne et moderne.*

La France n'est pas moins riche en Jésuites littérateurs. Théodore Lombard voit ses ouvrages couronnés dix-huit fois, soit par l'Académie française, soit par les Académies de province. Jean Grou, que nous avons déjà nommé parmi les ascétiques, mérite son rang au milieu des littérateurs par son excellente traduction de la *République,* des *Lois* et des *Dialogues* de Platon. Jean-Baptiste Geoffroy succède, au collége Louis-le-Grand, aux Cossart, aux Jouvency, aux Porée, et, pendant vingt ans, se montre digne de ses illustres prédécesseurs par l'habileté de son enseignement et l'élégance de ses harangues latines. Son frère, Julien Geoffroy, élève des Jésuites, reste avec eux jusqu'à la suppression ; puis il fait ses premières armes comme critique dans l'*Année littéraire* de Fréron, où il combat, avec

ce redoutable adversaire du philosophisme, lui-même élève des Jésuites, contre Voltaire et l'incrédulité, en attendant qu'il fasse la fortune du *Journal des Débats* par ses feuilletons dramatiques. Geoffroy a pour collaborateur, à l'*Année littéraire*, Grosier, autre Jésuite, qui succédera à Fréron et continuera le *Journal de Trévoux* sous le titre de *Journal de la littérature, des sciences et des arts.* Louis Coster se fait aussi journaliste. Guillaume Berthier, que ses *Psaumes* et ses *Réflexions spirituelles* nous ont déjà fait placer parmi les ascétiques, et que son *histoire de l'Eglise gallicane* rangera parmi les historiens, prend en main le *Journal de Trévoux,* qui n'a jamais été plus intéressant et plus utile que pendant les dix-sept années de sa direction. François Féraud rédige sur la langue française, au double point de vue *grammatical* et *critique,* deux dictionnaires qui mériteraient d'être plus connus, pendant que Guillaume Lebrun donne son *Dictionnaire universel latin-français.* Ives de Querbeuf se fait éditeur de plusieurs ouvrages; Laurent Paul, plus connu sous le nom de *l'abbé Paul*, se révèle par ses traductions et son *Cours de latinité;* Louis Jacquet écrit d'élégants discours académiques, et trace un *Parallèle* ingénieux entre les tragiques grecs et les tragiques français ; Bardou Duhamel enseigne *la manière de lire les auteurs avec uti-*

lité. Ives André, poète et sermonnaire, savant littérateur, vit encore par son *Essai sur le beau;* Rodolphe du Tertre, par sa *Réfutation du système de métaphysique de Malebranche.* Bonaventure Giraudeau donne sa *Méthode pour apprendre la langue grecque*, ses *Paraboles* qui ont charmé notre enfance, son *Evangile médité* qui nourrit notre âge mûr, et Jean-Baptiste Blanchard, son *Ecole des mœurs* et ses autres ouvrages d'éducation. Jacques Lenoir Duparc et Louis Domairon, professeurs, l'un à Louis-le-Grand, l'autre à l'Ecole militaire, écrivent quelques livres de littérature et de géographie. Il en est ainsi de Bernard Routh, entre les bras duquel est mort Montesquieu. Par son analyse de deux traités de Sénèque et la Vie du philosophe qu'il met en tête, Ansquier du Ponçol conquiert le suffrage de Diderot qu'il ne recherchait pas, et édite ensuite le *Code de la raison* qui n'est pas moins bien accueilli. Digne successeur des Sirmond et des Pétau, Gabriel Brotier est le savant universel. Si l'on excepte les mathématiques, il a tout embrassé, histoire, antiquités, médecine, langues, la latine surtout, dont il déploie tous les trésors dans ses belles éditions. Son édition de Tacite, avec lequel il rivalise dans ses suppléments, lui mérite les éloges de l'Europe savante. Antoine Panel est un poète latin ; Papillon du Rivet, mentionné déjà

parmi les prédicateurs, est en même temps poète français, comme Bérault-Bercastel, auteur du poème de la *Terre promise*, et Terrasse Desbillons, l'auteur des *Fables*, est appelé par un critique *le dernier des Romains* (1). Enfin, Guillaume Bertoud raconte l'*histoire des poètes français*, et le savant antiquaire Legrand d'Aussy publie ses *Fabliaux et Contes du* XIIe *et du* XIIIe *siècle*.

V.

Les Jésuites de France ont aussi leurs historiens. Parmi ceux que nous venons de nommer, c'est ce même Legrand d'Aussy, auteur de l'*Histoire de la vie privée des Français* et de la *Vie d'Apollonius de Thyane;* c'est Berthier, continuateur de l'*Histoire de l'Eglise gallicane* du P. Longueval ; c'est Bérault-Bercastel, l'historien *de l'Eglise*. C'est encore François de Ligny, si

(1) Nous citerons ici quelques lignes d'une lettre du mois d'avril 1773, que le P. Desbillons écrivait à son frère, de Manheim, où l'électeur palatin lui avait ouvert une généreuse hospitalité, lorsqu'il fut obligé de quitter la France : « Je suis fort retiré : cependant j'ai quelquefois des conversations avec nos Pères, mais en latin, car je ne sais ni ne veux savoir l'allemand, ce qui ne les choque point, car ce sont des esprits bien faits et point ridiculement délicats (comme on en voit tant en France et surtout à Paris).

Nous parlons un latin d'usage qui, sans être recherché. me paraît très-bon, et même meilleur que celui que la plupart des gens du nord emploient dans leurs livres. Point de solécismes, point de barbarismes; langage facile et naturel, en sorte qu'on peut dire sans exagération que le latin est encore

connu par son *Histoire de la vie de Jésus-Christ ;* Joachim du Tertre, auquel on doit un bon *Abrégé de l'histoire d'Angleterre* et une *Histoire des conjurations et conspirations célèbres ;* Pierre Guérin du Rocher, si versé dans la connaissance des langues orientales et des historiens de l'antiquité, et si célèbre par son *Histoire véritable des temps fabuleux.* Il fut massacré aux journées de Septembre avec son frère, Jésuite comme lui et auteur d'un poème latin sur l'architecture. C'est toujours parmi les Français, Claude Millot et François Velly, anciens Jésuites, auteurs, le premier des *Eléments d'histoire* et de l'*Histoire des Troubadours,* ouvrages d'un mauvais esprit, mais qui dénotent du talent ; le second, de l'*Histoire de France.* C'est enfin l'éditeur et le continuateur du Père Daniel, Henri Griffet, dont l'*Histoire de Louis XIII*, même comme simple recueil de matériaux, a mérité les suffrages des savants, et en particulier d'un des érudits les plus distingués de notre époque, M. Ch. Lenormant (1).

ici une langue vivante. Tous les Allemands n'ont pas à beaucoup près la même facilité. Mais nos Jésuites excellent en cela, parce qu'on les y exerce dès le noviciat avec un tel succès, que je n'en ai presque vu aucun qui ne s'exprimât dans la langue des Romains avec autant d'aisance que dans leur langue maternelle (*Extrait des lettres autographes du P. Desbillons, qui se conservent chez M. Terrasse de la Brosse, petit-neveu de l'illustre Jésuite*).

(1) *Des associations religieuses* (Paris, 1845), p. 43.

Le Portugais Novaës se fait l'annaliste des Papes; le Mexique a pour historien Xavier Clavigero; la Pologne, Stanislas Naruszewicz, évêque de Smolensk, puis de Luck après la suppression, plus estimé encore comme poète; l'Illyrie, Daniel Farlati, dont l'*Illyrium sacrum* fut louée par les auteurs protestants des *Actes de Leipsick*. Walstelain décrit la *Gaule Belgique selon les trois âges de l'histoire*; Marc-Antoine Laugier, outre divers ouvrages sur les beaux-arts, donne l'*Histoire de la République de Venise*, la plus complète avant celle de Daru; Isla rédige un *Abrégé* de l'histoire d'Espagne, et François Masdeu se met au premier rang des historiens de son pays et des prosateurs italiens et espagnols par son *Histoire critique d'Espagne et de ses progrès dans les sciences, les lettres et les arts*, écrite dans les deux langues, d'un style pur et élégant: il poussa cet ouvrage jusqu'à vingt volumes in-4°; mais le plan qu'il s'était tracé en aurait exigé cinquante, et il fut interrompu par la mort.

Toutefois, ici encore, les Jésuites Allemands ont le pas sur leurs frères du reste de l'Europe. C'est chez eux qu'on trouve surtout la science exacte et profonde. Leur grande école historique commença même une révolution en histoire, et ouvrit cette voie glorieuse dans laquelle ils ont été suivis par tant d'écrivains de la moderne Al-

lemagne. Pour s'en convaincre, il suffit de citer Henri Schüz, de l'Université d'Ingolstadt, Adrien Daude (1), de celle de Wurtzbourg; François Keri, que nous connaissons déjà comme savant, auteur de l'*Histoire des empereurs d'Orient depuis Constantin le Grand jusqu'au dernier Constantin*, et de l'*Histoire des empereurs ottomans depuis la prise de Constantinople*, ouvrage continué par le Père Nicolas Schmith; Ignace Schwartz, professeur à Ingolstadt, qui, sous le titre de *Collegia historica,* éleva un monument plein de sagesse et de grandeur; Marc Hansitz, dont la *Germania sacra* forme le pendant de la *Gallia christiana* des frères de Sainte-Marthe, et dont les *Analecta* sont si précieux pour l'histoire de la Carinthie; Joseph Hartzheim, le Labbe de la Germanie, qui, après Schannat, publia la *Collection des Conciles d'Allemagne*, que continuèrent ses confrères Hermann Scholl et Gilles Neissen. Hartzheim a encore laissé d'autres nombreux ouvrages d'histoire et d'antiquités.

Les Jésuites hongrois, en particulier, sont pris d'un tendre amour pour leur patrie, et se montrent jaloux d'en recueillir et d'en transmettre à la postérité les souvenirs glorieux. Nicolas Muszka donne ses *Vitæ Palatinorum sub*

(1) Voir l'article *Daude,* dans le supplément à la *Biographie universelle.*

regibus Hungariæ; Charles Peterffi et Étienne Kaprinaï, le premier dans ses *Sacra concilia in regno Hungariæ celebrata,* le second dans sa *Hungaria diplomatica,* développée par le Père Joseph Pray (1), réunissent toutes les annales religieuses et politiques de leur pays, pendant que Étienne Katona suit les destinées de la monarchie nationale dans son *Histoire critique des rois de Hongrie* (41 volumes in-8°) et dans l'Abrégé du du même ouvrage.

VI.

A cette liste si longue de théologiens, de savants, de littérateurs en tous genres, nous devons ajouter les hommes non moins distingués que la Compagnie possédait en même temps dans les Missions lointaines. La France avait envoyé dans le Céleste-Empire de dignes successeurs des Parennin, des Verbiest et des Schall, dans Martial Cibot auquel toutes les sciences, astronomie, langues, histoire, mécanique, agriculture, botanique, étaient familières; dans Amiot, non moins savant que son confrère, qu'il aida à recueillir la plus grande partie des renseignements que

(1) Pray est un exemple, malheureusement trop peu rare, de ces hommes éminents en savoir, qui sont presque inconnus en France, et dont le nom ne se trouve dans aucun de nos dictionnaires historiques.

nous possédons sur la Chine ; dans Joseph de Mailla, auteur de différentes cartes du Céleste-Empire, traducteur des grandes *Annales de la Chine*, si versé dans les sciences, les arts, la mythologie, l'histoire, la littérature, la langue des Chinois, qu'il étonnait les Lettrés eux-mêmes; dans Michel Benoît, astronome, mathématicien et physicien, qui, pour plaire à l'empereur, devina l'hydraulique et s'improvisa graveur ; dans Antoine Gaubil, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, membre de celle de Saint-Pétersbourg, astronome et interprète de la Cour de Pékin, assez savant dans les sciences, l'histoire et la littérature des Chinois pour devenir le maître de leurs docteurs.

L'Allemagne fournissait son illustre contingent aux Missions de la Chine dans les Pères Slavislek, Goggeils, Sichelbart, peintre distingué, Godefroid Leimbeckoven, mort évêque de Nankin en 1787, Kœgler, Hallerstein, successeur de Kœgler dans la charge de président du tribunal des mathématiques. Dans le même temps, le Portugal, qui avait déjà donné à la Chine les deux Pereira, Antoine Thomas, etc., y était dignement représenté par Jean Seixas, Ignace Francesco, Félix de Rocha, premier président du tribunal des mathématiques après Hallerstein, Joseph Espinha qui succéda à Rocha Joseph,

Bernardo qui, en 1779, remplaça le P. Collas dans les mêmes fonctions (1).

VII.

A la vue de ce grand nombre de religieux livrés à l'étude et à l'enseignement des sciences et des lettres profanes, on pourrait croire que la Compagnie de Jésus n'était qu'une Société savante, ou, du moins, qu'elle avait alors oublié sa fin principale, le salut des âmes, l'instruction chrétienne des ignorants et des pauvres. Mais de même que les hommes dont nous venons de transcrire les noms glorieux, ne perdaient pas, au milieu de leurs travaux scientifiques, le souvenir de leurs devoirs de missionnaires (2), et n'usaient

(1) Vers le même temps, André Rodriguez, Jésuite espagnol, était deuxième président du même tribunal.

(2) Rien de plus touchant que ce qu'écrivait de Chine à ses confrères de France le célèbre P. Gaubil, honoré lui-même comme savant par tous les savants d'Europe : « Selon l'ordre de nos supérieurs, mande-t-il au P. Maignan à Paris, je communique à MM. de l'Académie plusieurs observations astronomiques, et à d'autres savants ce que je trouve de plus curieux et de plus important dans l'histoire chinoise et dans la vieille astronomie de cette nation. Mais dans le fond, je ne fais tout cela que par obéissance et à contre-cœur, et j'abandonne tout cela avec plaisir, pour baptiser, confesser, communier, et surtout pour instruire les fidèles et les gentils. » — Le 26 novembre 1728, écrivant de Pékin au P. Etienne Souciet, Gaubil révèle dans la simplicité de ses ambitions ce qu'il espère de ses travaux littéraires : « Je sais, écrit-il, que

de la science que pour gagner la faveur du prince, et de la faveur du prince que pour assurer la liberté et le triomphe de l'Évangile, ainsi, en Europe, les fils de saint Ignace ne voyaient dans leurs études qu'un moyen de se ménager auprès des peuples, et dans leur réputation qu'un titre à leur confiance. Aussi, dans les mêmes catalogues de la Société que remplissent tant de savants et illustres professeurs, nous trouvons des listes non moins intéressantes d'hommes uniquement appliqués aux fonctions apostoliques. Par exemple, le catalogue de la Province de Vienne, en Autriche, contient, outre un grand nombre de Pères chargés de prêcher l'Evangile dans les colléges et dans les villes, quatre *catégories* de missionnaires : *missionnaires catéchisants ; missionnaires stationnaires* (probablement occupés à l'instruction d'une ville ou d'un pays en particulier); *missionnaires Ségneriens* ou *de la Péni-*

votre Révérence est pleine de zèle et les objets n'en manquent pas. Je vous prie d'envisager la bonne œuvre des petits enfants exposés ici et à Canton. Rien de plus beau, et je m'estimerais heureux si, par ce que je vous envoie, vous aviez occasion de faire connaître à des gens puissants l'importance de la bonne œuvre. » — Et ailleurs : « Je ne m'embarrasse pas que Messieurs de l'Observatoire (de Paris) me nomment ou ne me nomment pas .. Je ne fais nul cas du petit honneur qui peut m'en revenir. De tous les missionnaires je suis celui qui mérite le moins d'être honoré. » — (*Lettres autographes du P. Gaubil,* — manuscrits du P. Brotier).

tence, établis par le Père Ségneri pour la conversion des pécheurs; *missionnaires des camps*, attachés à la suite des armées pour l'instruction religieuse des soldats. Dans le catalogue d'Autriche de l'année 1761, les missionnaires catéchisants, destinés à parcourir les diocèses pour rompre le pain de la parole sainte aux ignorants et au peuple, sont au nombre de dix-neuf. A leur tête est le célèbre Père Parhamer, qui se console d'avoir été arraché à l'instruction des paysans pour devenir le confesseur de François Ier, en fondant plusieurs établissements utiles, entre autres son orphelinat militaire où sont recueillis les fils des guerriers morts au service de la patrie. Dans leurs rangs on compte plusieurs hommes distingués : un Jean Delpini, nommé plus tard par Marie-Thérèse à l'abbaye de Kolos-Monostros en récompense des nombreux services rendus par lui à la religion en Transylvanie, où il convertit plusieurs milliers d'hérétiques; un Etienne Mihalcz, d'une des plus illustres familles de la Transylvanie, qui consacra de beaux talents et la connaissance approfondie de plusieurs langues au salut des pauvres de la campagne. Dans le même catalogue, à côté des dix-neuf missionnaires catéchisants, nous trouvons huit missionnaires ségneriens, vingt missionnaires stationnaires et quatorze missionnaires des camps ou

des armées. Dans le catalogue de l'année 1770, ces nombres restent à peu près les mêmes, à l'exception de celui des missionnaires stationnaires qui s'élève à trente-trois. Ce fut vers cette époque (1770, 1771, 1772) qu'eut lieu cette grande et merveilleuse révolution religieuse opérée en Hongrie et en Transylvanie, où plus de sept mille familles hérétiques ou schismatiques revinrent à l'unité.

En parcourant les catalogues des autres provinces de la Compagnie, en Allemagne, en Italie, partout, nous arriverions aux mêmes résultats. Nous avons sous les yeux le catalogue de la province de la Germanie supérieure en 1770, et nous y voyons qu'un grand nombre de religieux, soit prêtres, soit même scolastiques ou professeurs, sont employés à faire le catéchisme hors du collége, dans les paroisses et de la ville et des campagnes environnantes. Ainsi, dans le seul collége d'Ingolstadt, parmi les jeunes Jésuites alors étudiants en théologie ou en philosophie, nous en comptons seize désignés pour évangéliser les pauvres ou les enfants des villages voisins. Le petit collége de Hall, en Tyrol, et le collége de Neubourg, fournissent chacun six catéchistes. A l'année 1773, dans la province de Bavière, le collége d'Amberg envoie six professeurs faire le catéchisme hors de la maison, le col-

lége de Munich neuf, et les autres colléges dans la même proportion. Dans la province du Rhin inférieur, dix professeurs ont le titre de catéchistes au collége de Trèves; dix également, parmi lesquels trois scolastiques, au collége de Paderborn; huit au collége d'Osnabruck; vingt et un au collége de Munster; vingt-cinq au collége de Cologne.

C'en est assez pour montrer quel prix et quel intérêt la Compagnie de Jésus a mis dans tous les temps, et surtout à sa dernière heure, à l'instruction des pauvres et des enfants. D'un autre côté, nous savons par tout ce qui précède que, bien loin d'être déshéritée alors d'hommes distingués dans tous les genres de connaissances, elle n'avait jamais été si riche en savants et en littérateurs; en ce sens, du moins, qu'ils n'avaient jamais été plus nombreux, s'ils n'avaient pas tous le génie de leurs ancêtres.

VIII.

On a dit que ces hommes s'étaient formés après la suppression de la Société, sans doute grâce à la terrible leçon qu'ils reçurent alors et aux loisirs que leur firent les Cours de l'Europe et le Souverain Pontife. Il y a dans cette assertion grande ignorance ou grande légèreté. La plupart, au contraire, étaient arrivés à la vieillesse,

ou, du moins, étaient assez avancés dans la vie pour avoir dépassé l'âge de se former et d'acquérir. Plusieurs, dans leur douleur, ne croyant plus avoir ni mère à honorer ni patrie à défendre, se retirèrent, comme Liesganig, du champ de la science, et se refugièrent dans les consolations de la piété. Quelques autres, il est vrai, profitèrent du loisir que leur donnait l'interruption des fonctions sacrées, pour se livrer à l'étude et composer de savants ouvrages, comme le fameux Eckhel qui, toutefois, avait déjà étudié la science numismatique sous Joseph Khell, son maître et son collègue; comme Antoine Morcelli, le père de l'épigraphe, qui lui-même, s'il n'écrivit qu'après 1773 son grand ouvrage du style des inscriptions, avait dès 1771 institué, dans les salles du musée Kircher, l'Académie d'archéologie dont il était préfet, et y avait lu des dissertations sur divers points d'antiquités. Les théologiens les plus distingués, Zaccaria, Berthier, Kilber, les auteurs de la théologie de Wurtzbourg, avaient aussi publié avant 1773 leurs principaux ouvrages. Ceux qui ont surgi depuis, comme Barruel, Stattler, Sailer, Para du Phanjas, quel que soit leur mérite, ne sont pas d'aussi grande renommée (1).

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 3, un tableau indiquant

Nous sommes donc en droit de conclure que la Compagnie de Jésus, au moment de la suppression, n'était dans un état d'infériorité scientifique, ni absolue, comme le prouve le coup d'œil que nous venons de jeter sur son histoire littéraire; ni relative, car aucun corps de la société, religieux ou laïque, ne saurait présenter à cette époque une telle masse d'hommes remarquables. Pour mettre cette conclusion plus en lumière, ajoutons quelques détails spéciaux sur l'enseignement et les écoles des Jésuites au milieu du dernier siècle.

SECONDE PARTIE.

I.

Est-il vrai qu'à l'époque de la suppression, la Compagnie de Jésus ne comptât plus guère de professeurs distingués, et que, sous le rapport de l'enseignement, elle fût au-dessous de son auguste mission? Cette question, ce nous semble, est déjà résolue par tout ce qui précède. Tout à l'heure, en parcourant ses fastes littéraires au XVIIIe siècle, que d'hommes éminents dans les sciences et dans les lettres n'avons-nous pas rencontrés? Or, en

l'année de la naissance et l'âge, en 1773, des principaux savants de la Société de Jésus, au XVIIIe siècle.

grand nombre, ces hommes s'étaient formés au milieu des fonctions de l'enseignement, ou même occupaient encore les chaires qu'ils avaient illustrées. Cependant, par surabondance de preuves, ne craignons pas de considérer comme non avenu ce qui est acquis à notre cause, et étudions l'état des Jésuites au point de vue spécial du professorat.

Avant tout, remarquons qu'il s'agit ici de professeurs, c'est-à-dire d'hommes réunissant à la science compétente le zèle, l'aptitude et les moyens nécessaires pour la communiquer. Science, aptitude, zèle, bonnes méthodes, talent d'exciter l'émulation, telles sont, en effet, les conditions d'un bon enseignement. Cette science ne sera pas nécessairement éminente. On peut enseigner l'éloquence sans être Bossuet ni même Bourdaloue ; la théologie, sans être saint Thomas ni même Suarez ou Bellarmin ; la poésie, sans être Racine ni même Vanière ou Desbillons (1). Encore une fois, cette science sera compétente, c'est-à-dire en un degré suffisant pour former des hommes utiles à la religion et à la patrie dans toutes les classes de la société. Nous verrons bientôt si les Jésuites étaient alors dépouillés de cette science qui a

(1) On racontait un jour au Père Porée que Voltaire avait dit : « Le Père Porée ne sait pas faire les vers français. » — « Au moins, reprit le modeste et spirituel professeur, il conviendra que mes élèves savent bien les faire. »

toujours été l'apanage et la gloire héréditaire de leur Ordre.

Le zèle naît de la conscience, du sentiment du devoir, d'une mission auguste en elle-même et grave dans ses conséquences. Or, on avouera bien que les Jésuites, si ardents encore, de l'aveu même de leurs ennemis, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, si fidèles à leurs saintes traditions, n'avaient pas laissé s'éteindre dans leur cœur ce feu qu'y avait allumé leur fondateur et qu'y avaient entretenu leurs ancêtres.

L'aptitude, en matière d'enseignement, est un don particulier de communication, qui résulte à la fois de la nature et de l'expérience. Ayant à leur disposition plusieurs milliers de sujets, les Jésuites choisissaient nécessairement ceux dans lesquels ils découvraient ce talent sympathique indispensable à l'enseignement comme à l'éloquence. De plus, le jeune professeur n'était pas jeté tout à coup et abandonné ensuite à lui-même dans la carrière. On l'appliquait d'abord à de longues et sérieuses études; puis, quand il recevait l'ordre d'enseigner, il voyait à ses côtés des hommes vieillis dans les chaires, qui, par leurs conseils et par leurs exemples, guidaient sa marche et lui épargnaient les fautes dans lesquelles tombe presque toujours le professeur isolé. Dans un corps religieux, l'expérience n'est

pas seulement individuelle, elle est aussi collective; elle résulte des traditions aussi bien que des observations personnelles.

Une bonne méthode est une voie tracée, hors de laquelle le maître et le disciple s'égarent à la fois loin du but. C'est un code composé des lois de la sagesse et de l'expérience. Ce code, les Jésuites le trouvaient dans leur *Ratio studiorum*, où tout était réglé à l'avance : discipline intérieure des classes, rapports du maître et de l'élève, objet des études, manière d'enseigner, moyens d'émulation ; législation constante, imposée à tous, sans que l'arbitraire, les préjugés, l'imagination, l'intempérance du zèle, pussent y donner la moindre atteinte.

Enfin, l'émulation est l'âme des études, comme elle est le ressort de la société. Par une juste distribution des châtiments et des récompenses, par l'intelligence parfaite du caractère des enfants et l'appropriation à chacun des moyens généraux d'éducation, par la division des classes en deux partis rangés sous différents étendards, par l'habitude constante de relever les motifs pris de la raison ou de l'intérêt personnel, par les motifs plus nobles et plus efficaces que la foi suggère, les Jésuites entretenaient dans le cœur de leurs élèves une émulation qui se traduisait par les plus brillants succès.

II.

Tels ils avaient été toujours, tels ils étaient encore au milieu du dernier siècle. C'est un fait certain, que constate suffisamment le témoignage des rivaux et des adversaires aussi bien que celui des partisans et des amis.

Dans son *Histoire du Collége de Louis-le-Grand* (1), M. Emond, membre de l'Université, rapporte en ces termes l'opinion qu'exprimait en 1765 le principal du collége d'Harcourt, M. Louvel, au sujet de l'expulsion des Jésuites : « Sachez, disait-il, que l'expulsion des Jésuites est en France, pour l'Université, ce que fut autrefois pour la République, à Rome, la ruine de Carthage. L'émulation qui animait les deux Compagnies rivales tenait les esprits en haleine et tournait au profit de l'enseignement. Qu'est devenue cette ardeur qui enflammait les maîtres et les élèves ? Ne dirait-on pas que les Jésuites ont emporté avec eux le feu sacré des bonnes études? Depuis quatre ans qu'ils ont quitté Paris, le zèle est mort dans nos écoles, et à l'exception de notre Le Beau qui appartient à leur époque, nous ne voyons pas un maître de quelque renom.

(1) Pag. 244.

Parmi tous ces professeurs improvisés à Louis-le-Grand (car ce ne sont plus des régents que l'on veut aujourd'hui), en est-il un seul qu'on puisse comparer à du Cerceau, à du Baudory? Au moins, dites-vous, nous n'avons plus rien à craindre de cette maison ambitieuse, l'objet des prédilections de la Cour et des faveurs du pouvoir. Qu'avons-nous gagné, je vous prie, même sous ce rapport? Les Cholets, qui avaient pu résister aux prétentions des Jésuites, n'ont-ils pas été abandonnés à Louis-le-Grand? Que dis-je, les Cholets? Vingt-cinq colléges de Paris, avec tous leurs biens, fonds et revenus, l'Université elle-même avec son conseil, ses archives et sa bibliothèque, sont venus s'abîmer dans ce gouffre qui menace de tout engloutir. »

Les Oratoriens s'unissent aux universitaires pour avouer que la ruine des Jésuites entraîna la décadence de l'éducation en France. « La suppression des Jésuites, dit M. Collombet (1), n'en devint pas moins funeste à l'Oratoire, en ce que la rivalité cessant, l'émulation dut s'éteindre aussi, et c'est un membre de cette Compagnie qui en a fait la remarque (2). Ensuite, comme les Oratoriens prirent cinq colléges de Jésuites en

(1) *Histoire de la suppression des Jésuites*. T. I, p. 229.
(2) L'abbé Mareschal, dans l'*Ami de la Religion*, t. XVIII, p. 95.

l'espace de six ans, depuis 1776 jusqu'à 1782, l'étude de la théologie ne tarda pas à s'affaiblir considérablement; on ne put s'y livrer avec le même soin qu'autrefois, et plusieurs sujets ne faisaient même pas de cours de théologie. »

C'est bien ce que prévoyaient les évêques de France, lorsque, voulant arrêter le coup dont les parlements et le philosophisme se disposaient à frapper la religion et l'enseignement dans la personne des Jésuites, ils disaient au roi : « Nous pensons, Sire, que leur interdire l'instruction, ce serait porter un notable préjudice à nos diocèses; et pour l'instruction de la jeunesse, il serait très-difficile de les remplacer avec la même utilité, surtout dans les villes de province où il n'y a pas d'Universités (1). »

Aussi, quand le malheur fut consommé, ils purent dire au monarque : « La dispersion des Jésuites laisse un vide si affreux soit dans les fonctions du saint ministère auxquelles ils étaient employés, sous les yeux et par l'approbation des évêques, soit dans l'éducation de la jeunesse à laquelle ils consacraient leurs veilles et leurs talents, soit dans l'œuvre sublime et laborieuse des missions, qui était le principal objet de leur In-

(1) Extrait de la *Déclaration des évêques de France*, en 1761, *sur l'utilité des Jésuites en France.*

stitut, que le clergé ne cessera de former des vœux pour leur rétablissement (1). »

Il ressort évidemment de ces témoignages partis de camps si opposés, que les Jésuites étaient alors sans rivaux pour l'éducation de la jeunesse, et que depuis ils n'ont pas été remplacés. « On a expulsé les Jésuites, a dit l'abbé Emery, on a rejeté leur méthode ; que leur a-t-on substitué ? Qu'est-il résulté de tant de nouveaux systèmes d'éducation ? Les jeunes gens ont-ils été mieux instruits ? leurs mœurs sont-elles devenues plus pures ? Hélas ! leur ignorance présomptueuse, la corruption de leurs mœurs portée à son comble, forcent la plupart des hommes honnêtes à regretter bien vivement et la personne et la méthode des anciens maîtres (2). »

A peu près dans le même temps, l'abbé Maury disait en pleine Académie : « A Paris, le grand Collége des Jésuites était un point central qui attirait l'attention des meilleurs écrivains et des personnes distinguées de tous les rangs. C'était une espèce de tribunal permanent de littérature que le célèbre Piron, dans son style emphatique,

(1) *Mémoire présenté au roi par l'assemblée du clergé de France*, en 1765. *Procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France*, t. VIII, p. 1406.

(2) *Pensées de Leibnitz*, par M. Émery, supérieur-général de Saint-Sulpice, p. 429 (Édit. de 1803).

avait coutume d'appeler *la Chambre ardente des réputations littéraires*, toujours redoutée par les gens de lettres comme la source principale et le foyer de l'opinion publique dans la capitale (1). »

Toujours au commencement de ce siècle, une voix plus imposante s'exprimait ainsi : « L'Europe savante a fait une perte irréparable dans les Jésuites. L'éducation ne s'est jamais bien relevée depuis leur chute. Ils étaient singulièrement agréables à la jeunesse. Leurs manières polies ôtaient à leurs leçons le ton pédantesque qui rebute l'enfance. Comme la plupart de leurs professeurs étaient des hommes de lettres recherchés dans le monde, les jeunes gens ne se croyaient avec eux que dans une illustre académie. Ils avaient su établir entre leurs écoliers de différentes fortunes une sorte de patronage qui tournait au profit des sciences. Ces liens, formés dans l'âge où le cœur s'ouvre aux sentiments généreux, ne se brisaient plus dans la suite, et établissaient entre le prince et l'homme de lettres ces antiques et nobles amitiés qui vivaient entre les Scipion et les Lélius (2) ». Dans un autre ouvrage, Châteaubriand disait encore : « Les Jésuites se soutinrent et se

(1) *Eloge de l'abbé de Radonvilliers, de l'Académie française*, prononcé par le cardinal Maury, le jour de sa réception, 6 mai 1807. — Radonvilliers avait été Jésuite.

(2) Châteaubriand, *Génie du christianisme.*

perfectionnèrent jusqu'à leur dernier moment. La destruction de cet Ordre a fait un mal irréparable à l'éducation et aux lettres. On en convient aujourd'hui (1). » Et M. de Bonald confirmait en ces termes ce jugement de Châteaubriand sur les Jésuites : « Ces religieux réunissaient à un degré égal l'esprit et la piété, la politesse et l'austérité, la science de Dieu et celle des hommes (2). »

Mais ce n'est pas seulement en France qu'on appréciait ainsi l'éducation des Jésuites. Lorsqu'ils furent supprimés, les Cours protestantes ou schismatiques du Nord s'en disputaient les précieux débris, et rendaient hommage à leurs services et à leurs succès. En 1783, la Cour de Russie, répondant à une note de Mgr Archetti, nonce en Pologne, s'exprimait ainsi au sujet des Jésuites qu'elle avait recueillis : « C'est par des preuves non équivoques que les sujets catholiques romains de l'impératrice ont constaté jusqu'ici leur fidélité, et par un attachement bien sincère à leurs devoirs ils se sont acquis les droits les plus sacrés aux avantages qui leur avaient été accordés. L'in-

(1) *Mélanges.*

(2) *Législation primitive*, t. II. Le savant publiciste ajoutait : « La suppression de ce corps, combinée pour le vaste système de destruction qui a fait de la France un monceau de ruines, a été le premier acte de cette sanglante tragédie, où nous avons vu tant de catastrophes.... »

struction de la jeunesse a été de ce nombre. Abandonnée comme ci-devant aux soins de ces religieux (les Jésuites), le gouvernement a remarqué avec satisfaction le zèle qui animait leurs travaux et les succès qui les ont toujours couronnés. Aurait-il été juste de priver d'une institution aussi précieuse les habitants de la Russie Blanche? Ils doivent cependant l'être dès que ces religieux seront mis hors d'état d'exercer leur ministère, ou, ce qui revient au même, dès qu'il ne sera point pourvu à temps à la continuation de leur existence. L'exemple des autres pays prouve que dans aucun on n'a pu les remplacer. Et pourquoi en priver présentement ceux qui, parmi tant d'autres Ordres, ont voué tous leurs soins à l'éducation de la jeunesse et, par conséquent, au bien public? »

Sur tous les points de l'Allemagne, si nous prêtons l'oreille, nous entendrons retentir les mêmes louanges à la gloire de l'enseignement des Jésuites. Le P. Theiner, qui s'en est fait l'écho dans ses *Institutions d'éducation ecclésiastique,* épuise toutes les formules de l'admiration et de la reconnaissance, lorsqu'il parle de la grande supériorité des Pères de la Société de Jésus et de leurs efforts infatigables pour l'établissement des séminaires et l'éducation du clergé en Hongrie, en Bohême, en Moravie, en Polo-

gne, en Lithuanie, aux XVIe et XVIIe siècles (1).

Et qu'on ne croie pas qu'il arrête ces éloges aux confins du siècle suivant, et qu'aux accents de l'admiration succèdent les gémissements de la douleur, arrachés par le spectacle d'une triste décadence. Non : alors il n'était pas frappé de cette décadence prétendue, et ses éloges accompagnent les Jésuites à tous les âges de leur enseignement, et les poursuivent même au-delà de leur suppression. Parlant de cette suppression en France, en Espagne et en Italie, il ne craint pas d'écrire : « La blessure faite à l'éducation de la jeunesse par la suppression de la Société de Jésus était incurable (2). » Et quand il arrive à l'Allemagne, le patriotisme venant animer encore le sentiment de la justice, il s'écrie : « Je n'ai cessé d'admirer les efforts incroyables des Pères de la Société de Jésus pour perfectionner les établissements d'éducation ecclésiastique, et plus encore les magnifiques résultats dont ces efforts ont été couronnés. Dans un temps où le mensonge audacieux peut se livrer impunément à ses plus grands excès, il est du devoir de tous les amis de la vérité de rappeler à ces calomniateurs l'infamie de leur conduite, et d'attacher

(1) Voir en particulier t. I, p. 280 et 281.

(2) Tom. III, p. 400.

sur leur front la marque de réprobation dont ils s'efforcent de souiller tout ce qui est honorable (1). »

Plus loin, après avoir rappelé le nombre prodigieux d'hommes distingués dans l'Eglise et dans l'Etat, sortis du Collége Germanique, il s'étonne et s'indigne que l'ingrate Allemagne ait pu jamais oublier un Institut auquel elle devait ses gloires. « L'ami de la vérité, dit-il, se demande avec raison comment l'Allemagne, ce pays si pieux, dont le caractère se distingue surtout par un profond sentiment de justice et d'équité, que les orages politiques les plus violents n'ont jamais effacé, a pu s'oublier un moment au point de se laisser entraîner par les illusions de son siècle, et je ne dis pas de méconnaître les services que cet Institut lui a rendus, mais de les dédaigner et de les regarder avec froideur (2). »

Les Jésuites sont supprimés. Le Père Theiner décrit alors le triste état des séminaires en Allemagne, mais il fait une honorable exception en faveur de ceux où l'instruction continue d'être donnée par les membres de l'Ordre proscrit. « C'est en Prusse, dit-il, et notamment en Silé-

(1) Tom. I, p. 78.
(2) Tom. I, p. 224.

sie, que l'institution des séminaires s'est maintenue le plus longtemps dans sa pureté primitive. Là, l'éducation théologique de la jeunesse demeura confiée aux Jésuites, même après la suppression de la Société de Jésus. Le séminaire épiscopal de Breslau était en relation directe avec la célèbre Université des Jésuites de cette ville, qui a fourni tant d'hommes distingués dans toutes les branches de la science. Les élèves du séminaire continuèrent, comme auparavant, à en suivre les cours. Les autres excellents et magnifiques colléges des Jésuites de cette province, savoir ceux de Neustadt, de Neisse, de Schweidnitz, de Jaur et de Liegnitz, l'orgueil et l'ornement de la Silésie, fournirent également un grand nombre de jeunes élèves pour la théologie, qui achevaient après cela leurs études à l'Académie de Breslau (1). »

Un de ces élèves fut le Père Theiner, qui se croit ailleurs obligé de payer aux Jésuites, représentés par son vieux maître, un tribut d'hommage personnel. « Je dois, dit-il, l'éducation de ma jeunesse à ce Kœhler, si connu de tous les habitants de la Silésie, qui a eu la gloire d'être le premier à introduire dans cette province l'étude solide des langues orientales. Kœhler a rendu à

(1) T. II, p. 48.

l'instruction publique en Silésie des services que reconnaissent également les catholiques et les protestants. D'après la connaissance que j'ai acquise maintenant des Jésuites, je puis certifier que Kœhler est digne de son Ordre illustre. Je jouissais souvent quand je l'entendais, avec la plus aimable simplicité, exprimer le pieux désir de mourir, s'il était possible, dans l'habit de son Institut (1). »

Il est un livre dans lequel on a condamné Rousseau à se faire l'*apologiste de la religion chrétienne* : c'est un rôle à peu près semblable que nous venons d'imposer au Père Theiner en le transformant en apologiste des Jésuites.

III.

On objecte, il est vrai, que Frédéric, roi de Prusse, qui avait des Jésuites la plus haute opinion, étant entré dans cette même Silésie, où l'on nous disait tout-à-l'heure que, grâce à eux, *l'éducation s'était maintenue dans sa pureté primitive*, ne fut pas peu surpris de ne trouver dans ces Universités et ces colléges, qui tout-à-l'heure étaient *l'orgueil et l'ornement* de la province, même dans la *célèbre* Université de Breslau, que des professeurs d'une *étonnante médiocrité*, et

(1) T. I, Introd., p. 51.

demanda pour cette raison de faire venir aussitôt, soit de France, soit d'Italie, quelques Jésuites instruits.

Nous avons bien lu, en effet, que Frédéric II, après la suppression de la Compagnie, chargea les Jésuites de Silésie d'inviter leurs frères des autres provinces à venir profiter de l'hospitalité qu'il leur offrait, en y ajoutant une pension de 700 florins, et en cela nous n'avions vu qu'un acte d'humanité envers des proscrits, ou même qu'un acte de sage politique envers des hommes qui pouvaient être utiles; mais nulle part nous n'avons lu que cet appel fait aux Jésuites étrangers eut sa cause dans le peu de valeur des professeurs Jésuites silésiens. Sans doute ces Pères avaient moins de goût et de littérature que leurs confrères de France et d'Italie, et nous en avons un témoignage dans l'ouvrage déjà cité du Franciscain Prochaska, qui accuse les Jésuites de Bohême, de Moravie (et peut-être ceux de Silésie étaient dans le même cas), de se laisser aller aux déclamations et au mauvais goût littéraire; mais l'on ne voit pas que, sous le rapport scientifique, ils le cédassent en rien aux autres Jésuites.

Du reste, ce désenchantement prétendu de Frédéric au sujet des Jésuites est une assertion à l'appui de laquelle on n'apporte même pas une apparence de preuve. Nous allons, nous, citer

des paroles authentiques du roi de Prusse, qui nous révèlent sa véritable pensée sur la Compagnie. Déterminé à les laisser vivre dans son royaume, il écrivait à l'abbé Columbini, son agent à Rome, une lettre autographe, datée de Postdam le 13 septembre 1773, dans laquelle il l'informait en ces termes de ses intentions : « Touchant l'affaire des Jésuites, ma résolution est prise de les conserver dans mes États, tels qu'ils l'ont été jusqu'ici. J'ai garanti au traité de Breslau le *statu quo* de la religion catholique, et je n'*ai jamais trouvé de meilleurs prêtres à tous égards*. Vous ajouterez que, puisque j'appartiens à la classe des hérétiques, le Pape ne peut pas me dispenser de l'obligation de tenir ma parole, ni du devoir d'un honnête homme et d'un roi. » Et le 15 mai 1774, il répondait à d'Alembert qui lui reprochait de *conserver cette graine*, et qui redoutait que les autres princes, encouragés par son exemple, ne vinssent à lui en demander pour ensemencer leurs Etats : « Je ne vois en eux que des gens de lettres qu'on aurait bien de la peine à remplacer pour l'éducation de la jeunesse. C'est cet objet précieux qui me les rend nécessaires, puisque, de tout le clergé catholique du pays, il n'y a qu'eux qui s'appliquent aux lettres. Ainsi n'aura pas de moi un Jésuite qui voudra, étant très-intéressé à les conserver. »

Rien de plus contradictoire, on le voit, que le Frédéric imaginé par les adversaires des Jésuites et le Frédéric historique, si ce n'est l'*Histoire de Clément XIV* et les *Institutions ecclésiastiques*. Or, entre des assertions sans preuves et des témoignages authentiques, nul homme de sens n'hésitera à choisir.

On objecte encore que Marie-Thérèse, pour remédier à la décadence des études dans l'Université de Vienne, dirigée jusqu'alors exclusivement par les Jésuites, se vit obligée de leur enlever plusieurs chaires importantes pour les confier à des prêtres séculiers et à des religieux de différents Ordres.

Notons en passant une nouvelle contradiction. Les Jésuites, nous a-t-on dit ailleurs, après avoir eu seuls entre leurs mains l'instruction de toute l'Allemagne, n'ont pas su former un homme vraiment distingué; et voilà que tout-à-coup l'on peut trouver des professeurs de hautes sciences, prêtres séculiers et réguliers, capables non-seulement de les remplacer, mais encore de donner un enseignement supérieur et de suppléer à leur insuffisance ! Et toutefois, qu'on produise les noms, les ouvrages de ces nouveaux professeurs ! Où est cette renommée, cet éclat, qui devaient éclipser la gloire des Jésuites! Nous feuilletons les dictionnaires historiques et bibliographiques, et nulle part nous ne trouvons ni ces hommes

illustres ni leurs œuvres. Peut-être y en eut-il quelques-uns, mais ils furent certainement en fort petit nombre. Nous pouvons citer Michel-Ignace Schmidt, auteur d'une grande *Histoire des Allemands*, écrite dans la langue nationale. Mais observons d'abord que Schmidt était élève des Jésuites de Wurtzbourg; ensuite, qu'il ne se rendit à l'invitation de Joseph II et ne vint en Autriche qu'au temps même de la suppression; enfin et surtout, que son arrivée à Vienne coïncida avec les dangereux changements que l'empereur se disposait à opérer dans l'Église, ce qui rendit suspecte la protection dont il fut investi, et le fit accuser par plusieurs, notamment par l'évêque de Wurtzbourg, de connivence avec le prince schismatique. Cela nous fournit l'occasion de rappeler le vrai sens de la réforme des Universités d'Autriche au XVIIIe siècle. Nous avons vu, dans notre chapitre troisième, qu'en ôtant les chaires aux Jésuites de Vienne pour les donner à d'autres professeurs, on n'avait pas pour but d'arrêter la décadence dans laquelle ils auraient laissé tomber les études, mais seulement d'introduire dans les Etats d'Autriche, par la voie de l'enseignement, le jansénisme et le philosophisme.

Rien ne prouve qu'il y eut alors trace de décadence dans les Universités dirigées par les Jé-

suites, et il serait impossible de citer un seul fait authentique à l'appui de cette accusation. Si l'on se fût borné à modifier, à agrandir le plan d'études suivi dans l'Université de Vienne, pour entraîner les écoles de l'Empire dans le mouvement littéraire qui avait parcouru la France et commençait à atteindre les États protestants, ce dessein, nous l'avouons volontiers, eût été légitime et digne de tout éloge. Aussi le cardinal Migazzi, archevêque de Vienne, s'empressa de l'adopter, et les premiers d'entre les catholiques, les Jésuites songèrent à en assurer l'exécution. On se rappelle Michel Denis et les autres membres de la Compagnie qui aidèrent alors au développement de la littérature nationale. Aux exemples et aux preuves donnés à la fin de notre chapitre deuxième, nous pourrions encore ajouter quelques noms et quelques faits concluants. Nous pourrions mentionner François Schœnfeld, qui a composé plusieurs ouvrages en allemand, parmi lesquels des poésies pleines d'élévation et de chaleur. Nous pourrions surtout apprendre à plusieurs qu'au XVIIe siècle ce fut un Jésuite, le Père Frédéric de Spée, qui, le premier, révéla aux Allemands les richesses poétiques de leur idiome, et leur démontra par son exemple qu'il pouvait se plier comme tous les autres aux exigences multiples du rhythme lyrique. Son re-

cueil de poésies sacrées intitulé *Trutz-Nachtigall*, est plein de verve et d'inspiration, et encore de nos jours, les compatriotes de Frédéric de Spée le préfèrent à tous leurs poètes religieux.

Si le développement de la littérature nationale catholique ne fut pas poussé plus avant, la cause en est dans la proscription des Jésuites et dans la fausse direction qui fut imprimée aux études par Stock et ses complices. Sous prétexte de réformer l'enseignement des Jésuites, les novateurs voulaient le remplacer par leur doctrine schismatique. Alors, à la faveur et à la suite de mesures bonnes et même nécessaires, ils firent passer les mesures les plus désastreuses, qui rendirent les premières à bon droit suspectes et en éloignèrent les catholiques.

Que penser, par exemple, de cette prescription imposée par Stock, ce *réformateur* des études, « qu'à l'avenir nul ne serait ordonné prêtre, s'il ne comprenait l'Écriture sainte dans le double texte original hébreu et grec (1)? » Prescription absurde, impraticable ! Qu'ont besoin la plupart des prêtres pour dire la messe, administrer les sacrements, catéchiser, évangéliser les peuples, de savoir lire la Bible en hébreu? D'ailleurs, tous les aspirants au saint ministère en sont-ils capa-

(1) Voir Alzog, *Hist. de l'Église*, t. III, p. 344.

bles? Et enfin, s'il faut se livrer à des études si longues et si difficiles, où trouver le temps d'acquérir les connaissances indispensables aux fonctions du ministère pastoral, le temps même de les remplir? On dirait vraiment que le jansénisme, sous des formes diverses, poursuivait toujours les mêmes projets, et que, pour réaliser son plan de Bourg-Fontaine, il voulait anéantir les sacrements en en rendant les ministres impossibles.

Sans doute, il est bon qu'un certain nombre de prêtres se portent vers les hautes études de l'Écriture sainte et des langues sacrées, mais ils seront nécessairement en minorité. C'est ce qu'avaient compris, ce que pratiquaient les Jésuites. Au grand nombre ils enseignaient la science suffisante, et surtout l'exercice du zèle et de la piété; aux natures privilégiées ils imprimaient un élan vers les sublimes connaissances. Saint Ignace avait établi cette règle et cette distinction pour les Jésuites eux-mêmes, et saint Charles Borromée, dans le V[e] Concile de Milan, avait appliqué l'une et l'autre à ses prêtres; mais le zèle et la sagesse d'un Ignace et d'un Charles Borromée ne suffisaient pas aux *réformateurs* de Vienne.

IV.

Abordons plus directement la question, et voyons si vraiment, vers l'époque de la suppres-

sion, les écoles des Jésuites étaient en décadence. Au commencement du XVIIIe siècle, la Compagnie opéra un recensement de toutes ses maisons. Ce recensement constata l'existence de 612 colléges, de 157 pensionnats ou écoles normales, de 24 Universités, dans lesquelles se conféraient les grades académiques. Un demi-siècle plus tard, en 1749, l'Atlas universel de l'Institut prouve qu'elle avait encore progressé au milieu de tous les efforts de l'incrédulité pour arrêter sa marche, car elle possédait 669 colléges.

Or, ces colléges étaient presque tous florissants, et à leur tête se trouvaient des professeurs plus ou moins remarquables. Évidemment, nous ne pouvons entreprendre ici de tracer un tableau particulier de chacune des Universités, de chacun des colléges que dirigeait la Compagnie. Choisissons pour exemple l'Université de Wurtzbourg et le Collége Thérésien à Vienne, au sein de cette même Allemagne où elle est accusée d'avoir le plus oublié ses glorieuses traditions.

Pour l'Université de Wurtzbourg, nous emprunterons quelques détails à un *Essai sur l'histoire* de cette Université, par Christian Bœnike. Bœnike, comme il est facile de s'en convaincre à la lecture de son ouvrage, paraît peu suspect de prévention en faveur des Jésuites. Or, il écrit à la page 161 de son livre : « Le P. François

Huberti, professeur de hautes mathématiques dès l'an 1754, fut le digne successeur des Pères Athanase Kircher et Gaspar Schott dans la chaire que ces deux hommes avaient illustrée pendant le cours du siècle précédent. » Et à la page 273, il s'exprime ainsi : « Le zèle des études bibliques et hébraïques, que les Pères Videnhofer et Nicolas Zillich avaient si heureusement propagé, se ralentit après la mort de ces deux hommes dans notre Université. » Et il ajoute un peu plus loin : « Pour relever ces études, le prince-évèque Adam Frédéric donna la chaire d'Ecriture sainte successivement aux PP. Henri Kilber et Thomas Holztclau, qui venaient de publier (1768) leurs savants ouvrages de théologie (*Théologie de Wurtzbourg*). » Ainsi, sciences profanes, sciences sacrées, rien n'avait dépéri entre les mains des Jésuites à l'Université de Wurtzbourg. *Ab una disce omnes.*

Nous trouvons un tableau magnifique du Collége Thérésien dans une lettre rendue publique de Rossignol de Val-Louise. En 1767, après avoir proclamé le *Gymnase impérial* une des premières écoles du monde, il continuait ainsi : « On voyait rassemblé dans cette maison la fleur de la noblesse de tous les États de la maison d'Autriche, Allemands, Hongrois, Italiens, Flamands. On y cultivait avec le plus grand soin et

le plus grand succès les sciences, les lettres et les beaux-arts. L'histoire naturelle y était particulièrement en honneur. On y faisait des collections; on apprenait à dessiner et à colorier au naturel les productions de la nature. Mathématiques, physique, musique, danse, escrime, géographie, histoire, rien n'était négligé pour former des cavaliers accomplis de tout point (1). Une trentaine d'élèves s'appliquaient à la jurisprudence. Ils étaient séparés des autres, comme déjà plus âgés. La philosophie aura de la peine à en goûter le motif. Ces enfants se confessaient et communiaient régulièrement une fois le mois. Ce n'était point l'usage de le faire plus souvent. On entendait de les monter sur un ton qu'ils pussent conserver à la fin de leur éducation en entrant dans le monde. Mais ce qui intéressera particulièrement nos Français, rien n'égalait le ton d'aménité, de politesse, d'urbanité qui régnait parmi cette jeunesse. Un étranger, en se présentant, était assuré d'être accueilli avec la plus grande honnêteté, et de se trouver en pays de connaissance. Il n'avait que faire de se pourvoir d'un truchement. Ces jeunes gens parlaient toutes les langues, avec le même degré de faci-

(1) Le Collége Thérésien comptait alors parmi ses professeurs les Khell, les Michel Denis, les Eckhel, les Paul de Mako, etc.

lité, sans que cette étude prît sur leurs occupations littéraires, et voici comment : un jour de la semaine, tous étaient obligés de parler allemand; un second jour était pour le latin, un autre pour l'italien; on en avait assigné deux pour le français... Ainsi, je fus moins étonné qu'on ne le sera de ce que je vais dire. Je me trouvai à table à côté du jeune comte Bathiani, Hongrois, âgé de onze ans. Il soutint avec moi de longues conversations. Je l'ai entendu parler latin avec la rapidité et la précision d'un vieux professeur de philosophie. Quand il parlait français, vous eussiez dit qu'il avait été élevé sur les bords de la Loire, à Blois ou à Orléans. C'est principalement à table que j'ai conversé avec lui. On ne faisait point la lecture; on voulait que les enfants profitassent de ce temps pour se former aux langues et aux manières de la bonne compagnie. Dans cette vue, on les faisait manger à des tables rondes ou ovales, qui admettaient douze convives, huit pensionnaires et quatre Jésuites, distribués en symétrie, qui avaient l'œil à tout. Chaque enfant servait ses camarades à tour de rôle, et se trouvait engagé à apprendre à le faire avec décence. Elle régnait tellement dans tous leurs procédés, dans toute leur conduite, que, quoique j'aie demeuré assez longtemps au milieu d'eux, je n'ai pas entendu une seule fois un pro-

pos, une parole, qui donnât la moindre atteinte au respect qu'on doit à la religion, à la pureté des mœurs, aux égards mutuels que prescrit l'esprit de société (1). »

Ces succès, cette splendeur du Collége Thérésien, cette réputation qui s'était répandue dans toute l'Europe et y avait attiré une foule d'élèves, étaient dus principalement au Père Henri Kerens. Marie-Thérèse l'ayant remarqué, l'avait demandé pour son collége, où il enseigna d'abord la philosophie morale et l'histoire, et dont il devint ensuite recteur. L'impératrice récompensa plus tard son zèle si heureux en le nommant, après la suppression, au siége de Neustadt. Là il se montra saint évêque et fut du nombre de ces rares prélats qui osèrent résister aux innovations de Joseph II. Avec le Père Kerens, le Père François-Charles Palma se signala aussi au Collége Thérésien, où il était préfet général, par son habileté à diriger et à former la jeune noblesse. Après l'extinction de son Ordre, Marie-Thérèse le nomma évêque suffragant de l'archevêque de Kolocza en Hongrie. Citons enfin le Père Sigismond Hohenwart, habile dans presque toutes les langues modernes, professeur d'histoire et préfet au Collége Thérésien. Ce fut à lui que Ma-

(1) Lettre à M. Noël, éditeur de la *Géographie* de Guthrie, p. 16. (Turin, 1805.)

rie-Thérèse confia l'éducation de l'un de ses petits-fils, qui fut depuis l'empereur François II. Ce prince, reconnaissant envers son maître, le fit monter, en 1803, sur le siége archiépiscopal de Vienne, et mérita par ce choix les félicitations de Pie VII.

Nous rencontrerions les mêmes succès et les mêmes hommes en parcourant les divers colléges de la Compagnie dans le reste de l'Europe. Ne nous rappelons-nous pas l'éclatant témoignage rendu par les universitaires aux Jésuites du collége de Louis-le-Grand? Mais à quoi bon insister? Nous avons fait, dans ce chapitre, une longue énumération des personnages distingués, soit dans les sciences sacrées et profanes, soit dans les lettres, dont se glorifiait la Société de Jésus au moment de son abolition. Or, la plupart d'entre eux s'étaient formés dans la carrière de l'enseignement ou même occupaient encore leurs chaires. Jamais ils n'avaient été plus nombreux. Peut-être dans certaines branches des connaissances humaines, dans la théologie, par exemple, ils restaient au-dessous de leurs pères, mais ils étaient encore supérieurs à leurs rivaux, et, par compensation, ils se surpassaient eux-mêmes dans les sciences mathématiques et naturelles. Quels professeurs, en effet, que les Hermann, les Manhart, les Reuter, les Gravina, les Giorgi, les Piasce-

vich, les Kilber, les Holtzclau, les Neubaüer, les Voit, les Faure, les Bolgeni, les Iturriaga, les Gener, les Sardagna, les Stattler, les Stoppini, les Zaccaria dans la théologie ! que les Videnhofer, les Veith, les Nicolaï, les Tirsch, les Haselbauer, les Weitenauer, les Curti, les Hartzheim, les Goldhagen, les Franz, les Khell, les Zillich, les Giraudeau dans l'Écriture sainte et les langues sacrées ! que les Schwartz, les Biner, les Zallinger, les Zech, les Stefanucci, les Antoine Schmidt, les Vogt dans le droit canonique ! que les Eximeno, les Béraud, les Scherffer, les Rivoire, les Pézenas, les Lagrange, les Veiga, les Asclepi, les Ximénès, les Hell, les Monteiro, les Kratz, les Riccati, les Benvenuti, les Belgrado, les Walcher, les Weiss, les Weinhart, les Wülfen, les Steppling, les Huberti, les Paulian, les Liesganig, les Lecchi, les Boscovich dans les sciences mathématiques, physiques et naturelles ! que les Contzen, les Storkenau, les du Tertre, les Mako, les Horvath, les Sagner, les André, les Para du Phanjas, les Azevedo, les Denis, les Terreros, les Colomès, les Isla, les Guénard, les Grou, les Wurs, les Andrès, les Bettinelli, les Mazzolari, les Larraz, les Rossi, les Rubbi, les Raffei, les Santi, les Lagomarsini, les Lampillas, les Serrano, les Tiraboschi, les Geoffroi, les Desbillons, les Brotier, les

Féraud, les Paul, les d'Aussy, les Ambroggi, les Noghera, les Benedetti, les Cunich, les Zamagna, les Morcelli, dans la philosophie et les lettres ! que les Masder, les Panel, les Schüz, les Kéri, les Daude, les Schwartz, les Hansitz, les Haïden, les Prileszki, les Katona, les Holl, les Frœlich, les Polh, les Kaprinaï, les Naruszewicz, les Lazeri, les Eckel, dans les antiquités et les sciences historiques (1) !

Comment donc, encore une fois, a-t-on pu dire qu'avec tant d'hommes éminents la Compagnie ne comptât plus dans son sein que des professeurs d'une infériorité absolue ? Comment même a-t-on pu dire que ces professeurs fussent dans un état d'infériorité relative ? Et qui oserait-on leur comparer ? Serait-ce les protestants ? Mais les protestants à cette époque, et même dans les âges antérieurs, n'ont guère à offrir de noms éclatants, du moins dans les sciences naturelles et dans la théologie. Quant à la littérature, nous avons déjà dit que le mouvement qui s'est opéré parmi eux au siècle dernier est postérieur à la suppression des Jésuites, ou, tout au plus, contemporain.

Les amis des Jésuites n'ont donc à rétracter

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 4, un tableau des principaux professeurs Jésuites de quelques Universités allemandes, au moment de la suppression.

aucun des éloges qu'ils ont prodigués aux derniers âges de l'illustre Compagnie. Ils peuvent, sans être accusés d'exagération par les gens d'intelligence, par les hommes instruits des faits, continuer à parler de la grandeur de ce colosse au moment où le siècle entier se rua pour l'abattre. Ils peuvent déplorer, avec toutes les grandes, toutes les nobles voix du temps, la perte irréparable que les sciences et les lettres ont faite alors en Europe, et former des vœux ardents pour que notre âge, qui a recueilli malgré lui le legs de malheurs et de ruines que lui a imposé le siècle du philosophisme, n'hérite pas de ses fureurs insensées, mais qu'il permette à la Compagnie de Jésus de se reconstituer sur ses bases antiques, et de rendre sa jeunesse plus studieuse, plus savante et plus pure.

FIN.

APPENDICE.

EXAMEN GÉNÉRAL

DE

L'HISTOIRE DU PONTIFICAT DE CLÉMENT XIV

DU P. THEINER,

PAR M. L'abbé MAYNARD.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

EXAMEN GÉNÉRAL

DE L'HISTOIRE

DU PONTIFICAT DE CLÉMENT XIV

(Extrait du tome XII de la *Bibliographie catholique.*)

C'est bien malgré nous, et par pure obéissance aux devoirs contractés envers nos lecteurs, que nous nous occupons d'une polémique dont le résultat ne peut être que déplorable. Quoi qu'il arrive, en effet, l'honneur du Saint-Siége et l'honneur de la Société de Jésus, l'un et l'autre engagés dans la lutte, se retireront difficilement du champ de bataille sans avoir reçu quelque blessure. Il y a là une victime, innocente ou coupable ; de l'autre côté, y aurait-il donc un juge ou un bourreau? Comment échapper à ce terrible dilemme ? Quels que soient notre respect et notre affection pour la Société de Jésus, la plus grande chose qui ait existé dans l'Église, en dehors de sa divine constitution ; bien que nous l'ayons défendue et que nous soyons disposés à la défendre, s'il plaît à Dieu, toute notre vie, nous ne manquerons pas aujourd'hui à la vénération filiale que nous devons au Vicaire de Jésus-Christ. Les Jésuites, ces enfants respectueux et soumis du Saint-Siége, n'avoueraient jamais pour leur défenseur l'écrivain qui voudrait édifier leur apologie sur la honte d'un Souverain Pontife, et aujourd'hui, comme en 1773, ils mourraient mille fois plutôt que d'enchaîner à leur char de triomphe la mémoire souillée d'un Pape, ce Pape fût-il Clément XIV. Du reste, autant qu'il était possible, les

deux parties intéressées sont mises en dehors du débat : on connaît la déclaration que le général des Jésuites a faite le 24 décembre dernier ; et, malgré l'assurance du P. Theiner qui dit avoir été *jugé digne* (t. I, p. 19) de venger Clément XIV, nous ne croirons jamais que Rome approuve son malheureux livre.

Plus la question est difficile à résoudre, et plus nous avons droit de demander qui obligeait à la soulever. Nous n'avons pas à revenir ici sur le livre de M. Crétineau-Joly *Clément XIV et les Jésuites* (voir nos t. VI, p. 535, et VII, p. 154), ni sur les motifs qui ont pu le pousser à la révélation de telles hontes. Nous n'avons pas à nous enquérir s'il n'aurait pas mieux valu épaissir, au lieu de le déchirer, le voile que la main pieuse des Jésuites avait jeté prudemment sur la nudité d'une mère toujours sacrée et toujours chérie : le mal est fait, si mal il y eut. Mais qui songeait aujourd'hui au livre publié il y a cinq ans par M. Crétineau-Joly ? Qui forçait à ressusciter le scandale (de quelque côté que le scandale soit venu) qu'alors il excita ? C'est toujours, sans doute, une œuvre louable que de travailler à justifier et à glorifier un Pape ; mais encore faut-il choisir un moment opportun. Or, nous le répétons, qui songeait aujourd'hui à Clément XIV ? Nous irons plus loin : qu'importe, après tout, à la religion, que la mémoire de ce Pontife soit plus ou moins vengée ? Et d'un autre côté, la religion, en elle-même ou dans ses plus illustres enfants, n'aura-t-elle pas à souffrir de cette lutte intempestive ? Le P. Theiner nous dit lui-même (t. I, p. 16) qu'il avait commencé son ouvrage dès 1847, et qu'il l'interrompit au milieu de la guerre abominable déclarée alors aux Jésuites. Mais cette guerre est-elle donc tellement assoupie qu'elle ne doive se réveiller jamais ? L'Église et les Jésuites peuvent-ils se promettre une longue paix en ce monde ? Saint Ignace mourant n'a-t-il pas laissé la persécution pour héritage à ses enfants ? Or, si la guerre se renouvelle, le livre du P. Theiner ne

sera-t-il pas la plus dangereuse machine qui ait jamais été dressée contre eux? Nous, que diverses circonstances ont conduit à lire un grand nombre d'ouvrages dirigés contre la Société de Jésus, nous n'en connaissons pas de plus perfide. On se défie des jansénistes, des philosophes, des impies ; mais comment soupçonner un religieux réputé pieux et savant, un religieux revêtu de tous les titres que le P. Theiner étale complaisamment sur la couverture de son livre ? Ce livre est la justification et l'apologie de tout ce qui a été fait contre les Jésuites au dernier siècle, non-seulement par Clément XIV, mais par les Cours et les ministres philosophes ; c'est même une invitation à recommencer, dans un moment donné, cette horrible campagne que M. de Montalembert a si justement appelée « la plus grande iniquité des temps modernes. » Vienne ce moment, que ce livre hâtera peut-être, et qu'on se figure un M. Dupin ou un M. Thiers à une tribune nationale, tenant en main le lourd factum du P. Theiner, où tout ce qui tient à l'Ordre de Jésus est montré coupable ou insensé, et tout ce qui le déteste, saint et héroïque ! Les Jésuites n'en seraient-ils pas écrasés ? Que dirait alors le P. Theiner ? Quel remords déchirerait son âme ! Dieu nous préserve d'encourir jamais une si épouvantable responsabilité ! — Ce livre est donc une mauvaise action. C'est, de plus, un acte d'ingratitude, car le P. Theiner doit aux Jésuites son retour au catholicisme, son éducation, et même la réputation, un peu usurpée peut-être, dont il jouit. C'est enfin une œuvre d'injustice et de passion. Quoi ! n'était-il pas possible à l'auteur d'élever à Clément XIV le monument triomphal qu'il rêvait, sans lui donner pour piédestal la mémoire profanée du grand Clément XIII, de la Société de Jésus, des cardinaux, des évêques, des pieux fidèles qui la défendirent ou qui la pleurèrent ? Le trône dressé à Clément XIV n'aurait-il pas brillé d'un assez vif éclat, s'il n'eût été entouré de siéges d'honneur destinés à toutes les hontes du XVIII[e] siè-

cle, aux Pombal, aux Choiseul et à tant d'autres? Ce n'est pas au milieu d'un tel cortége qu'on va chercher ordinairement les saints et les héros. — Et pourtant, le P. Theiner prend Dieu à témoin qu'il n'a écrit ces pages « que dans le plus pur intérêt de l'Église et de la vérité, » que son but n'a pas été de nuire à la Société de Jésus » (t. I, p. 13). » Oui, sous ce rapport, Dieu seul est juge. Mais qu'importent les intentions, si l'œuvre est mauvaise, si le résultat en doit être déplorable? Ces intentions elles-mêmes, toutefois, n'échapperont pas à la censure. Bien d'autres (ce ne sera pas nous) accuseront l'auteur de jalousie et de haine. Nous nous contenterons de l'accuser d'un aveuglement dont son livre seul nous fournira plus d'une preuve. Car qu'on ne s'attende pas à trouver là une œuvre savante et habile, bien digérée et bien conduite. Par un bonheur qui tient à sa position exceptionnelle d'archiviste secret du Vatican, le P. Theiner a eu à sa disposition les documents les plus précieux; mais soit que sa cause fût trop mauvaise, soit qu'il n'ait pas su lire ni comprendre les pièces, il n'a presque jamais réussi à baser ses assertions sur un document authentique. Et pourtant, il y a dans son livre un luxe et un abus incroyables de citations. Sur les onze cents pages qui le composent, plus de la moitié peut-être est remplie par des pièces transcrites *in extenso*, après avoir été longuement et lourdement analysées. Une telle méthode est expéditive et sert à faire très-vite de gros volumes; mais elle est peu littéraire. On ne réussit guère mieux à faire un bon et beau livre avec des citations entassées pêle-mêle, qu'à composer une Iliade avec les lettres de l'alphabet jetées au hasard. De plus, cette méthode est maladroite et compromettante : souvent la citation ne prouve rien, ou même contredit une assertion émise à quelques pages de distance. C'est un malheur qui arrive fréquemment au P. Theiner; et il ne faudrait pas, croyons-nous, à un homme habile d'au-

tre livre que celui-ci, pour établir solidement la thèse diamétralement opposée à la sienne.

Voilà une vue générale de l'œuvre du P. Theiner. D'après cela, n'est-il pas singulier de l'entendre dire « qu'il n'a pris d'autre guide que son affection pour la » Compagnie de Jésus (t. I, p. 18) ; » de le voir se draper en héros, « présenter sa poitrine avec fierté » au fer de la vengeance (ib., p. 14), en s'écriant : « Calomnies ou » persécutions, nous les recevons avec joie (p. 20)? » Vaine protestation de courage! le P. Theiner sait fort bien qu'il ne court aucun risque du côté des Jésuites et de leurs amis, à moins que sa vue et son imagination ne soient troublées par cette fameuse épée dont « la poignée est à Rome et la pointe partout! » Son honneur d'honnête homme et de religieux sortira, nous l'espérons, sain et sauf de la lutte; mais il n'en sera pas ainsi, nous le craignons, de sa réputation d'historien savant et d'habile écrivain. Sous ce dernier rapport, il pourra se consoler avec M. l'abbé de Geslin, son traducteur, qui lui a prêté son mauvais français.—Suivons-le maintenant pas à pas dans les détours de son vaste labyrinthe.

Nous y entrons par un *tableau de l'époque*. Le coup dirigé contre les Jésuites part du Portugal, où la Société est supprimée par Pombal. Le contre-coup se fait sentir en France, où règnent madame de Pompadour et le duc de Choiseul. On sait quel était alors l'état de la France. Louis XV ne songeait qu'à ses plaisirs; la philosophie, le jansénisme, les parlements, qu'à la destruction des Jésuites, pour arriver ensuite au renversement du christianisme. Les Jésuites se défendaient de toutes armes. Le P. Theiner fait grand bruit de la déclaration gallicane signée par le P. de La Croix, provincial de France. Ce fut une faute, sans doute, et une faute inutile, mais combien excusable, surtout quand on sait qu'elle lui fut imposée par le pouvoir civil ! Après tout, il ne sacrifiait aucun principe essentiel, et il n'y a pas lieu de s'écrier :

« Quel triomphe pour leurs ennemis ! quelle humiliation profonde ! (t. I, p. 41) » Vains efforts ! Tant de haines produisent leurs fruits, et la Société est dissoute en 1764. — Cependant Clément XIII résiste. Il veut réunir en France un concile national pour sauver les Jésuites. Ganganelli s'y oppose : première apparition dans l'histoire du futur Clément XIV ! Clément XIII lance alors la fameuse bulle *Apostolicum pascendi*. Elle n'a, au dire du P. Theiner, que des conséquences funestes. Suivant nous, elle fut un cri d'alarme, un acte d'encouragement, et elle reste comme un monument d'héroïque fermeté et de suprême justice, à côté des mandements de Christophe de Beaumont, cet illustre pontife qui est, avec Clément XIII, la plus grande figure religieuse du XVIIIe siècle. Œuvre des Jésuites, extorquée à Clément XIII, dit Theiner qui n'a jamais que des insultes pour ce grand Pape, la bulle *Apostolicum* fut, il est vrai, bafouée, brûlée par les impies, mais elle fut louée par saint Liguori; et si 23 évêques seulement écrivirent au Souverain Pontife pour l'en féliciter, le silence des autres ne peut être regardé comme une improbation, surtout en France, où l'épiscopat était presque unanimement favorable à la Société. Sans doute elle n'enchaîna pas des fureurs qui, en toute hypothèse, auraient suivi leur cours ; mais elle consola les chrétiens ; et plus tard elle sera reprise par Pie VI et par Pie VII, lorsqu'ils songeront à rétablir la Société de Jésus. En attendant, nous l'avouons, elle redouble les haines. Les Jésuites sont brutalement chassés de l'Espagne et jetés, malgré le Pape, sur les côtes de l'État pontifical. En racontant toutes ces horreurs, le P. Theiner n'a pas un mot pour excuser les Jésuites dans le passé, encore moins dans le présent : tout au plus quelques phrases banales sur la barbarie des mesures employées contre eux, suivies immédiatement de déclamations contre leurs imprudences et leurs folies. Ainsi, ce sont, à l'en croire, leurs écrits et leurs défenses qui

amènent la conspiration célèbre qui leur fut si fatale. Pour toute restriction, on ajoute : « De combien d'écrits » et d'événements dont ils n'étaient pas coupables, les » a-t-on chargés? *nous l'ignorons* (p. 69) ! » Ainsi encore, ce sont les amis *imprudents* des Jésuites (on n'ose pas dire les Jésuites eux-mêmes) qui provoquent les mesures les plus rigoureuses (p. 86). On vous dépouille de tout; on vous jette en prison sans forme de procès; vous vous défendez, on vous met à mort : c'est votre faute; pourquoi vous défendiez-vous? Ainsi raisonne toujours le P. Theiner. Mais, en revanche, s'agit-il des ennemis et des bourreaux des Jésuites, il a toujours une excuse et une justification toutes prêtes. Ainsi Charles III, ce monarque d'une haine si taciturne et si obstinée, déclare dans la Pragmatique qui condamne les Jésuites à l'exil, qu'il renferme le secret de cette mesure barbare « dans son cœur royal. » Ce silence, qui serait un crime à l'égard du dernier coupable, est attribué par le P. Theiner à « l'esprit religieux » de ce prince, à sa « compassion » pour les victimes (t. I, p. 86) ! — Cependant la persécution suit son cours, et Clément XIII sa noble tâche. Les projets les plus impies sont essayés contre l'Église en Espagne, en Portugal, partout. Le Pape proteste toujours. Pure « simplicité » de sa part et de celle de son ministre Torregiani ! Songes innocents, mais « insensés (p. 87) ! » Ainsi est constamment traité ce grand Pontife ! Dans toutes ses démarches, il est le jouet d'un songe « insensé » ou la victime de « l'aveuglement » de ses conseillers (t. I, p. 482)! Mais tant de persécutions ne suffisent pas aux Cours : il leur faut la suppression totale des Jésuites. Exigence bien naturelle ! Après avoir provoqué partout les lois les plus oppressives et les plus humiliantes, ils n'en sont pas devenus plus sages : peut-on donc s'étonner que les puissances catholiques ne se donnent aucun repos jusqu'à l'entière abolition (p. 120) ? Pour y forcer le Pape, on attaque l'Église. Le Pape se défend par

un monitoire contre Parme. Alors on occupe ses États. C'est lui qui a tort, bien qu'il n'ait usé que de ses droits, et qu'il ait même obéi à un rigoureux devoir. Il réclame : réclamation insensée ! Quand plus tard Clément XIV réclamera en Corse des droits que la France lui a ravis, à la bonne heure, ce sera légitime ! Mais Clément XIII réclamer Bénévent ! Allons donc ! — Cependant les Cours deviennent plus violentes. Charles III nourrit depuis longtemps la pensée de « contraindre le Pape » à l'abolition (p. 121). Son ministre Campomanès veut faire chasser de Rome le général et ses frères. Où iront-ils, les malheureux, puisque c'est leur dernier asile ? Peu importe au P. Theiner : Charles III n'en sera pas moins un prince pieux, et ses ministres des anges. Alors la France et l'Espagne unissent leurs efforts. Le Pape est pressé de tous côtés, et par les violences de la Cour de Madrid, et par les invitations doucement hypocrites du ministre de France. Le nonce de Paris écrit à Rome au nom de Choiseul que « si l'on accorde de bon » gré la suppression, on pourra tout obtenir en Espagne, » et arrêter d'un seul coup les progrès que commence à » y faire l'incrédulité (p. 141). » Le P. Theiner cite sérieusement et souligne de pareilles expressions. Clément XIII, malgré ses rêves « insensés, » n'a pas une foi si naïve. Il ne se laisse pas prendre à ces insinuations perfides. Il reste toujours ferme comme une colonne et meurt sans céder. Et c'est ce grand Pontife pour lequel le P. Theiner n'a que des accusations ou des paroles d'une dédaigneuse pitié ! C'est de lui qu'il veut faire le marchepied du trône qu'il va dresser à Clément XIV ! Pourquoi présenter l'un si grand et l'autre si petit ? L'un a défendu les Jésuites jusqu'à la mort ; l'autre les a supprimés : là est tout le secret de ce contraste. C'est pour cela qu'on rend les jésuites et lui responsables de tous les excès de l'impiété. Empruntant la langue d'une philosophie impie, on les accuse d'avoir ignoré « les besoins

du temps (p. 146) ; » mots banals et trompeurs, à l'aide desquels on a toujours justifié les attaques contre l'Église. Oh ! qu'il entendait bien mieux « son temps, » ce grand Pontife qui avait vu que sous la guerre aux Jésuites se cachait la guerre à toute religion ! Sans doute, pas plus que nous, il ne regardait les Jésuites comme nécessaires à l'Église ; mais leur cause était celle de la justice, et, par conséquent, de l'Église, qui a toujours défendu la justice. Dans les rangs de leurs ennemis, qui voyons-nous ? Des hérétiques, des courtisanes, des philosophes, des impies. D'où est partie l'attaque, si ce n'est de là ? Pombal, Choiseul, d'Aranda, Tanucci, qu'étaient-ce, sinon d'abord les ministres d'une philosophie antichrétienne ? Eh bien ! c'est par eux que sont entraînés les souverains aveugles, qui ne peuvent comprendre qu'on sapera leur trône et la religion après avoir renversé les Jésuites. Peut-être alors quelques hommes honnêtes, comme aujourd'hui le P. Theiner, se font illusion et s'imaginent qu'on va tout sauver en cédant sur un point, et guérir tout le corps en coupant un membre détesté ; mais qu'on cite un homme de foi et de distinction à qui soit venue cette pensée. Et le P. Theiner lui-même osera-t-il dire que le danger de l'Église fût alors dans les Jésuites ?

Enfin, la victime va être livrée au bourreau. Ces Jésuites, calomniés, traqués de toutes parts, jouet d'une guerre sauvage ou de calculs cupides, n'avaient pour eux qu'un vieux Pape et quelques catholiques : le vieux Pape vient de mourir, et le conclave, qui déjà s'assemble, va élire Clément XIV !

Étudions ce qui se passe au dehors et au dedans de cette fameuse assemblée. Au dehors sont les princes, qui poursuivent les cardinaux de leurs demandes importunes ; les ambassadeurs, ministres zélés des haines de leurs maîtres ; au dehors est la simonie, qui assiége toutes les portes du conclave. Le P. Theiner ne le nie pas ; mais, sous la demande importune des princes, il voit

« les desseins cachés de la Providence, provoqués peut-» être par la direction que la Compagnie de Jésus avait » suivie avant sa chute (t. I, p. 152).» Toujours le même système : les Jésuites seuls sont coupables ; les princes ne sont que les instruments bénis de Dieu ! — Au dedans du conclave, deux partis sont en présence : d'un côté, les cardinaux des cours, qui veulent plaire aux puissances, qui obéissent à toutes leurs inspirations, et qui, au mépris des règles les plus sacrées, les tiennent au courant de tout dans des correspondances de toutes les heures ; de l'autre, les *zelanti,* « vendus aux Jésuites, » dit le P. Theiner (p. 157), c'est-à-dire partisans du bon droit et de la justice à l'exemple de Clément XIII, incorruptibles à toutes les séductions, inaccessibles à toutes les craintes. Eh bien ! ce sont ces zelanti, dont on n'a pas pu trouver un seul billet, pendant que les cardinaux des cours livraient aux ambassadeurs tous les secrets du conclave ; ces zelanti, victimes de l'espionnage de ces « habiles conclavistes, » qu'on nous représente si naïvement (p. 210) «passant et repassant à pas de loup» devant la cellule des Albani pour surprendre leurs discours, que le P. Theiner sacrifie toujours aux meneurs d'intrigues ! Mais il confond toutes les notions et dénature tous les caractères suivant les besoins de sa thèse. C'est ainsi qu'à en croire l'Introduction, le cardinal de Bernis ne mérite aucune confiance ; mais plus tard, lorsqu'on croira pouvoir tirer profit de son témoignage, il sera l'homme le plus remarquable du corps diplomatique (t. I, p. 322).

Nous connaissons maintenant les combattants et le champ de bataille : suivons les vicissitudes de la lutte. — L'ambassadeur d'Espagne et d'Azara avaient, dès le commencement, résolu de faire des conditions au futur Pape au sujet des Jésuites (p. 217). Tel est le projet : voyons comme il sera suivi. D'Aubeterre, ambassadeur de France, qui (aveu précieux !) dirige le conclave « à l'intérieur et à l'extérieur (p. 178), » reprend le projet

pour lui-même, et fait à Bernis et à Orsini des propositions simoniaques. Ceux-ci refusent noblement. D'Aubeterre insiste; car, quoiqu'en dise le P. Theiner (p. 222), il ne renonça jamais à son dessein, comme on le voit par la dépêche citée immédiatement après. Il engage à s'en ouvrir à Ganganelli, qu'il connaissait bien. Pendant son cardinalat, en effet, Ganganelli n'avait eu que deux amis intimes, ce même d'Aubeterre, et cet infâme Roda qui écrivait à Choiseul : « Nous avons tué l'enfant, il ne nous reste plus qu'à en faire autant à la mère, notre sainte Église romaine. » Non, ce projet ne fut jamais abandonné, ni par les ambassadeurs, ni par les souverains. Toutes les preuves que cite le P. Theiner en faveur d'un abandon prétendu se tournent contre lui. Ainsi, Choiseul écrit de n'entamer aucune négociation avec le sacré Collége, « si l'on juge qu'elle serait inutile (p. 224) : » ainsi encore, en preuve du renoncement de d'Aubeterre et d'Azpuru à toute négociation simoniaque, on cite une dépêche de d'Aubeterre à Choiseul où il est dit : « M. Azpuru, qui est très-bon canoniste, est » très-piqué qu'on refuse l'exécution de cette mesure, » que sa cour désire vivement, comme la plus importante » et la plus capable d'assurer le point essentiel de la be- » sogne dont nous sommes chargés (p. 227). » Voilà la logique et l'habileté du P. Theiner ! Voilà où le conduit sa manie de toujours citer ! — Cependant, malgré tant d'intrigues, malgré l'arrivée à Rome d'Almada, venu tout exprès de Portugal pour travailler à l'extinction des Jésuites (p. 288), l'affaire ne marche pas, lorsque tout-à-coup entrent au conclave les cardinaux espagnols La Cerda et Solis. On salue leur venue avec joie, dit naïvement le P. Theiner (p. 230), dans l'espérance de voir bientôt élire un Pape. En effet, les Espagnols « ne » tardent pas à comprendre quel est l'homme qui doit » monter sur la chaire de saint Pierre (de plus en plus naïf !). » Mais, auparavant, ils veulent « sonder leur

» candidat (p. 231), » et suivant qu'il les satisfait ou qu'il les mécontente, on voit leurs suffrages se porter sur lui ou sur un autre cardinal. Pendant ce temps, par des menées secrètes et insidieuses, ils gagnent le parti des Albani en représentant leur candidat comme un *Jésuite* (p. 239); et enfin, 19 mai 1769, Ganganelli qui, avant l'arrivée des Espagnols, n'avait été proposé par personne, est élu Pape à l'unanimité. — Quel est le mot de ce mystère? Nous dirons franchement notre pensée. Il nous paraît incontestable qu'un billet quelconque a été signé par Ganganelli et remis aux Espagnols. Le P. Theiner repousse l'idée d'un pacte, par la raison que les Cours n'y firent jamais allusion, et que la France ne persista à demander la suppression des Jésuites que conformément aux lois canoniques (p. 256). Mais, à la page 257, il dit que Clément XIV, « dès les premiers jours de son pontificat, » leur donna l'assurance positive que la Société serait supprimée, ce qui a permis de parler d'une « promesse » dans les communications officielles. Les deux promesses ne pouvaient-elles pas se confondre dans la pensée du roi d'Espagne? Et d'ailleurs, n'est-il pas évident que Charles III aurait manqué son but s'il eût jamais trahi le secret du conclave? Que prouvent encore les dépêches de Bernis citées par le P. Theiner (pp. 259, 261), dans lesquelles ce cardinal dit qu'il se peut que les Espagnols aient été moins habiles qu'il ne leur avait fait l'honneur de le supposer, qu'ils n'avaient pris aucun engagement avec le Pape sur l'affaire des Jésuites, que le Pape s'est encore moins engagé du côté de l'Espagne que du sien, etc.? Une seule chose, à savoir que Bernis avait été joué, aussi bien que les Albani, par les mystérieux Espagnols. Car encore une fois, pacte ou simple cas théologique (nous examinerons plus tard ce point), il est certain que Ganganelli a remis aux Espagnols un billet renfermant une espérance. Ce qui s'est passé avant, pendant, après le conclave, rend déjà cette

assertion fort probable. Mais il y a des témoignages positifs : par exemple, ce mot de Bernis, du 28 juillet 1769, que le P. Theiner s'est bien gardé de mentionner : « L'é» crit qu'ils (les Espagnols) ont fait signer au Pape n'est » nullement obligatoire. Le Pape m'en a dit la teneur. » Il y a donc eu un écrit : ce point est hors d'atteinte ; on ne peut disputer que sur le sens et la valeur de l'engagement. Ainsi, pour toute l'histoire du conclave de 1769, le P. Theiner, malgré lui, se trouve d'accord avec M. Crétineau-Joly, à part l'engagement écrit qu'aurait contracté le futur Pape. — Suivons-le maintenant dans l'histoire du pontificat de Clément XIV.

A l'en croire, Clément XIV est un des plus grands Pontifes qui se soient jamais établis sur le Siége de saint Pierre. Qu'a-t-il donc fait pour mériter un pareil éloge? Il a supprimé les Jésuites. Et encore ? Il a supprimé les Jésuites. Et cent fois on nous adresserait la même question, que cent fois nous aurions à faire la même réponse. C'est là, en effet, l'œuvre suprême et unique de son pontificat, comme tous les historiens, sans aucune exception, l'avaient reconnu jusqu'au P. Theiner. C'est là ce qui lui a valu les éloges enthousiastes de l'hérésie et de l'incrédulité, auxquelles le P. Theiner s'associe aujourd'hui. C'est là ce qui explique l'embarras, la timidité et, si l'on veut, les accusations exagérées des écrivains catholiques, lorsqu'ils ont à parler de ce pontificat. Et le P. Theiner a compris lui-même que le règne de Clément XIV était tout entier dans la suppression de l'Ordre de Jésus. Comment, en effet, va-t-il désormais distribuer son œuvre? Il la divisera par années, et à chaque année il racontera les événements du *Nord* et du *Midi*, au milieu desquels il jettera toujours un chapitre culminant : *Affaire des Jésuites*. A ce chapitre, évidemment, tout le reste est subordonné; pas un acte important qui, de près ou de loin, ne s'y rattache et n'y trouve son unique explication. Aussi aurons-nous peu de chose à dire de

16

tout ce qui est étranger à l'affaire de la suppression, et ne rappellerons-nous les principaux faits de ce pontificat que pour montrer leur dépendance absolue de la questiondes Jésuites.

Clément XIV est à peine assis sur le trône de saint Pierre, que les Cours ont hâte d'en finir avec l'Ordre détesté. Aussi aux lenteurs et aux hésitations du Pape effrayé de sa situation, elles vont répondre par des insultes, des menaces et des violences, jusqu'à ce qu'elles aient arraché le bref de suppression. D'abord Bernis ne désespère pas, bien qu'il ne se fie guère aux Italiens, et encore moins aux moines (p. 365 et 377). C'est ainsi que parle du Pape ce prince de l'Eglise, dont le P. Theiner a pourtant la prétention (t II, p. 202) de réconcilier la mémoire avec les plus chauds partisans des Jésuites. Ailleurs Bernis dit de Clément XIV « qu'étant religieux, il sait mieux » qu'un autre ce que des moines intrigants et poussés à » bout sont capables de faire (t. I, p. 400). » Ailleurs encore, il peint ainsi la Cour du Pape : « Tout y est mys- » tères, secrets, manéges, jalousies et soupçons, comme » dans les cloîtres et les séminaires (t. II, p. 129). » Quel noble langage dans la bouche d'un cardinal ! C'est sur un ton bien plus inconvenant encore que Choiseul parle du Pape, « qui tient beaucoup, dit-il, de la moinerie » (t. I, p. 372). » Plus loin (p. 377) il ne craint pas de l'accuser de fourberie et de mensonge ! « Car il est bien » difficile qu'un moine ne soit pas toujours un moine, et » encore plus difficile qu'un moine italien (même le Vi- » caire de J.-C.) traite les affaires avec *franchise et hon-* » *néteté* (p. 372) ! Et pourtant le P. Theiner s'applaudit (t. I, p. 558) d'avoir réhabilité dans l'histoire « le grand » nom et l'honneur » de Choiseul ! Qu'il est heureux dans ses réhabilitations !

Plus ardent que Bernis dans son langage, Choiseul l'est aussi dans sa conduite. Il est honteux de voir le P. Ricci « l'antagoniste de son maître (t. I. p. 378), »

et Bernis, entrant dans ses vues, lui répond que quand même on aurait mal fait de chasser les Jésuites, il faut désormais gagner la bataille, en engageant le Pape dans un défilé d'où il ne puisse sortir (t. I, p. 380). Tanucci, ministre de Naples, leur vient en aide par ses violences. Il confisque les biens des Jésuites, et déclare qu'il ne les restituera qu'à la suppression. Clément XIV obéit et supprime leur collége. De concession en concession, il recule toujours, espérant enfin obtenir grâce pour la suppression totale. Il demande aux Cours un mémoire sur leur conduite à l'égard des Jésuites, « non pour juger ni dis- » cuter leurs raisons, mais pour pouvoir se justifier à lui- » même qu'il tient pour bien fait tout ce qui s'est passé » à cette occasion (t. I, p. 384). » Pure affaire « de forme, » comme écrit Bernis (p. 385) et « pour suivre les règles » canoniques ! »

Survient un troisième larron, c'est Pombal. Il brûle, dit sérieusement le P. Theiner, de rétablir la paix entre Rome et Lisbonne (t. I, p. 503). Et, en effet, par la sagesse de Clément XIV et « la noble coopération » de d'Oyeras, se trouve renversé le mur de séparation élevé par l'imprudence de ce malheureux Clément XIII (p. 518). — Mais quel était le mobile réel de Pombal ? Nous le voyons à la p. 526 : « La promesse par écrit de la suppression des Jésuites a été le fondement de cette récon- » ciliation. » Tant il est vrai que les concessions les plus heureuses faites par les cours au Saint-Siége étaient le prix anticipé de la suppression des Jésuites, et que, sinon du côté du Pape, au moins du côté des puissances, il y avait une sorte de marché où on trafiquait du sang du juste !

Cependant, malgré ses concessions, le Pontife est toujours poursuivi par les ministres des Cours, et surtout par Tanucci, qui pousse l'effronterie jusqu'à répondre, lorsqu'on se plaint de ses violences, qu'il ne laissera rien passer de ce qui viendra de Rome, jusqu'à l'aboli-

tion de la Société (p. 531). Le Pape réclame. Il a tort, écrit Choiseul : pourquoi, en effet, tant de retards? Si l'on blâme Tanucci, c'est seulement parce que ses violences sont impolitiques, inopportunes, alors que toutes les Cours sollicitent la suppression et l'accomplissement des promesses du Pape (t. I, p. 533). — Mais voici qu'un attentat est commis contre le roi de Portugal. La haine ne manque pas d'accuser les Jésuites, et Bernis en conclut que des religieux toujours soupçonnés de tremper dans de tels crimes ne doivent plus subsister (t. I, p. 543). Aussi pressera-t-on le Pape d'agir. D'ailleurs, l'Espagne n'est-elle pas dépositaire de ses engagements et en mesure de les faire tenir (p. 545)? Alors on entoure de terreurs le malheureux Pontife. Il craint d'être empoisonné par les Jésuites et leurs amis, et c'est Choiseul qui prend la défense de l'Ordre et qui écrit qu'il ne le croit pas composé d'empoisonneurs (p. 554). On attaque ensuite le Pape du côté de l'interêt temporel du Saint-Siége. Les Cours bourbonniennes font de la suppression une condition *sine qua non* de la restitution des Etats usurpés. Mais le Pape craint de passer pour un Judas, et il lui semble entendre la fameuse parole : *Quid vultis mihi dare, et vobis eum tradam?* D'un autre côté, désireux de recouvrer Avignon et Bénévent, et pressé par les puissances, dont la suppression est désormais le mot d'ordre, il aurait voulu s'arranger de manière à pouvoir annoncer à la fois au monde catholique la restitution du patrimoine de saint Pierre et l'abolition des Jésuites (t. II, p. 58). Mais les puissances, comme l'écrit La Vrillière à Bernis (p. 61), croient que si le Pape est si lent à agir lorsqu'il est dépouillé, il le sera bien davantage après la restitution. Le roi d'Espagne partage cette conviction, et il conseille à Louis XV de ne pas restituer avant la suppression (p. 61). Il voudrait même qu'on réveillât l'affaire de Parme, et qu'on exigeât la révocation du monitoire de Clément XIII, persuadé que le Pape n'y consentirait ja-

mais, et serait alors contraint de s'exécuter pour mettre fin aux poursuites (p. 62). Réduit à une telle alternative, Clément XIV renonce pour un temps à toute démarche au sujet de la restitution de ses États. Il rejette même la condition que lui imposait Charles III de s'obliger par écrit à supprimer les Jésuites dans les deux mois qui suivraient la restitution.

Ainsi, quoique reculant toujours, il résistait encore aux obsessions des puissances. Entre Bernis, qui ne songeait qu'à conserver sa brillante position, et Azpuru, qu'il avait désarmé en lui faisant espérer le chapeau, il gardait encore un reste de liberté. Il déclarait à Bernis qu'il ne voulait détruire la Compagnie que si les preuves de sa corruption totale étaient clairement établies ; qu'autrement il se rabattrait sur une réforme quelconque. Il n'avait donc pas alors de preuves de la culpabilité des Jésuites. Or, c'était en 1772. En aura-t-il quelques mois plus tard ? Pas davantage. Mais voici que l'Espagne députe à Rome, pour remplacer Azpuru, Moñino, si connu sous le nom de Florida Blanca. Moñino a été précédé de son portrait envoyé par l'auditeur de la nonciature de Madrid au secrétaire d'État. Clément XIV tremble déjà. Le fiscal arrive enfin, armé d'instructions *terribles* (p. 208) ; le mot est du P. Theiner qui, n'ayant jamais peur de la contradiction, cherchera ensuite à transformer en agneau le farouche Espagnol, ou tout au plus en homme seulement *ferme et résolu*. Aussi n'accorde-t-il aucune valeur à ses premières dépêches, qui nous le représentent tout d'abord comme si terrible, et il nous renvoie aux dépêches de Bernis, qui nous en donnent une idée plus douce et plus favorable. Mais les faits parlent plus haut. On connaît le récit fait par MM. de Saint-Priest et Crétineau-Joly, de la première entrevue de Moñino et du Pape, alors que celui-ci, pour échapper à des conférences importunes, découvrit à son visiteur son bras malade qui nécessitait les eaux et la retraite. Rien de plus simple

que cette action, à en croire le P. Theiner. Pas si simple, à en juger par les faits qui vont suivre : il semble vraiment que Clément XIV ait voulu demander grâce au fiscal castillan. Moñino, en effet, malgré la maladie du Pape, se montre fort mécontent de n'avoir pas d'audiences (p. 223), il soupçonne que le traitement n'est qu'un prétexte pour lui en refuser, et il prie Bernis de prévenir le Pontife de ses instructions pressantes et du danger qu'il court en résistant. Il veut bien commencer par les moyens doux, mais il est résolu d'attaquer ensuite « à force ouverte (p. 224) : » car il a de doubles instructions : on lui a dit d'essayer la voie des instances, puis de recourir « aux menaces et à la force. » Or, c'est vers le dernier parti qu'incline le roi d'Espagne (p. 237). Aussi compte-t-il que Bernis tiendra au Pape un langage « ferme » et lui fera voir « qu'il se perd par ses délais. » Les affaires d'Espagne ne s'arrangeront que lorsqu'il cessera « de »jouer la comédie ; » le nonce sera renvoyé de Madrid, si l'on continue « à se moquer de la bonne foi » de Charles III (p. 225) ; en cas de refus, il y a « danger de rup»ture et de schisme (p. 226) ; » on poussera le Pape à son «dernier retranchement (p. 228). » Bernis épouse toutes les pensées de Moñino. Tout le monde croit, écrit-il, que le Pape ne s'éloigne que « dans la crainte de s'expliquer sur les Jésuites, » et qu'il redoute la précision et la fermeté de Moñino (p. 229). » Le P. Theiner veut que Moñino n'ait usé du système d'intimidation que sur le confesseur du Pape, Bontempi, qui n'était pas plus inaccessible à la crainte qu'aux séductions de l'or et de l'ambition, et sur les conseillers intimes de Clément XIV. Mais, médiatement ou immédiatement, la terreur n'arrivait-elle pas jusqu'au malheureux Pontife ? D'ailleurs, le P. Theiner ne dit-il pas plus loin que Moñino parla au pape avec « grande fermeté et énergie, » que la conversation fut extrêmement *vive* (p. 237) ? Et le pape lui-même ne se plaint-il pas à Bernis de l'impatience et de « la *me-*

nace » du langage de l'Espagne (p. 242) ? N'engage-t-il pas le cardinal français à prier son roi de modérer le feu de Moñino, assurant que dans peu on verrait l'accomplissement de ses promesses (p. 243) ? En attendant, il frappe chaque jour sur les Jésuites un nouveau coup, comme pour exciter la pitié de leurs ennemis. Le Séminaire Romain leur est enlevé ; ils perdent tous leurs procès à Rome ; on les abreuve d'humiliations et de souffrances ; on les flagelle jusqu'à ce qu'on les crucifie. Mais tout cela ne suffit pas à Moñino ; il lui faut la suppression totale. Il revient donc à ses violences, qu'il avait pendant quelque temps abandonnées, et veut forcer le Pape à aller plus vite en besogne (p. 256, 258). « Il » parle au P. Bontempi avec une brutalité d'expressions » inusitée, accompagnant même ses paroles de menaces (p. 260). » Aussi le Pape paraît céder et s'explique « avec » plus de clarté » au sujet de la suppression. Il y est « dé- » cidé, » mais une seule crainte l'arrête, c'est d'être accusé de s'être rendu coupable d'un pacte au conclave (p. 261). Moñino le rassure et le presse en même temps avec une énergie menaçante (p. 263). La promesse de suppression est renouvelée *sous le sceau du secret* (p. 265). Mais, avant de porter le dernier coup, Clément XIV veut « faire cesser les préventions en faveur des Jésuites, » afin de « justifier pleinement » la demande des Cours (p. 322, 323). Malvezzi reçoit donc l'ordre de visiter leurs maisons et de séculariser ceux d'entre eux qui demanderont à l'être. L'ordre est outre-passé, et Malvezzi veut imposer à tous la sécularisation. Faut-il donc s'étonner de la résistance des Jésuites de Bologne, que le P. Theiner représente sous des couleurs si odieuses ? Ces religieux n'avaient-ils pas le droit d'être soupçonneux envers Malvezzi, que le P. Theiner lui-même, au milieu des éloges ridicules qu'il accorde à ce mauvais ange de Clément XIV, confesse avoir eu contre eux une antipathie « peut-être exagérée (p. 327) ? » D'ailleurs, pour

toute l'histoire de cette humiliante persécution de Bologne, le P. Theiner ne s'appuie que sur le rapport de Malvezzi. Mais Bernis avoue que la suppression ne peut s'effectuer sans une sorte de « rigueur, » comme à Bologne (p. 334). On avait donc usé de rigueur à Bologne. Et d'Aiguillon écrit ensuite à Bernis que les moyens employés par le Pape pour préparer la dissolution, ont dû paraître « extraordinaires et violents (p. 336). »

Enfin nous touchons au dénouement fatal. Autant qu'il dépend de leurs ennemis, les Jésuites sont déshonorés avant d'être mis à mort, et leurs amis découragés. Moñino triomphe, et, avec lui, tous les intrigants coupables des Cours aveuglées. Il a remis au Pape un plan de suppression, et c'est sur ce plan que Clément XIV rédige le fameux bref *Dominus ac redemptor*. Le bref est signé dans la nuit du 24 juillet 1773, et les Jésuites descendent dans la tombe que leur ont creusée tant de haine, en attendant le jour de leur résurrection.

Telle est l'histoire fidèle de la suppression des Jésuites, non-seulement d'après nous, mais d'après le P. Theiner lui-même. Et maintenant, peut-on dire avec lui que Clément XIV ait traité Moñino avec « dignité et indépen« dance (p. 231)? » qu'il n'ait jamais agi dans cette malheureuse affaire qu'avec « fermeté, loyauté et grandeur? » Peut-on dire qu'il ait résisté, « comme un mur d'airain, » aux menaces, aux violences des cours jusqu'à l'heure » fixée par Dieu, » et s'écrier ensuite : « Ce spectacle est » sublime (p. 265) ? » Que nos lecteurs répondent.

Après avoir signé le bref de suppression, Clément XIV en est-il devenu fou ? M. Crétineau-Joly l'affirme, le P. Theiner le nie avec indignation et colère. M. Crétineau s'est appuyé sur un récit manuscrit du Jésuite Bolgeni, qui lui-même tenait ses dires du cardinal de Simone, alors auditeur de Clément XIV. Mais il a d'autres autorités, dont le P. Theiner s'est bien gardé de faire la moindre mention. C'est le cardinal Calini, auquel Pie VI au-

rait dit « que Clément XIV était devenu fou, non-seule« ment après la suppression, mais encore avant ; » c'est le cardinal Pacca qui rapporte que Pie VII, dans ses tristesses de Fontainebleau, s'écriait : « Je mourrai fou « comme Clément XIV ; » c'est le chevalier Moroni qui, dans son *Dictionnaire d'érudition*, ouvrage écrit sous l'inspiration et presque sous la dictée de Grégoire XVI, a raconté, presque dans les mêmes termes que M. Crétineau-Joly, la signature du bref. Qu'on cherche à infirmer la valeur de ces témoignages, à prouver qu'ils sont empreints de quelque exagération, dans le dessein d'épargner à un Souverain Pontife la dégradante humiliation de la folie, à la bonne heure ! c'est un dessein louable ; mais qu'on n'accuse pas de calomnie ceux qui les répètent, et surtout qu'on n'en rejette pas la responsabilité sur les seuls Jésuites. La relation de Bolgeni n'a jamais été publiée, et parmi les historiens qui « ont colporté ces mensonges, » pour parler avec le P. Theiner, on ne citerait pas un seul enfant de saint Ignace. Le P. Theiner prononce le nom de Georgel ; mais Georgel, sorti de la Compagnie en 1767, depuis secrétaire d'ambassade, n'y est jamais rentré. La Compagnie doit-elle donc reconnaître Georgel comme un des siens, et assumer la responsabilité de ses Mémoires, publiés après sa mort par son neveu, avocat *libéral?* C'est pourtant ce même Georgel que le P. Theiner invoque encore, lorsqu'il veut prouver que les Jésuites ont accusé de simonie l'élection de Clément XIV.

Dans l'intérêt de sa cause, et même de son héros, il aurait mieux fait de citer tous les Jésuites, les vrais Jésuites, qui ont écrit contre la supposition d'un pacte simoniaque, depuis 1773 jusqu'à nos jours. Clément XIV a pu déshonorer ou laisser déshonorer les Jésuites, mais sa mémoire n'a jamais eu à souffrir de leur vengeance. — Le P. Theiner au moins leur laisse-t-il une gloire que ne leur ont pas refusée leurs plus violents ennemis, la gloire

d'une résignation héroïque à la sentence du Saint-Siége? Non, il faut encore qu'il leur arrache cette couronne. D'Aiguillon écrit pourtant que la notification du bref a été reçue par eux, « avec tout le respect et la soumission convenables (p. 386). » Le P. Theiner n'aura pas la même justice. Ce sont d'abord des insinuations perfides. Le P. Ricci, général de la Compagnie, est emprisonné au château Saint-Ange. Pourquoi? Le public, dit Bernis, ne sera pas informé de longtemps, peut-être jamais, des motifs de cette rigueur (p. 389). Mais Louis XV est curieux, il voudrait tout savoir, et d'Aiguillon écrit en son nom qu'il ne voit pas qu'on doive avoir aucun ménagement pour l'honneur des Jésuites. On parle, répond Bernis, d'une prétendue instruction qu'on suppose que le ci-devant général avait préparée dans le cas où son Ordre serait supprimé (p. 389). Mais le Pape ne veut pas rendre l'ancienne Société odieuse (p. 390). Tout cela pouvait être habile en 1773; mais pourquoi le P. Theiner, au lieu de laisser peser un soupçon sur l'honneur des Jésuites, ne publie-t-il pas l'instruction de Ricci? C'est qu'elle est de la dernière innocence (Voir cette instruction dans M. Crétineau-Joly, 2e lettre, p. 130). Ainsi procède toujours le P. Theiner. Aussi est-il souvent difficile de le réfuter autrement que par une pure dénégation. Car comment combattre des assertions sans preuves, et qui ne présentent aucune prise à la critique? Mais, malheureusement pour lui, il précise quelquefois ses accusations et prononce des noms propres. Par exemple (p. 470), il parle d'un P. de La Vrillière, de la famille ducale de ce nom, qui aurait prêché contre le bref de Clément XIV, le 3 décembre 1773, dans l'église des Missions étrangères: or, le duc de La Vrillière, successeur de Choiseul, n'a jamais eu d'enfants. Impossible de trouver un Jésuite de ce nom dans aucun catalogue de la Compagnie. Enfin, ce qui tranche la difficulté, les *Nouvelles ecclésiastiques*, journal janséniste, nous nomment le prédicateur des

Missions étrangères. C'était un nommé Coriou, prêtre séculier (*Nouvelles ecclésiastiques*, année 1774, p. 37). Ailleurs, le P. Theiner s'indigne des efforts de Feller, ex-Jésuite français, rédacteur de la *Gazette de Cologne*, pour rendre Clément XIV abominable aux yeux du monde (p. 146, 148 et 393) : or, autant d'erreurs que de mots dans cette assertion. Feller était belge, et non français, de naissance et de religion. Il ne résidait pas à Cologne, mais à Liége ; il n'écrivait pas dans la *Gazette de Cologne*, mais il rédigeait la *Gazette de Luxembourg* ou la *Clé des Cabinets*, qu'il intitula, l'année suivante, *Journal historique et littéraire*. Bien loin d'attaquer Clément XIV, il se montra toujours plein de modération et de respect pour sa personne (Voir *Biographie universelle* et le *Journal historique*, *passim*). Mais ce sont surtout les Jésuites de la Silésie et de la Russie blanche, qui, se prévalant de la protection de souverains hérétiques et schismatiques, auraient opposé aux ordres du Saint-Siége la plus opiniâtre résistance (p. 492, 494 et 497). Ils seraient allés jusqu'à élire le P. Troïl vicaire-général de l'Ordre supprimé, au grand scandale de leurs amis eux-mêmes, etc. Est-il possible que nous ayons encore à invoquer ici contre le P. Theiner la gazette janséniste ? Il en est ainsi cependant. Voici ce que contiennent les *Nouvelles ecclésiastiques* du 25 avril 1774 : « On avait d'abord débité que le » P. Troïl, qui vient de mourir dans la Silésie, était le vi» caire-général élu, et ensuite ce fait a été reconnu faux. »

Nous aurions encore besoin d'une longue dissertation pour relever toutes les erreurs, toutes les ignorances, toutes les contradictions, toutes les injustices de ce malheureux livre. Mais il faut en finir. Nous ne pouvons pourtant nous empêcher de dire un mot sur la décadence prétendue des Universités dirigées par les Jésuites au XVIIIe siècle, car c'est un des points sur lesquels le P. Theiner revient le plus souvent, et qu'il aime à entourer des plus coupables insinuations, pour justifier les

mesures les plus barbares. Ainsi (t. I, p. 297), l'Université de Paderborn ne répond plus aux hautes exigences des sciences ; en Westphalie, le clergé séculier, élevé par les Jésuites, se trouve dans le plus profond degré d'ignorance (p. 298) ; en Allemagne, leur éducation ne répond ni aux besoins du temps ni à ceux de la science (p. 423) ; en Portugal, Pombal s'occupe avec intelligence à relever de leur décadence les sciences théologiques et profanes, et l'Université de Coïmbre reçoit une nouvelle forme adaptée « aux besoins du temps (t. II. p. 190) » : toujours « les besoins du temps, » mots, comme on le voit, familiers au P. Theiner, empruntés au vocabulaire philosophique, et qui s'étonnent de se rencontrer sous la plume d'un prêtre et d'un religieux. C'est aux Jésuites d'Allemagne, qui l'ont élevé, et dont autrefois il célébrait la gloire, qu'en veut surtout le P. Theiner, à qui apparemment pèse la reconnaissance. A leur entrée en Allemagne, dit-il (p. 404), ils y trouvent de grands théologiens, et ils n'en laissent pas un seul après eux. Pas un écrivain de quelque réputation qui soit sorti des rangs du clergé séculier confié à leurs soins. Frédéric est surpris de l'étonnante médiocrité des professeurs jésuites de la Silésie, etc., etc. — Ainsi, pas d'accusation plus constante sous la plume du P. Theiner. A-t-il voulu jouer au paradoxe ? Vraiment, on le croirait. Qui ne sait qu'il n'est pas un écrivain de renom qui n'ait déploré la perte irréparable qu'ont faite les sciences et les lettres à la suppression de la Société de Jésus ? D'ailleurs, le P. Theiner oublie donc ce qu'il a écrit lui-même en 1833, dans son *Histoire des Institutions d'éducation ecclésiastique?* Les bornes de cet article, déjà si long, nous empêchent de le condamner au supplice de se relire. Qu'il se rappelle au moins ces illustres évêques, élèves des Jésuites, qu'il a si dignement célébrés dans son *Frankemberg* (Voir notre précédent numéro, p. 367). Quant au Portugal, le cardinal Pacca, ancien nonce à

Lisbonne, nous fait connaître dans ses *Mémoires* Pombal et la réforme de l'Université de Coïmbre. « Pombal, » dit-il, commença sa carrière diplomatique en Allema- » gne, et c'est à ce foyer du protestantisme qu'il apprit » à haïr l'Église et les ordres religieux... Après avoir » donné le premier signal de la persécution contre un » Ordre célèbre par les services qu'il a rendus à la » religion et aux sciences, Pombal corrompit l'enseigne- » ment public dans les écoles, les Universités, et surtout » celle de Coïmbre. »

Et maintenant, nous le demandons hardiment : le P. Theiner a-t-il réussi dans son projet de réhabiliter Clément XIV? Non, certes; et pour tout lecteur de sens et de bonne foi, ce livre nuira plus à la mémoire du pontife qu'à l'honneur des Jésuites. C'est que le P. Theiner a d'abord trop entrepris, et qu'ensuite il a mal conçu, plus mal exécuté son plan d'apologie. Il a voulu faire de Clément XIV un des plus grands Papes qui aient gouverné l'Église, un héros et un saint. Jamais l'homme le plus prévenu ne lui accordera des titres si pompeux, ni une place si glorieuse dans les annales de la Papauté. Pour prouver sa thèse, le P. Theiner a cru devoir mettre au cœur de Ganganelli une vieille haine contre les Jésuites, que probablement, si nous en croyons presque tous les historiens, il ne ressentit jamais. Mais, pour justifier les préventions qu'on lui suppose, il aurait fallu une accusation en règle contre la Compagnie, un procès instruit et prouvé. Les Jésuites démontrés coupables et dangereux, on aurait été en droit de conclure que Clément XIV n'obéit, en les supprimant, qu'à l'inspiration de Dieu et de sa conscience, qu'au désir de procurer le plus grand bien de l'Église. Mais, malgré de perfides insinuations, malgré le soin qu'on a pris de recueillir toutes les calomnies qui traînent depuis de longues années dans les livres d'une philosophie anti-chrétienne, où est la démonstration de leur culpabilité?

Et toutefois, était-il donc impossible, sinon de transformer Clément XIV en grand homme, au moins de venger sa mémoire de bien des accusations fausses ou exagérées? Nous ne le croyons pas. Pour cette réhabilitation, nous ne suivrions pas le plan qu'indique M. Crétineau-Joly dans sa seconde lettre. Il aurait fallu, dit-il, le représenter tel qu'il fut dans la réalité : homme de science et de dévotion, mais fin, faux, ambitieux, enivré de ses succès, et s'imaginant que tout lui réussirait sur le trône comme dans le cloître, pendant comme avant son pontificat. Il espère bien, devenu Pape, tourner les difficultés de la question des Jésuites. Mais, bientôt il se trouve aux prises avec les horreurs de sa situation ; il se débat tant qu'il peut, et il cède enfin. Qui lui refuserait un tribut de pardon et une larme de pitié? — Suivant nous, sa justification pourrait être plus complète. Nous le représenterions, non pas comme ennemi convaincu ou systématique des Jésuites, mais comme imbu contre eux de certaines préventions qu'il avait en quelque sorte respirées dans l'atmosphère de cette malheureuse époque; surtout comme victime de cette illusion, qu'on apaiserait la tempête en jetant les Jésuites aux flots irrités; tel, en un mot, avant 1769, qu'est le P. Theiner en 1852. Voilà quelles étaient ses dispositions au moment du conclave. Le billet remis aux Espagnols ne fut point un engagement positif, encore moins un pacte simoniaque, mais seulement la solution d'un cas théologique, tout au plus une espérance. Peut-être une pensée d'ambition traversa-t-elle son cœur ; mais, à coup sûr, les intrigants du conclave furent bien plus coupables que lui dans son élection. C'est assez dire que cette élection ne nous paraît pas viciée par toutes les hontes qui l'amenèrent, et qu'elle est à nos yeux parfaitement légitime. Devenu Pape, éclairé par la grâce de l'Esprit-Saint qu'il avait reçu dans toute sa plénitude, Clément XIV sentit le doute naître dans son âme au sujet des Jésuites. Il n'eut

plus sur cette grande question la certitude et la confiance que l'illusion produit aussi bien que la vérité. Il se demanda, comme le P. Theiner ne peut s'empêcher de le faire lui-même (t. I. p. 139), si la destruction graduelle de tous les Ordres monastiques n'était pas le but secret vers lequel tendaient les hommes qui gouvernaient presque tous les états catholiques; si la guerre aux Jésuites ne cachait pas la guerre à la religion même, en un mot, si l'on ne voulait pas désarmer l'Église, renverser ses remparts, lui arracher sa milice d'élite, pour s'en rendre plus facilement maître, l'enchaîner et la détruire. De là les anxiétés, les incertitudes et les agitations de son âme et de sa conduite pendant quatre années de son pontificat. Mais voyant les Cours devenir plus agressives à mesure qu'il résistait, dépouiller avec plus d'ardeur l'Église romaine, attaquer tous ses droits et menacer avec plus d'audace de rompre le lien de l'unité catholique, il revint à ses premières illusions. D'abord, il frappa les Jésuites pour exciter la pitié de leurs ennemis. Mais à ces ennemis, nous l'avons vu, il fallait la mort et non pas seulement l'humiliation de leur victime. Voulant alors justifier aux yeux du monde la terrible mesure à laquelle il se croyait condamné, il chercha s'il n'y avait pas dans ce grand corps des Jésuites quelques points vulnérables, et il n'eut pas de peine à y découvrir quelques faiblesses inséparables de la nature humaine. De là, les accusations qu'il essaie de formuler dans le bref *Dominus ac Redemptor* : à la sentence il fallait des *considérants*. Devant Dieu, toutefois, et dans sa conscience, Clément XIV, suivant nous, n'a jamais cru que les Jésuites méritassent un tel châtiment. Ce fut par d'autres motifs qu'il se rassura lui-même. Il n'était pas nécessaire que les Jésuites fussent coupables pour que, dans sa suprême puissance, il eût le droit de les sacrifier; c'était assez qu'il crût leur immolation nécessaire au bien de l'Église. Il le crut! Illusion fatale, sans

doute, comme l'événement l'a trop prouvé, comme le malheureux Pontife l'a reconnu lui-même; mais illusion qu'expliquent les terribles circonstances où se trouva jeté son pontificat, illusion qui diminua sa responsabilité devant Dieu et lui valut le miracle de sa mort, illusion qui doit désarmer les jugements de la postérité. Voilà notre pensée sur Clément XIV et son pontificat; voilà comment nous concilions le respect dû au Saint-Siége avec les droits de la justice et de l'innocence.

Pour terminer cet examen, il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots des deux lettres de M. Crétineau-Joly. Le lecteur les connaît déjà dans leur partie solide et sérieuse, car nous leur avons fait plus d'un emprunt pour tout ce qui précède. Ce qu'il ne connaît pas, et ce que nous tenons peu à lui faire connaître, ce sont les personnalités qu'amène presque toujours une semblable polémique. Il ne faut pas à M. Crétineau-Joly moins de 80 pages pour épuiser la question personnelle. Et là, que d'ironies blessantes, que d'insinuations amères, que d'allusions condamnables! Soyons justes pourtant; ce n'est pas M. Crétineau-Joly qui a commencé les hostilités. Il a été attaqué par le P. Theiner et par quelques journalistes dans son honneur d'écrivain, d'honnête homme et de catholique, avec une violence qui n'explique que trop sa polémique acérée et ses mordants sarcasmes. Pour défendre Clément XIV, le P. Theiner n'était pas plus obligé de jeter l'insulte à M. Crétineau qu'à Clément XIII, qu'aux Jésuites et à leurs amis. Comment excuser, par exemple, le blessant parallèle qu'il établit entre M. Crétineau et Gioberti, et la préférence qu'il accorde à ce triste prêtre, condamné par l'Église et pourtant « mille fois moins coupable, » selon lui, envers elle et envers la vérité? Certes, quelles que fussent les exagérations et les erreurs de M. Crétineau-Joly, il ne méritait pas un tel outrage. Mais, tout en reconnaissant que M. Crétineau-Joly était sur la défensive, tout en lui accordant le bénéfice de cette

position, nous ne saurions lui pardonner toutes les amertumes de son apologie, tous ses mépris pour Clément XIV, et surtout ces allusions trop transparentes, sous lesquelles il est si facile d'apercevoir la personne outragée de Pie IX. On conçoit que nous n'insistions pas sur ce triste sujet. Un mot seulement de la question religieuse et de la question historique, traitées ensuite dans chacune de ces lettres.

La première lettre répond au premier volume du P. Theiner. La grande mémoire de Clément XIII y est vengée avec noblesse et éloquence, la guerre contre les Jésuites expliquée dans son principe et dans ses tendances, l'histoire du conclave de 1769 rétablie dans toute sa vérité. La seconde lettre embrasse tout le pontificat de Clément XIV et correspond au second volume du P. Theiner. M. Crétineau prouve facilement que la mémoire de Clément XIV n'aura pas moins à souffrir des indiscrétions du P. Theiner, de son intempérance de paroles et de citations, que du fameux ouvrage de 1847. Lui au moins, n'avait pas voulu pénétrer dans l'intérieur pontifical, pour en révéler les misères et les faiblesses, pour y montrer le chef de l'Église entre le cordelier Bontempi, son confesseur, et frère François, son cuisinier, ses seuls intermédiaires auprès des puissances, isolé des grands, des cardinaux, et ne voyant même qu'à de rares intervalles son secrétaire d'État. Après avoir tracé le portrait de Ganganelli, M. Crétineau suit de point en point la longue négociation qui aboutit au bref *Dominus ac Redemptor*. Il discute ensuite la question de la folie de Clément XIV, il raconte la conduite des Jésuites après leur suppression, et il leur remet au front cette couronne de résignation et d'obéissance que le P. Theiner leur avait injustement arrachée.

Telles sont les matières traitées dans ces lettres. Ce que nous ne pouvons rendre à nos lecteurs, c'est ce langage spirituel, incisif, éloquent, admirable en lui-

même, plus admirable encore lorsqu'on le compare aux formes lourdes du P. Theiner. Ce n'est pas pourtant que tout y soit parfait : le style est incorrect quelquefois par excès d'énergie, la discussion s'embarrasse et s'égare dans des longueurs inutiles. Mais malgré ces défauts, dus surtout à la rapidité du travail, M. Crétineau-Joly a sur son adversaire l'avantage du talent, comme, en général, celui de la vérité.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

Extrait de Lalande (Astronomie, 3e *édition, Paris*, 1792), *et de* Montucla (Histoire des Mathématiques) *passim* (1).

Sur les observatoires occupés par les Jésuites.

L'observatoire impérial de Pékin, bâti depuis plus de trois siècles, a été occupé par les Jésuites depuis la moitié du XVIIe siècle jusqu'à leur suppression. Il y avait encore à Pékin trois autres observatoires, l'un dans la maison des Jésuites français, le second dans le collége dirigé par les Jésuites portugais, et le troisième dans la résidence de Saint-Joseph, appartenant aussi aux Portugais. Ces différents observatoires, ajoute Lalande, ont procuré beaucoup d'observations..... Les PP. de Fontaney et Ricci, etc., et dans les derniers temps les PP. Gaubil, Benoît, Jacques, Kœgler, Slaviseck, Hallerstein, Collas et beaucoup d'autres Jésuites s'y sont distingués.

Outre les observatoires de certaines villes capitales de l'Europe : Paris, Londres, Berlin, etc., occupés par des

(1) Cet extrait n'est pas textuel ; il est ordinairement fort abrégé. Ce qui y est ajouté se trouve renfermé entre parenthèses.

professeurs royaux... les Jésuites dirigeaient les observatoires dans plusieurs autres villes capitales de l'Europe : Vienne, Rome, Lisbonne, (Madrid,) Naples, etc.

A Vienne, l'observatoire de l'Université, occupé par le P. Hell, a été bâti en 1755, aux frais de l'impératrice Marie-Thérèse... L'observatoire du Collége Académique, occupé depuis 1754 par le P. Liesganig, renferme des instruments modernes faits avec soin; le secteur a été fait sous la direction du P. Liesganig, par le F. Kamspock, Jésuite. C'est le P. Franz, professeur de physique à Vienne, qui forma, en 1735, cet observatoire, de même que plusieurs autres établissements utiles.

En 1768, on a bâti un observatoire à Wurtzbourg, capitale de la Franconie et résidence du prince-évêque de Wurtzbourg, sous la direction du P. Huberti, Jésuite.

A Ingolstadt, le P. Grammatici dirigea l'observatoire pendant plusieurs années, et eut pour successeurs le P. Schreïer et le P. Césaire Amman. (*Bibl. astronomique.*)

A Tyrnau, près de Presbourg, en Hongrie, il y a un observatoire remarquable par le grand nombre d'observations du P. Weiss, qui y sont imprimées depuis bien des années.

A Bude, où l'Université de Tyrnau a été transférée, l'on a bâti un bel observatoire en 1780. Le P. Weiss y a fait beaucoup d'observations, comme il en avait fait à Tyrnau; il y est secondé par M. Bruna.

A Breslau, l'observatoire était dirigé par le P. Kochanski. (*Bibl. astronomique.*)

A Manheim, dans le Palatinat, un grand observatoire fut construit par les soins du prince Charles-Théodore, électeur de Bavière, vers 1772. Le P. Christian Mayer y a fait beaucoup d'observations, comme on le voit dans son ouvrage *De novis in cœlo sidereo phænomenis*, 1779; il était secondé par le P. Metzger.

A Prague, le P. Steppling, Jésuite, fit bâtir un obser-

vatoire à ses frais, secondé par le P. Retz, général de la Compagnie de Jésus.

A Gratz, capitale de la Styrie, le collége des Jésuites forma un observatoire dont le P. Tirnberger avait la direction, et le P. Meyr y était à la tête de dix jeunes Jésuites, destinés spécialement aux mathématiques. Il fut pendant deux ans l'observatoire du P. Liesganig. (Bernouilli le décrit, *Lettres*, 1, 49.)

A Vilna (Pologne), un observatoire magnifique fut bâti, en 1753, à la sollicitation du P. Zebrowky, Jésuite et professeur à Vilna, par Elisabeth.... Castellane de Mscislau. Le roi de Pologne par *lettres patentes* donna à cet observatoire le titre d'Observatoire Royal, et nomma son astronome royal le P. Poczobut, Jésuite, qui y travaillait depuis 1765. En 1788, le P. Poczobut fit construire un autre observatoire plus commode.

A Milan, l'observatoire qui est actuellement le plus remarquable et le plus utile de l'Italie, fut construit, en 1765, aux dépens du collége des Jésuites de Bréra, par le zèle du P. Pallavicini, sur les dessins du P. Boscovich, qui contribua lui-même à la dépense.

Le P. La Grange y avait longtemps travaillé. MM. Reggio, de Cæsaris, ex-Jésuites, et M. Oriani, continuent avec le plus grand succès.

A Florence, le P. Léon Ximénès avait fait construire un observatoire au collége des Jésuites et un quart de cercle mural, plus grand qu'aucun de ceux que l'on connait ; à sa mort il l'a légué au collége.

A Parme, en 1765, le P. Belgrado dirigeait l'observatoire qu'il y avait fait élever.

A Brescia, le P. Cavalli.

A Venise, le P. Panigaï.

A Sienne, le P. Troïli.

A Rome, le P. Asclepi en avait un au Collége Romain, où il fit des observations après le P. Boscovich.

En Portugal, le roi Jean V fit élever un observatoire

dans son palais, à Lisbonne. Le P. Carboni et le P. Copasse, Jésuites, y firent diverses observations. Dans la même ville les Jésuites avaient fait élever un observatoire dans leur collége de Saint-Antoine. (Le P. Eusèbe da Veiga y a fait des observations avec les PP. Bernard de Oliveira et Denis Franco jusqu'en 1759, époque où Pombal les bannit de Portugal.) Da Veiga continua plus tard ses observations à Rome, et fit paraître des éphémérides, dont parle Lalande dans sa *Bibliographie astronomique* aux années 1788 et 1789 (1).

Dans le royaume des Deux-Siciles, à Naples, le P. Gianpriamo.

A Messine, le P. Muzzara.

A Marseille, l'observatoire, bâti par le P. Laval, a été occupé par les PP. Pezenas, La Grange et Blanchard.

A Lyon, l'observatoire du collége fut bâti par le P. de Saint-Bonnet, vers 1684. Il est très-élevé et très-beau, il a été dirigé par les PP. Dumas et Béraud, etc.

A Avignon, le P. Bonfa, Jésuite, fut probablement le fondateur de l'observatoire, vers 1683. Les PP. Pézenas et Morand l'ont occupé.

N° 2.

Tableau, d'après LALANDE, *des Jésuites mathématiciens astronomes, de* 1750 *à* 1773 (Bibliographie astronomique, *p.* 446-540.)

Lalande a écrit en 1800 : « Parmi les calomnies ab-

(1) En Espagne, le P. Christian Rieger, Jésuite, publiait en 1761 des observations faites à l'observatoire impérial de Madrid (Voir CABALLERO, *Supplementum bibliothecæ scriptorum Societatis Jesu*, et *Bibliog. astron.* Année 1762.)

surdes que la rage des protestants et des jansénistes exhala contre les Jésuites, je remarquai La Chalotais, qui porta l'ignorance ou l'aveuglement jusqu'à dire dans son réquisitoire, que ces religieux n'avaient pas produit de mathématiciens. Je faisais alors la table de mon Astronomie ; j'y mis un article sur les Jésuites astronomes ; leur nombre m'étonna. J'eus occasion de voir La Chalotais à Saintes, le 20 octobre 1773 ; je lui reprochai son injustice, il en convint... » (Voir *Annales philosophiques* de *M. de Boulogne*. T. I, année 1800, p. 228).

Années.

1751. *Regiomonti* (Könisberg), in-4°. Gnonomica facilitata, seu methodus arithmetica delineandi horologia regularia et irregularia, per tabulas recte calculatas. (*Tulawski*, Soc. Jesu.)

1751. *Firenze* (Florence), in-8°. Notitia de' tempi... per l'anno 1752, al meridiano fiorentino.

Cet almanach, que je crois du P. *Ximénès*, célèbre astronome, n'a eu lieu que pendant quelques années.

L'auteur est mort en 1786. *Voyez* son éloge dans le 5e volume des *Mémoires de la Société italienne*.

1752. *Paris*, in-12. Traité sur les aimants artificiels, traduit de l'anglais par le P. *Rivoire*, Jésuite.

1753. *Romæ*, in-4°. De lunæ atmosphæra. (P. *Boscovich.*) Le P. Boscovich est déja cité plus d'une fois par Lalande, aux années 1736-37-41-42-43-44-46-49-50.

1753. *Romæ*, in-8°. Osservazioni del' ultimo passagio di Mercurio sotto il Sole, seguito abdi maggio 1753, fatte Romæ e raccolte dal P. R. C. *Boscovich*.

Ce mémoire se trouve dans le *Giornale de litterati, appresso i frutelli Pagliarini*.

1753. *Firenze*, in-12. Noticia de' tempi (P. *Ximénès*).

Années.

On y trouve des observations et des tables comme dans la *Connaissance des temps* qui se publie à Paris ; mais l'Éphéméride de Florence est beaucoup moins étendue.

1755. *Romæ*, in-4°. De litteraria expeditione per Pontificiam ditionem ad dimetiendos duos meridiani gradus, à PP. *Maire* et *Boscovich*.

Cette ouvrage contient toutes les opérations de la mesure du degré en Italie, et des recherches de théorie sur la figure de la terre. Il a été traduit en français et imprimé à Paris en 1770.

1755. *Romæ*, in-8°. Philosophia recentior, a Benedicto Stay... Cum adnotationibus P. Rogerii Josephi *Boscovich*; tomus I.

Ce poème était digne des notes ou plutôt des dissertations savantes et curieuses que le P. Boscovich a jointes aux vers charmants de son ami. Le 2e vol. a paru en 1760.

1755. *Romæ*, in-4°. De lentibus et telescopiis dioptricis dissertatio, auctore P. R. *Boscovich*, Societatis Jesu, publico matheseos professore in Collegio Romano. — 58 pages.

1755. *Avignon*, in-4°. Mémoires de mathématiques et de physique, rédigés à l'observatoire de Marseille ; année 1755. Première partie.

On y trouve un grand traité des instruments propres à observer en mer, et de l'hélionètre appliqué aux télescopes, par le P. *Pézenas*, Jésuite, directeur de l'observatoire de Marseille.

A *l'année* 1775, Lalande ajoute ce qui suit : *Avignon*, in-8°. Histoire critique de la découverte des longitudes, par l'auteur de l'astronomie des marins (*Pézenas*), 164 pages. On y trouve aussi beaucoup de problèmes à l'usage des marins, et

Années.

d'exemples pour la méthode des longitudes.

C'est ici le dernier ouvrage d'Esprit Pézenas, né à Avignon le 28 novembre 1692, mort dans la même ville le 4 février 1776, à l'âge de 83 ans. Il s'était distingué par plusieurs observations et par de bons ouvrages, tels que son Traité du Jaugeage en 1742 et 1749, les mémoires rédigés à l'observatoire de Marseille en 1755 et 1756, l'Astronomie des marins en 1766, etc. C'est à lui que l'on doit une des deux traductions de l'optique de Smith, 1767, celle de Desaguliers, et l'édition des grandes tables de logarithmes de Gardiner, imprimée à Avignon en 1770, et préférable à plusieurs égards à celle que Gardiner avait donnée à Londres en 1742. Il rétablit l'observatoire de Marseille et le rendit utile. *Voyez* la notice de ses ouvrages dans le *Journal des Savants*, 1779, page 569. Ses observations de 1729 et années suivantes sont au dépôt de la marine à Paris.

1755. *Florentiæ*, in-4°. Dissertatio de maris æstu, ac præsertim de viribus lunæ solisque mare moventibus, auctore Leon *Ximénès*, 58 pages.

1756. *Romæ*, in-8°. De inæqualitatibus quas Saturnus et Jupiter sibi mutuo videntur inducere, auctore P. Rog. Jos. *Boscovich*.

1756. *Avignon*, in-4°. Mémoires rédigés à l'observatoire de Marseille, année 1756.

Ce second volume a été le dernier. On y trouve.... des réflexions sur diverses manières d'observer les passages du soleil par les points équinoxiaux et solsticiaux que je crois du P. Pézenas ; des observations du P. *La Grange*, Jésuite, qui fut appelé à Milan, en 1763, et y resta jusqu'en 1777. Il se retira à Mâ-

Années.

con, sa patrie, où il mourut le 25 août 1783.

1756. *Viennæ*, in-8°. Ephemerides astronomicæ anni 1757, ad meridianum Vindobonensem jussu Augustorum calculis definitæ, à Maximiliano *Hell*, e Soc. Jesu, cæsareo-regio astronomo, et mechanices experimentalis professore publico et ordinario.

Ces Ephémérides ont paru chaque année; elles forment un recueil précieux pour l'astronomie. Dans le second volume, qui est celui de l'année 1758, on trouve un recueil d'observations astronomiques faites en 1757. Le P. Hell a ajouté successivement beaucoup de dissertations et de tables astronomiques. MM. Triesnecker (ex-Jésuite), et Burg continuèrent avec encore plus de succès, comme on le verra dans la suite de cette bibliographie.

Le P. Hell est mort le 14 août 1792. Voyez l'*Histoire de l'Astronomie.*

1757. *Firenze,* in-4°. Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino, di Leon *Ximénès.*

Ce grand ouvrage contient l'histoire et la description de la plus grande méridienne qu'il y ait jamais eu. (Ast. art. 2285.)

1757. *Viennæ,* in-4°. Clarissimi viri D. de La Caille Lectiones astronomiæ, traductæ à C. S. e S. J. (Charles *Scherfer,* Jésuite.)

L'auteur avait aussi traduit l'optique; et le P. Boscovich y ajouta un mémoire.

Ch. Scherfer, né à Gmunden (Autriche), le 3 novembre 1716, est mort le 25 juillet 1783.

1758. *Viennæ,* in-4°. Philosophiæ naturalis theoria redacta ad unicam legem virium in natura existentium a P. R.-J. *Boscovich,* Soc. Jesu.

La 2e édition a paru à Venise, en 1762 ; la 3e

Années.

à Vienne, en 1764. On avait commencé de traduire ce livre en 1779, à Paris. L'auteur pense que l'attraction se change en répulsion à une certaine proximité. Il y a de belles idées dans cet ouvrage.

1759. *Tyrnaviæ* (Tyrnau), in-4°. Observationes astronomicæ anni 1758, in observatorio collegii academici Societatis Jesu Tyrnaviæ in Hungaria habitæ.

Ces observations du P. *Weiss* ont été continuées chaque année et imprimées depuis 1756 jusqu'en 1771. L'auteur naquit à Tyrnau, en 1717 le 16 mars; il se fit Jésuite en 1733; il fut fait professeur de mathématiques en 1753. Le P. Keri ayant fait faire un observatoire à Tyrnau, le P. Weiss commença en 1756 un cours d'observations qui n'a point été interrompu. L'Université ayant été transférée en 1777 à Bude, le P. Weiss y a pris la direction de l'observatoire, et y a continué longtemps ses utiles observations.

1760. *Paris*, in-12. Amusements physiques sur le système newtonien.

Cet ouvrage, sous le nom du P. *d'Hautecourt*, est du P. Desmarais, Jésuite, qui n'y entendait rien.

1760. *Londini*, in-4°. De solis ac lunæ defectibus libri quinque P. Rogerii Josephi *Boscovich*, Soc. Jesu, ad regiam Societatem Londinensem.

Réimprimé à Venise, en 1761, in-8°. On trouve dans ce poème ingénieux l'abrégé de l'astronomie, la théorie de la lumière et une partie de la physique en très-beaux vers latins; on l'a imprimé à Paris, en 1779, avec sa traduction par M. Barruel, et des augmentations de l'auteur.

Années.

1760. *Bordeaux*, in-4°. Dissertation sur la question : La lune a-t-elle quelque influence sur la végétation et sur l'économie animale? par le P. *Béraud*, Jésuite, à Lyon.

1761. *Vindobonæ*, in-4°. Maclaurini expositio philosophiæ neutonianæ in latinum conversa a G. *Falck*, Soc. Jesu.

1761. *Tyrnaviæ*, in-4°. Observationes astronomicæ anni 1758, in observatorio collegii academici Soc. Jesu, Tyrnaviæ in Hungaria habitæ, a R. P. Francisco *Weiss* e Soc. Jesu.

1761. *Firenze*, in-4°. Leon *Ximenès* osservazione di passagio di Venere, 8 pages.

M. Bernoulli cite une dissertation sur le passage de 1761 faite par le P. *Steppling*, Jésuite, qui avait rétabli l'astronomie à Prague et avait meublé l'observatoire bâti auparavant par le P. Retz. Le P. Steppling est mort en 1778. Bernouilli, *Nouvelles littéraires*, 6e cahier, page 65. — Wydra *Hist. math. in Boh. et Mor.*, page 83. Il y est aussi parlé du P. Sonner qui aidait le P. *Steppling* dans les observations, et qui est mort en 1776.

1762. *Viennæ*, in-4°. De emendatione telescopiorum dioptricorum recens a Dollondo inventa, a P. *Scherfer*.

1762. *Vindobonæ*, in-8°. Maximiliani *Hell* observatio transitus Veneris, adjectis observationibus a variis, etc.

1763. *Manhemii*, in-4°. Basis Palatina anno 1762 bis dimensa, hoc anno 1763 novis mensuris aucta et confirmata a Christiano *Mayer*.

Le P. Christian Mayer, Jésuite de Manheim, né le 20 août 1719, mourut le 16 avril 1783. Voyez les *Nouvelles de la république des let-*

Années.

tres, de la Blancherie, 18 juin 1783, et les *Mémoires de l'Académie de Manheim*, 1789, tome VI.

1763. *Viennæ*, in-4°. *Hell* Ephemerides anni 1764.

On y trouve les Tables du Soleil de La Caille et de la Lune de Meyer que j'avais mises dans la *Connaissance du temps* de 1761. Hell y a ajouté plusieurs autres tables relatives à la Lune.

1764. *Viennæ*, in-4°. Philosophiæ naturalis theoria redacta ad unicam legem virium in natura existentium, auctore P. Rogerio *Boscovich*.

1764. *Romæ*, in-4°. De menstrua solis parallaxi Senis observata exercitatio astronomica habita in Collegio Romano (P. *Asclépi*).

1764. Lyon, in-12. Mémoires sur les éclipses annulaires, et principalement sur celle du 2 avril 1764, par l'abbé *Béraud*.

1764. *Romæ*, in-4°. Solis defectus observatus in Collegio Romano a PP. Societatis Jesu, 8 pages.

Cette observation fut faite principalement par le P. *Asclépi*.

1764. *Manhemii*, in-4°. Solis et lunæ eclipseos observatio facta Schwetzingæ in specula nova electorali anno 1764, 17 martii et 1 aprilis, a Christiano *Mayer*.

1764. *Viennæ*, in-8°. *Hell*. Ephemerides anni 1765.

1765. *Viennæ*, in-8°. *Hell*. Ephemerides anni 1766.

On y trouve une dissertation sur le prétendu satellite de Vénus, que l'auteur démontre être une illusion d'optique.

1765. *Romæ*, in-4°. De objectivi micrometri usu in planetarum diametris metiendis exercitatio, optico-astronomica habita in Collegio Romano (P. *Asclépi*).

On y trouve des observations des diamètres du

Années.

Soleil, de Vénus et de Mars, en différents temps.

1766. *Manhemii*, in-4°. Altitudo poli speculæ electoralis astronomicæ quæ est Schwetzingæ in arce serenissimi, etc. a P. Christiano *Mayer*.

C'est un petit observatoire que l'électeur Palatin avait fait bâtir dans un de ses châteaux, et où le P. Mayer observa en attendant la construction du grand et bel observatoire de Manheim.

1766. *Viennæ*, in-8°. *Hell*. Ephemerides, anni 1767.

On y trouve l'éloge de Pierre Anich, paysan du Tyrol, que le P. Weinhart avait aidé et qui avait fait des progrès surprenants dans les arts, la géométrie et l'astronomie. Il mourut en 1766.

1766. *Avignon*. Astronomie des marins. (P. *Pézenas*.)

Cet ouvrage, plus élémentaire et plus étendu que celui de Maupertuis, contient de même des formules analytiques pour résoudre tous les problèmes de la sphère.

1766. *Vienne*. Anfangsgruende der physicalischen Astronomie, von *Ludwig Mitterpacher* (Soc. Jesu).

1767. *Avignon*, 2 vol. in-4°. Cours complet d'optique de Smith, traduit de l'anglais, par le P. *Pézenas*, avec des additions sur les nouvelles découvertes. L'édition anglaise était de 1738.

1767. *Ingolstadii*, in-4°. De altitudine poli observatorii Ingolstadiensis dissertatio : accedunt propositiones de invenienda figura telluris.

Ces thèses soutenues par le P. *Bullinger* sont du P. *Amman*.

1767. *Viennæ*, in-8°. *Hell*. Ephemerides anni 1768.

On y trouve beaucoup d'observations de Wargentin, Messier, Pingré, Hell (Jésuite), Ga-

Années.

vronsky, Thonhauser (Jésuite), Bugge, des deux Mayer (dont l'un, Christian, était Jésuite), de Rohl, Scheibel, Fixmillner (Bénédictin), Wolff, Barlet (Jésuite), La Grange (Jésuite), Weiss (Jésuite), Sainovits (Jésuite), Tiernberger (Jésuite), Poczobut (Jésuite), Hoffman. Cela fait voir combien le P. Hell étendait sa correspondance, et combien l'astronomie était déjà cultivée en Allemagne.

1767. *Romæ*, in-4°. Jos. *Asclepi*, de nova et facili methodo elevandi mercurium in tubis ad altitudinem consuetam majorem.

1767. Mesure de la terre du P. *Liesganig*, en Autriche, et du P. Beccaria, en Piémont; *Journal des Savants*. Ces mesures ont été détaillées ensuite dans deux ouvrages séparés.

Joseph Liesganig naquit, à Gratz en Styrie, le 24 juin 1735. Il était à Lemberg en Gallicie (Pologne autrichienne), où il était directeur des bâtiments et de la navigation, il est mort en 1799.

Lettre du P. *Beraud* sur le passage de Vénus qu'il avait observé à Lyon en 1761.

Le P. Beraud habile professeur d'astronomie, est mort en 1777.

A *l'année* 1780, Lalande écrit :

« Laurent Béraud, professeur de mathématiques au collége des Jésuites de Lyon, était né dans cette ville, le 5 mars 1702 ; il y mourut le 26 juin 1777. Nous avons de lui diverses observations d'éclipses, de comètes, des passages de Mercure ; des observations faites en correspondance avec La Caille qui était au cap de Bonne-Espérance, pour déterminer les parallaxes de Mars et de Vénus dont il donna lui-même les calculs.

Années.

Ce fut à ses leçons, en 1746, que je pris le goût de l'astronomie, dont je me suis occupé toute ma vie. Montucla, Bossut, Fleurieu et plusieurs autres élèves distingués dans les mathématiques déposent du mérite de cet habile professeur ; mais le collége de Lyon était à tous égards un des meilleurs que j'aie jamais connus.

Le P. Beraud fit aussi des dissertations de physique qui remportèrent des prix à l'Académie de Bordeaux; des mémoires et des observations météorologiques qui sont dans les cartons de l'Académie de Lyon, dont il était membre depuis 1740 ; plusieurs dissertations sur les antiquités, dont il s'était aussi occupé ; car il avait à Lyon la direction de l'observatoire et celle du cabinet des médailles, qui étaient dans le même collége. Son éloge a été inséré dans le *Dictionnaire de physique* de l'*Encyclopédie méthodique*. Le P. Beraud est cité encore à l'année 1777.

1768. *Viennæ*, in-4°. Observationes astronomicæ, ab anno 1717, ad annum 1752, à PP. Societatis Jesu, Pekini Sinarum tribunalis mathematici præside et mandarino, collectæ, atque operis editionem ad fidem autographi manuscripti curante PP. Maximiliano *Hell*.

Les Jésuites auxquels on est redevable de ces observations sont les PP. Pereyra, Kœgler, Hallerstein, Slaviseck, etc. Le P. Hallerstein s'est fait un plaisir d'enrichir sa patrie de ce manuscrit, et il l'a envoyé, en 1754, écrit de sa main, à la bibliothèque du collége de Vienne, d'où le P. Hell l'a tiré pour le publier. — Le P. Slaviseck, Jésuite de Bohême, mort en Chine, le 24 août 1735, à 57 ans, avait fait une grande suite

Années.

d'observations sur la libration de la lune ; il écrivait à ce sujet à Bayer, en 1734, et lui promettait pour de l'Isle un cours entier d'observations et de doctrine sur la libration ; il travaillait à faire graver une figure sur la lune ; mais sa mort a fait perdre tout ce travail.

1768. *Tyrnaviæ*, in-8°. Observationes astronomicæ, annis 1768, 1769 et 1770 in observatorio collegii academici Societatis Jesu, Tyrnaviæ in Hungaria a Fr. *Weiss*, Soc. Jesu. (Cité encore à l'année 1775.)

1768. *Avignon*, in-4°. Nouveaux essais pour déterminer les longitudes en mer par les mouvements de la lune et par une seule observation (P. *Pézenas*), 28 pages avec un appendice de 6 pages.

L'auteur proposait une méthode qui exigerait la résolution de beaucoup de triangles.

1768. *Viennæ*, in-8°. Ephemerides astronomicæ, anni 1769, nomini et methodo P. Hell definitæ, a P. *Pilgram*, Soc. Jesu.

Antoine Pilgram naquit à Vienne le 3 octobre 1730, il y mourut le 15 janvier 1793.

1768. *Heidelbergæ*, in-4°. Directio meridiani Palatini per speculam electoralem arcis æstivæ Schwetzingensis ducti, observationibus et calculis definita, a Christ. *Mayer*, Soc. Jesu.

1768. *Milano*, in-4°. Esercitazione matematica sull'altezza del polo di Milano.

L'auteur est François *Luini*, ou *Luino*, Jésuite, né à Milan le 21 mars 1740, professeur de mathématiques à Milan en 1769, à Pavie en 1773, à Côme en 1778.

1768. *Romæ*, in-4°. De annua fixarum aberratione, exercitatio optico-astronomica habita in Collegio Romano. (P. *Asclépi*.)

Années.

1769. *Viennæ*, in-8°. *Pilgram*, ephemerides anno 1769 et 1770.

On y trouve plusieurs tables auxiliaires utiles dans l'astronomie ; entre autres toutes celles qui servent au calcul des projections pour les éclipses.

1769. *Petropoli*, in-4°. Ad Augustissimam Russiarum omnium imperatricem Catharinam II Alexiewnam, expositio de transitu Veneris, ante discum solis die 23 maii 1769, a Christiano *Mayer*, 355 pages.

Ce livre contient presque des éléments d'astronomie, à l'occasion du passage de Vénus.

1770. *Viennæ*, in-4°. Dimensio graduum meridiani Viennensis et Hungarici, peracta a J. *Liesganig* (Jésuite).

Cet ouvrage contient la mesure de la terre exécutée en grand dans l'Allemagne.

1770. *Paris*, in-4°. Voyage astronomique et géographique pour mesurer deux degrés du méridien par les PP. *Maire* et *Boscovich*. Traduit du latin, par le P. Hugon ou Chatelain, augmenté par le P. Boscovich lui-même.

Hugon était un Jésuite qui prit, à Paris, le nom de Chatelain pour être plus inconnu.

1770. *Hasniæ* (Copenhague), in-4°. Observatio transitus Veneris ante discum Solis, die 3 junii anno 1769, Wardoëhusii, auspiciis potentissimi ac clementissimi regis Daniæ et Norwegiæ Christiani VII facta et Societati regiæ scientiarum Hafniensi prælecta, a R. P. Maximiliano *Hell*, e Soc. Jesu, astronomo Cæsareo.

1770. *Viennæ*, in-8°. *Pilgram*. Ephemerides astronomicæ. On y trouve l'observation du passage de Vénus, faite par Hell, à Ward'hus.

Années.

1770. *Avignon*, in-fol. Tables de logarithmes de Gardiner. — Nouvelle édition, augmentée des logarithmes, des sinus et des tangentes pour chaque seconde des quatre premiers degrés.

Cette édition, dont on avait besoin depuis longtemps, est due aux soins du P. *Pézenas*, du P. *Dumas* et du P. *Blanchard;* les quatre premiers degrés en seconde ont été tirés du manuscrit de Mouton, qui est dans la bibliothèque de l'Académie des sciences, et que je leur envoyai pour cet effet. L'édition est plus belle et plus correcte que celle de l'Angleterre ne l'était dans le principe avant que l'auteur eût corrigé les fautes à la main; j'en ai donné l'errata dans la Connaissance des temps de 1775. — Sur le P. Dumas, habile géomètre de Lyon et mon premier maître, *voyez* le Journal des Savants, de novembre 1770.

1770. *Aug. Vindelic.*, in-4°. Quadrans astronomicus novus descriptus et examinatus in specula uranica Ingolstadiensi a P. Cæsario *Amman*, Soc. Jesu, Mathesis et S. ling. P. P. O.

1770. *Ingolstadii*, in-4°. De altitudine poli observatorii astronomici Ingolstadiensis, in collegio academico Societatis Jesu, dissertatio. Accedunt propositiones geographicæ, de invenienda figura telluris, quas publice discutiendas proponet Josephus *Bullinger*, R. Soc. Jesu.

1770. *Milano*, in-4°. Descrizione d'un nuovo pendolo a correzione, del P. *Boscovich*.

1770. *Petersbourg*, in-8°. Nouvelle Méthode pour lever, en peu de temps et à peu de frais, une carte générale exacte de toute la Russie, approuvée par l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg; par Christian *Mayer*.

Années.

L'auteur propose de se servir d'une montre marine.

1770. *Ingolstadii*, in-4°. De lumine et visione, de determinatione systematis planetarii, exercitationes mathematicæ in aula acad. catholicæ electoralis Univers. Ingolstadio, respondente Bernardo *Merck*, R. Soc. Jesu.

1770. *Romæ*, in-4°. P. *Asclepi*. De cometarum motu exercitatio astronomica habita in Collegio Romano.

On y trouve les observations et les calculs de la belle comète de 1769 (Voir la suite en 1772). Les calculs sont très-détaillés et les éléments très-bien discutés.

1771. *In Milano*, in-8°. Memorie Sulli cannocchiali diottrici, del P. Ruggiero Giuseppe *Boscovich*.

Ce sont des éléments de dioptrique relatifs aux lunettes; on y trouve même quelque chose sur la théorie des lunettes achromatiques.

1771. *Milano*, in-4°. Descrizione d'un nuovo pendolo a correzione, del P. *Boscovich*.

Cité encore aux années 1774, 1777, 1779, 1785 et 1789.

1771. *Viennæ*, in-8°. *Hell*. Ephemerides anni 1772.

On y trouve les tables de Mayer, publiées en 1770, où le P. Pilgram avait rendu toutes les équations additives.

1771. *Romæ*, in-4°. De æquilibrio aeris cum mercurio (P. *Asclépi*.)

1772. *Heidelbergæ*, in-4°. Tentamen geographicum in usum mappæ Palatinæ sistens seriem aliquot triangulorum quæ cum base Palatina ad Austrum et Boream connexa sunt, auctore Christiano *Mayer*.

Ce sont des triangles liés avec ceux de la

Années.

France, depuis Durlach jusqu'à Francfort, sur une longueur de près de cinquante lieues, pour servir de canevas à une carte du Palatinat.

Le P. Mayer et le P. Metzer s'en sont occupés avec zèle.

Le P. Mayer est cité encore aux années 1775, 1778, 1779, 1780 et 1786.

1772. *Dilingæ*, in-4°. De micrometris quæ filis constant in angulum coeuntibus dissertatio, auctore P. Ignatio *Pickel*, Soc. Jesu. 24 pages.

1772. *Viennæ*, in-8°. De parallaxi solis et observationibus transitus Veneris anni 1769, a P. Maximiliano *Hell*. Soc. Jesu. Astronomo Cæsareo-regio.

Le P. *Hell* est encore cité aux années 1775, 1776, 1777, 1787 et suivantes, et page 721.

1772. *Avignon*, in-4°. Manière de réduire en tables la solution de tous les triangles sphériques. (*Pézenas*.)

1772. *Siena*, in-4°. Atti dell'Academia delle Scienze di Siena, t. IV.

On y trouve une histoire des comètes depuis l'ère vulgaire jusqu'en 1577, par le P. *Troïli*, Jésuite.

Ce Père est cité encore en l'année 1774.

1772. *Romæ*, in-4°. De cometarum motu addenda ad exercitationem habitam in collegio Romano, anno 1770. (P. *Asclépi*.)

L'auteur essaie de déterminer la période de la comète de 1768 par les observations d'une seule apparition. Asclépi est mort au mois de juillet 1776. C'est ici le dernier ouvrage de cet astronome qui soit venu à ma connaissance.

1773. Cette année devait paraître le 1er vol. in-folio du voyage du P. Hell en Laponie, suivant le prospectus, publié en 1771, et le 3e vol. en 1774.

Années.

Mais il n'a rien paru, si ce ne sont quelques fragments dans les éphémérides de Vienne.

1773. *Viennæ*, in-8°. *Hell.* Ephemerides anni 1773.

On y trouve une collection d'observations du passage de Vénus sur le soleil le 3 juin 1769, une dissertation sur la parallaxe du soleil qu'il trouvait de 8" 7, et une réponse aux reproches que je lui avais faits d'avoir envoyé son observation de Ward'hus après que j'avais publié le résultat des autres.

1773. *Viennæ*, in-8°. *Hell.* Ephemerides astronomicæ anni 1773.

Ce volume contient une grande dissertation sur la parallaxe du soleil que le P. Hell trouvait de 8" 7, et une du P. Pilgram sur ce sujet.

1774. *Milano*, in-8°. Effemeridi astronomiche per l'anno 1775, calcolate pel meridiano di Milano, d'all' abb. Angelo *de Cæsaris*, ex-jésuite. Un aggiunta di altri opuscoli.

C'est le premier volume d'une collection importante d'éphémérides qui ont paru sans interruption jusqu'à ce jour, les additions contiennent un mémoire français sur l'opposition de Saturne en 1773, que je crois du P. *La Grange*, qui resta à Milan jusqu'en 1777, et un Mémoire italien sur l'anneau de Saturne, par Fr. *Reggio* (ex-jésuite).

1774. *Gedani* (Dantzick), in-8°. Prodromus physico-astronomicus pyrotechnici systematis vorticorum, operâ P. Iac. *Kylian.*

Cet auteur était Jésuite, il mourut en 1774. — Bernouille, Nouvelles littéraires, 6e cahier, p. 66.

En résumé, ce tableau contient 42 auteurs et 87 ouvrages. — Il nous serait facile de dresser une pareille

liste d'écrivains Jésuites dans les différents ordres des connaissances humaines, sacrées et profanes. En preuve de cette assertion, nous apporterons un seul témoignage : le P. Theiner, dans son *Histoire des Institutions d'éducation ecclésiastique*, tome I, page 70 (édition de Paris, 1841), cite le passage de Lalande, que nous avons mis en épigraphe en tête de ce tableau, et le fait précéder de ces paroles très-significatives : « Le choix de mon travail littéraire, dit-il (page 78), a eu pour moi l'avantage de me faire connaître la Société de Jésus, précisément du côté où elle présente des monuments impérissables de sa gloire et de sa grandeur. Je me suis trouvé dans la même position que le célèbre astronome Lalande... En composant mon ouvrage sur les séminaires, je n'ai cessé d'admirer les efforts incroyables des Pères de la Société de Jésus, et plus encore les résultats magnifiques dont ces efforts ont été couronnés. Dans un temps où le mensonge audacieux peut se livrer impunément à ses plus grands excès, il est du devoir de tous les amis de la vérité de rappeler à ces calomniateurs l'infamie de leur conduite, etc. »

N° 3.

TABLEAU *des principaux théologiens, exégètes, canonistes, orateurs, ascétiques, savants, littérateurs, historiens, de la Compagnie de Jésus, vers le milieu du dernier siècle, avec indication de la date de leur naissance et de leur mort, et de leur âge en* 1773.

Théologiens.

ALLEMANDS.

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Hermann (Georges).	1693	1766	m.
Seedorf (François)..	1692	1758	»
Pejascevich, ou Piascevich (Franç.-Xav.).	1707	»	66
Reuter (Jean).	1680	1762	»

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Kilber (Henri)..	1710	»	63
Holtzclau (Thomas).	1716	»	57
Neubauer (Ignace).	1726	»	47
Voit (Edmond).	1707	1775	66
Sardagna (Charles).	1707	»	66
Widmann (Joseph).	1725	»	48

DE DIVERSES NATIONS.

Gravina (Joseph-Marie).	1702	1780	71
Faure (Jean-Baptiste..	1702	1777	71
Alègre (François-Xavier), américain.	1729	1788	44
Lazeri (Pierre).	1710	1789	63
Alticozzi (Laurent).	1689	1777	84
Angeri (Jacques).	1700	»	73
Gusmao (Alexandre), portugais..	1704	1801	69
Arevalo (Faustin), espagnol.	1747	1818	26
Bolgeni (Jean-Vincent).	1733	1811	40
Iturriaga (Emmanuel), américain.	1728	1819	45
Stoppini (Hyacinthe).	1725	1798	48
Muzarelli (Alphonse)..	1749	1813	24
Navarro (Joachim), espagnol.	1705	1780	68
Fuensalida (Diégo-Jos.), américain.	1774	1803	29
Abad (Diégo), Id.	1727	1779	46
Wallarta (Joseph). Id.	1719	1790	54

Exégètes.

ALLEMANDS.

Videnhofer (François-Xavier).	1708	1765	m.
Goldhagen (Hermann).	1718	1794	55
Weissembach (Joseph-Antoine)	1736	1801	37
Weitenauer (Ignace).	1709	1784	64
Haselbauer (François).	1677	1756	»
Veith (Laurent-François-Xavier).	1725	1796	48

ITALIENS ET ESPAGNOLS.

Curti (Pierre).	1711	1762	m.
Gener (Jean-Baptiste)..	1711	»	62
Nicolaï (Alphonse).	1706	1784	67

Canonistes.

ALLEMANDS ET ITALIENS.

Schwartz (Ignatius).	1690	1763	m.
Biner (Joseph), professeur depuis 1750.	»	1778	»

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Zallinger (Jean-Antoine).	1735	1813	38
Zech (François-Xavier).	1692	1772	»
Stefanucci (Horace).	1706	1775	67
Guarini-Lascaris (Jean-Baptiste. . . .	1719	1779	54
Widmann (François de S.).	1711	1775	40

Controversistes, Apologistes, Polygraphes.

DE DIVERSES NATIONS.

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Stattler (Benoît).	1728	1790	45
Manhart (François-Xavier).	1696	1773	77
Beusch (Guillaume).	1702	1778	71
Merz (Aloys).	1727	1792	46
Schœnberg (Mathias).	1732	1792	40
Para du Phanjas (François).	1724	1797	49
Guénard (Antoine).	1726	1806	47
La Marche (Jean-François, de). . . .	1700	1762	»
Champion de Nilon (Charles-François)..	1724	1794	49
Champion de Pontalier (François). . .	1731	1812	42
Nonnotte (Claude-François)..	1711	1793	62
Malsiner (Joseph)..	1743	1780	30
Noghera (Jean-Baptiste)..	1719	1784	54
Barruel (Augustin).	1741	1825	32
Ghesquière de Raemsdonk (Joseph, de).	1736	1804	37
Mutschell (Sébastien) (1).	1749		24
Feller (François-Xavier, de)..	1735	1802	38
Zaccaria (François-Antoine)..	1712	1786	61
Mozzi (Louis).	1746	1813	27

Prédicateurs.

FRANÇAIS.

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Neuville (Charles, Frey de).	1693	1774	80
Marolles (Claude, de)..	1712	1792	61
Perrin (Charles-Joseph).	1690	1767	»
Papillon du Rivet (Nicolas).	1717	1782	56
Roissard (Nicolas)..	1708	»	65
Bulonde (Henri, de).	1718	1772	»
Richard (Jean-Pierre).	1743	1820	30

(1) Dans une lettre découverte parmi les papiers de l'*illuministe* Blau, et envoyée par les officiers de la justice à l'évêque de Spire, on lit : « Pour mieux cacher encore tout objet secret, il faudrait spécialement engager tous les savants Jésuites, par exemple : Stattler, Saïler, Mutschell, et les autres savants religieux orthodoxes ..— Il faudrait même faire annoncer l'établissement de notre Académie, non par un de nos adeptes, mais si on le pouvait par un Jésuite. » La dépêche est datée du 9 juin 1792, époque où la coalition des princes menaçait le jacobinisme. (Voir page 294).

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	de la mort.	AGE en 1773.
Duplessis)François-Xavier).	1694	1774	79
Chapelam (Charles-Jean-Baptiste, le). .	1710	1779	63
Beauregard (Nicolas).	1731	1804	42
Reire (Joseph)..	1735	1812	33
Lenfant ou Lanfant (Alexandre).. . .	1726	1792	47

DE DIVERSES NATIONS.

Neumayer (François).	1697	1765	m.
Vanini (Antoine).	1721	1795	52
Vurs (Ignace).	1731	1784	42
Hausen (Guillaume).	1710	1781	63
Calatayud (Pierre, de).	1689	1773	84
Zucconi (Louis).	1696	»	77
Saracinelli (Antoine).	1725	1802	48
Giorgi (Jean-Vincent).	1736	1803	37
Trento (Jérôme).	1713	1784	60
Pellegrini (Joseph).	1718	1799	55
Venino (Ignace).	1711	1778	62

Ascétiques.

DE DIVERSES NATIONS.

Panizzoni (Louis).	1729	1821	42
Daguet (Pierre)..	1707	1775	66
Budardi (Charles)	1743	1812	30
Martel (Gabriel).	1680	1756	»
Griffet (Henri)..	1698	1771	»
Baudrand (Barthélemy).	1721	1787	52
Beauvais (Gilles, de).	1693	1770	»
Couturier (Jean).	1730	1799	43
Bellecius (Louis).	1704	1757	38
Tartagni (Jean-Baptiste)..	1735	»	33
Grou (Jean).	1723	1813	40
Stark (Joseph)	1750	»	23
Berthier (Guillaume).	1704	1782	69

Savants.

ESPAGNOLS.

Hervas (Laurent).	1735	1809	38
Eximeno (don Antoine).	1729	1808	44
Gil (Emmanuel).	1745	1807	27
Campserver (Ignace).	1722	1798	52
Zaccagnini (Antoine).	1723	1803	51
Marquez (Pierre-Jos.), américain. . .	1741	»	32
Iturri (François), Id. . . .	1738	»	45

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
PORTUGAIS.			
Cabral (Etienne)	1707	»	66
Monteiro (Ignace)	1734	1812	39
Da Veiga (Eusèbe)	1718	1798	55
Carboni ou Carbone (Jean-Baptiste	astronomes, d'après La-		
Copasse	lande, vers le milieu du		

xviiie siècle. J.-B. Carbone était recteur à Lisbonne en 1744.

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
FRANÇAIS.			
Chatelard (Jean-Jacques, du)	1693	1757	m.
Lagrange (Louis)	1711	1783	62
André (Yves)	1675	1764	»
Valois (Yves, de)	1694	v. 1762	»
Castel (Louis)	1688	1757	»
Panel (Alexandre)	1699	1777	74
Béraud (Laurent)	1703	1777	70
Rivoire (Antoine)	1709	1789	64
Vautrin (Hubert)	1742	1832	31
Du Tertre (Rodolphe)	1677	1762	»
Paulian (Aimé-Henri)	1722	1802	51
Pézenas (Esprit)	1692	1776	81
ITALIENS.			
Lecchi (Jean-Antoine)	1702	1776	61
Reggio (François)	1743	1804	30
Asclépi (Joseph)	1706	1776	67
Sanvitali (Frédéric)	1704	1761	m.
Gianella (Charles)	1736	»	37
Luino (François)	1740	1792	33
De Cæsaris (Angelo)	1749	»	24
Ximenès (Léon)	1716	1786	57
Belgrado (Jacques)	1704	1789	69
Benvenuti (Charles)	1716	1789	57
Troïli (Dominique)	1722	»	51
Riccati (Vincent, de)	1707	1775	66
Boscowich (Roger)	1711	1787	62
Toderini (Jean-Baptiste)	1728	1801	45
Panigay (Barthélemy)	1720	»	53
Odévico (G. Louis)	1725	1803	48
Morcelli (Etienne)	1737	1821	36
ALLEMANDS.			
Khell (Joseph)	1714	1772	m.
Frœlich (Erasme)	1700	1758	»

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Eckhel (Joseph)	1737	1798	36
Schœnwisner (Etienne)	1738	1784	35
Pilgram (Antoine)	1730	1783	43
Saïnovits (Jean)	1733	»	40
Mako (Paul, de)	1723	»	50
Horvath (Jean-Baptiste)	1732	»	41
Gusmann (Franciscus)	1741	»	32
Weiss (François)	1717	»	56
Wirwicz (Charles)	1717	»	56
Triesnecker (François de Paule)	1746	»	27
Mayer (Christian)	1719	1783	54
Scherffer (Charles)	1716	1783	57
Mauschberger (Léopold)	1718	»	55
Loserth (Philippe)	1712	1776	61
Franz (Joseph)	1703	1776	70
Kylian (Jacques)	1714	1774	59
Keri (François, de Borgia)	1702	1769	m.
Liesganig (Joseph)	1719	1800	54
Herberth (Joseph)	1725	1794	48
Poczobut (Martin)	1728	1810	45
Hell (Maximilien)	1720	1792	53
Walcher (Joseph)	1719	»	54
Mangold (Joseph)	1716	1787	57
Steppling (Joseph)	1716	1778	57
Huberti (François)	1715	»	58
Metzger (Jean)	1723	1781	51
Wülfen (Ignace)	1728	1803	45
Mitterpacher (Louis)	1734		39

Littérateurs.

PORTUGAIS.

Azevedo (Emmanuel, d')	1713	»	60
Furtado (François)	1742	»	31
Mello (Joseph Rodriguez, de)	1734	1798	40

ALLEMANDS.

Denis (Michel)	1729	1800	44
Reiffenberg (Frédéric, de)	1719	1764	»
Regelsperger (Christophe)	1734	»	39
Topp (Antoine)	1741	1783	32
Zalouskowski (Joannes), polonais	1727	»	56
Jacowski (Stanislas) Id.	1711	1774	62
uskina (Etienne) Id.	1742	»	31

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
ESPAGNOLS.			
Aimerich (Mathieu)	1715	1799	58
Lasala (Emmanuel).	1738	1806	35
Requeno (Vincent).	1743	1811	30
Burriel (Antoine)	1728	1798	45
Colomès (Jean-Baptiste)	1732	»	41
Arteaga (Etienne)	1744	1799	29
Isla (Jean-François, d').	1703	1783	70
Lampillas (François-Xavier)	1739	1798	34
Serrano (Thomas)	1715	1784	58
Andrès (Juan)	1740	1807	33
Terreros y Pando (Etienne)	1707	1786	66
Landivar (Raphaël), américain. . . .	1731	1794	42
ITALIENS.			
Zannoni (Pierre)	1723	1786	50
Cordara (Jules)	1704	1784	69
Rossi (Ignace, de).	1740	1824	33
Rubbi (André)	1739	1810	34
Raffei (Etienne)	1712	1788	61
Santi (Charles)	1732	1810	41
Bettinelli (Xavier)	1708	1762	»
Benedetti (Antoine)	1718	1808	55
Ambroggi (Antoine).	1713	1788	60
Cunich (Raymond), de Raguse. . . .	1719	1794	54
Giorgi (Alexandre).	1747	1779	27
Lanzi (Louis).	1732	1810	41
Volpi (Joseph).	1692	1746	»
Lagomarsini (Jérôme)..	1698	1773	75
Mazzolari (Joseph).	1712	1786	61
Tiraboschi (Jérôme).	1731	1794	42
Zamagna (Bernard), de Raguse. . . .	1735	»	37
Boscovich (Roger), de Raguse. . . .	1711	1787	62
FRANÇAIS.			
Lombard (Théodore).	1699	v. 1774	74
Geoffroy (Jean-Baptiste).	1706	1782	67
Geoffroy (Julien).	1743	1814	30
Grosier (Jean-Baptiste).	1743	1823	30
Berthier (Guillaume), *ut suprà*. . . .	»	»	»
Féraud (Jean-François).	1725	1807	48
Lebrun (Guillaume).	1674	1758	»
Querbeuf (Yves, de).	1726	1799	47
Paul (Armand).	1740	1809	33
Jacquet (Louis).	1733	1793	40

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Giraudeau (Bonaventure)	1697	1774	76
Blanchard (Jean-Baptiste)	1731	1797	42
Duparc (Jacques, Lenoir)	1702	1789	71
Domairon (Louis)	1745	1807	28
Routh (Bernard)	1695	1768	»
Ponçol (Henri, Ansquer de)	1730	1783	43
Brotier (Gabriel)	1723	1789	50
Papillon du Rivet (Nicolas)	1717	1782	56
Desbillons (François-Joseph, Terrasse)	1711	1789	62
Berthoud (Guillaume)	1723	1810	50

Historiens.

PORTUGAIS, AMÉRICAINS, ETC.

Novaez (Joseph, de)	1736	»	37
Clavigero (François-Xavier), Mexicain.	1720	1793	53
Molina (Jos. Iguace), né au Chili	1740	1815	33

POLONAIS.

Naruszewicz (Stanislas)	1733	1796	40
Rzuepnicki (François)	1716	»	57

ILLYRIENS.

Farlati (Daniel)	1690	1773	83

BELGES, ITALIENS, ESPAGNOLS.

Walstelein (Charles)	1695	1783	78
Gusta (François)	1744	»	29
Cordara (Jules), *ut suprà*		»	
Lazeri (Pierre)	1710	»	63
Calini (Ferdinand)	1713	»	60
Murriel (Dominique)	1718	1795	55
Burriel (André)	1719	1762	»
Masdeu (Jean-François)	1740	1817	33
De Clé (Jean) — Bollandistes	1722	1800	51
De Bye (Cornelius) — Bollandistes	1727	1801	46
Ghesquière, *ut suprà* — Bollandistes	1736	1804	37
De Bue (Jacques — Bollandistes	1728	1808	45

FRANÇAIS.

Legrand d'Aussy (Jean-Baptiste)	1737	1800	36
Berthier (Guillaume), *ut supra*			
Berruyer (Isaac)	1681	1758	»

NOMS ET PRÉNOMS.	ANNÉE de la naissance.	de la mort.	AGE en 1773.
Ligny (François, de)	1709	1788	64
Guérin du Rocher (Pierre)	1731	1792	42
Charlevoix (François-Xavier, de). . .	1682	1762	m.
Laugier (Marc-Antoine)	1719	1769	»
Millot (Claude).	1725	1785	47
Griffet (Henri), *ut suprà*			
ALLEMANDS.			
Prileszki (Jean-Baptiste)	1709	»	64
Daude (Adrien).	1707	1755	»
Kéri (François Borgia).	1702	1769	»
Schmith (Nicolas)		1767	»
Schwartz (Ignace)	1690	1763	»
Lineck (Mathias)	1722	1784	51
Hansitz (Max.).	1682	1766	»
Hartzheim (Joseph).	1694	1763	»
Schull (Hermann)	1706	1768	»
Neissen (Gilles).	1729	»	44
Haiden (Jean)	1716	»	57
Muszka (Nicolas)	1715	1780	58
Peterffi (Charles)	1715	1746	»
Kaprinai (Etienne).	1714	1786	59
Pray (Georges).	1723	1801	50
Katona (Etienne)	1732	1798	41

Savants Missionnaires.

FRANÇAIS, ESPAGNOLS, PORTUGAIS, ETC.

Cibot (Pierre)	1727	1780	46
Amiot (Joseph).	1718	1794	55
Mailla (Joseph, de)	1679	1748	»
Benoît (Michel).	1715	1774	58
Gaubil (Antoine)	1689	1761	»
Leimbeckoven (Godefroy), év. de Nankin en 1773	»	1787	»
Kœgler (Ignace).	1680	1746	»
Hallerstein (Augustin).	1697	1775	»
Dobrizhoffer (Martin).	1718	»	55
Szentivanyi (Etienne).	1725	»	48
Tieffenthaler (Joseph), géogr. cité par Anquetil-Duperron.	1741	»	32
Sanchez Labrador (Joseph)	1717	1799	56
Quiroga (Joseph).	1707	1784	64
Siexas (Jean)	Tous ces missionnaires étaient présidents ou membres du tribunal des mathématiques à Pékin, lors de l'extinction de leur Ordre.		
Rocha (Félix, de)			
Espinha (Joseph)			
Rodriguez (André).			

Résumons ces listes et prenons les noms les plus connus : ceux de Neuville, Berthier, Brotier, Gaubil, Amiot, Pézenas, pour la France; d'Azevedo, Cabral, Isla, Eximeno, Andrès, Aimerich, Feller, pour le Portugal, l'Espagne et la Belgique ; de Goldhagen, Zallinger, Kilber, Veith, Kaprinai, Pray, Steppling, Hell, Eckhel, Michel Denis, Naruzewiecz, Poczobut, pour l'Allemagne et la Pologne; de Zaccaria, Lazeri, Faure, Tiraboschi, Morcelli, Ximénès, Riccati, Boscovich, pour l'Italie ; et nous trouverons que sur ces 32 Jésuites illustres, — 5 exceptés : Andrès, âgé seulement de 33 ans, Morcelli, Eckhel, de Feller et Zallinger, dont les deux premiers avaient 36 ans et les deux derniers 38 en 1773, lors de la suppression de la Compagnie, — tous les autres se trouvent renfermés entre 40 et 80 ans, sur lesquels deux ou trois seulement sont au-dessous de 50. De quel droit maintenant vient-on nous dire que ceux d'entre les Jésuites qui se sont, vers la fin du siècle passé et au commencement de celui-ci, distingués dans le domaine de la science, se sont formés presque tous après la suppression de leur Institut? Du reste, la Compagnie de Jésus eût encore été plus à plaindre, et à juste titre plus *inutile*, si, outre les savants déjà formés, elle n'eût eu alors dans son sein un grand nombre de jeunes gens de talent, la semence de ses savants et de ses professeurs futurs (1).

(1) Pour compléter ce travail, on aurait, si le temps l'avait permis, ajouté deux autres tableaux, l'un comprenant les Ex-Jésuites, qui, peu après l'extinction de leur Ordre, ont été élevés en grand nombre à des dignités ou à des fonctions importantes; l'autre, des jeunes disciples de l'Institut, non-prêtres encore en 1773, qui, dans la suite, ont acquis un nom ou une position honorable dans le monde. On aurait été ainsi plus à même d'apprécier ce que la Compagnie de Jésus, au moment de sa suppression, possédait d'hommes remarquables dans le présent, et ce qu'elle avait droit d'attendre dans l'avenir.

N° 4.

Quelques professeurs dans les Universités allemandes, de 1755 *à* 1773.

I.

UNIVERSITÉ DE VIENNE (1753-1773).

NOTA. — C'est en 1753 qu'eut lieu la réforme de Stock, et que les chaires de théologie et de droit canonique furent enlevées aux Jésuites : ne nous étonnons donc pas de trouver dans le tableau suivant peu de professeurs de théologie.

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Frœlich (Erasme), historien, numismate, archéologue.	1700	1758	m.
Muszka (Nicolas), théologien et historien distingué..	1715	1780	58
Hansitz (Marc), historien ecclésiastique.............	1682	1766	»
Franz (Joseph), physicien, linguiste................	1703	1776	70
Khell (Joseph), exégète, numismate..	1714	1772	»
Denis (Michel), professeur d'éloquence, savant bibliographe, écrivain et poète allemand distingué...	1729	1784	44
Noghera (Jean-Baptiste), professeur d'éloquence sacrée....................................	1719	1800	54
Hell (Maximilien), mathématicien-astronome (1)....	1720	1792	53
Eckhel (Joseph), célèbre numismate...............	1737	1798	36
Walcher (Joseph), professeur de mécanique, directeur de la navigation et conseiller aulique.....	1719	1803	54
Wülfen (François-Xavier), professeur d'histoire naturelle....................................	1728	1805	45
Carl (Joseph), professeur distingué...............	1719		54
Liesganig (Joseph), directeur de l'observatoire de Vienne....................................	1719	1800	54
Scherffer (Charles), professeur de mathématiques. — Il aida Liesganig à tracer le méridien de Vienne..	» 1716	1783	57
Herberth (Joseph), professeur de physique générale.	1725	1794	48
Poll ou Pohl (Joseph), professeur d'histoire...... ..	1711	»	62
Schez (François-Xavier), professeur de belles-lettres et de philosophie............................	1701	1774	72
Pilgram (Antoine), géomètre-astronome............	1730	1793	43
Mako (Paul, de), professeur de logique et de métaphysique..................................	1723	»	50
Storkenau (Sigismond), philosophe, métaphysicien distingué..................................	1731	»	42

(1) Hell eut pour successeurs dans sa charge d'astronome impérial et de directeur de l'Observatoire trois de ses élèves qui avaient été aussi Jésuites : François de Paule Triesnecker, dont Lalande fait un grand éloge, Ignace baron de Rain, et François Gusmann. *Bibliogr. astronomique*, p. 545, 663 *et passim.*) Ce dernier a publié un ouvrage estimé sur les *anciens Zodiaques de l'Egypte* [1802].

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE au 1773.
Nekrepp (Jean de Dieu), directeur de l'Académie des langues orientales (1)........................			
Schufermiller (Ignace), professeur d'architecture civile et militaire; conseiller impérial après la suppression....................................	1727	»	46
Mitterpacher (Louis), professeur de physique et d'histoire naturelle; après la suppression, professeur d'économie....................................	1734	»	39
Grüber (Gabriel), professeur de langues orientales et d'histoire; plus tard, général de la Compagnie en Russie....................................	1740	1805	33
Izzo (Jean-Baptiste), professeur d'architecture et de dessin linéaire....................................	1721	»	52
Engstler (Jos. Matthias), professeur de langue hébraïque....................................	1725	»	48

II.

Outre l'Université de Vienne, il existait plusieurs autres Universités dans la province d'Autriche : celles de Tyrnau, de Bude, de Gratz, etc. ; indiquons-y quelques professeurs :

Pejascewich (François-Xavier), docteur en théologie, chancelier de l'Université....................	1707	»	66
Biwald ou Bibald (Léopold), professeur de philosophie à Gratz....................................	1731	»	42
Horvath (Jean-Baptiste), professeur de philosophie à Tyrnau, et après la suppression, professeur public à l'Université de Bude. Sa philosophie imprimée plusieurs fois après sa mort, a eu 6 éditions de son vivant....................................	1732	»	41
Prilezki (Jean-Baptiste), professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Tyrnau..............	1709	»	64
Kéri (François de Borgia), professeur et recteur à l'Université de Tyrnau........................	1702	1769	»
Kapriuai (Etienne), professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à l'Université de Cassaw.....	1714	1786	59
Wagner (Charles), professeur d'éloquence et d'histoire sacrée à Tyrnau....................................	1732	1787	41
Katona (Etienne), professeur d'histoire à Bude.... .	1732	1798	41
Klaus (Michel), professeur de philosophie et de droit canon à Presbourg..........................	1719	1775	54
Pray (Georges), savant historien....................	1723	1801	50
Weiss (François), astronome à Tyrnau et à Bude.....	1717		56
Sainovits (Jean), professeur de mathématiques à Tyrnau, de la Société royale des sciences de Copenhague....................................	1733	»	40
Jaszlinszki (André), professeur d'histoire ecclésiastique et d'Écriture sainte à Tyrnau.................	1717	»	56
Poda von Neuhans (Nicolas), naturaliste............	1724	»	49
Bardarini (Joseph), théologien, à Gratz.............	1708	»	63
Loscani (François), philosophe, ibid................	1732	1770	41
Reviczki (Antoine), professeur d'histoire ecclésiastique et de mathématiques à Tyrnau.................	1723	»	50

(1) Catalogue de la province de Vienne pour l'année 1770

III.

UNIVERSITÉ DE PRAGUE.

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Haselbaüer (François), savant orientaliste, professeur d'hébreu et exégète	1677	1756	»
Haïden (Jean), professeur distingué de diverses sciences	1716	1786	57
Mauschberger (Léopold), théologien et philosophe	1718	»	55
Lineck (Mathias), professeur de théologie, distingué par sa science de l'antiquité ecclésiastique	1722	»	51
Steppling (Joseph), restaurateur des sciences exactes à Prague, astronome	1716	1778	57
Sagner (Gaspar), professeur de philosophie, restaurateur de la philosophie à Prague, de 1768 à 1773.			
Tirsch (Léopold), professeur de langues sacrées, succédé à Haselbaüer			
Loserth (Philippe), philosophe	1712	1776	61
Schœnfeld (François), professeur de littérature et de philosophie, plus tard doyen de Reichstadt	1745	1786	28
Tessaneck (Jean), géomètre, exégète, professeur royal de mathématiques en 1770			

IV.

UNIVERSITÉ DE DILLINGEN.

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Zallinger (Jacques-Antoine), célèbre professeur de droit ecclésiastique	1731	1816	42
Weissembach (Joseph-Antoine), exégète	1734	1801	39
Pickel (Ignace), professeur de mathématiques et linguiste	1736		37
Verenko (Thaddée), professeur de droit canon	1704	1779	69
Reiss (Jean), professeur de rhétorique	1732	1804	41

V.

UNIVERSITÉ DE COLOGNE.

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Contzen (Adam), professeur de philosophie	1739	»	34
Carrich (Jean), théologien. — Un des premiers adversaires de Fébronius; après la suppression, recteur de l'Université de Cologne			
Hartzhein (Joseph), professeur d'Ecriture-Sainte	1694	1763	44
Scholl (Hermann), } historiens et collecteurs des conciles de Germanie	1706	1768	»
Neisssen (Gilles), } historiens et collecteurs des conciles de Germanie	1729	»	»
Gautier (Joseph), professeur de théologie	1703	1770	»
Reiffemberg (Frédéric de) professeur de langue grecque	1719	1764	»
Beker (Clément), professeur de théologie en 1772 à Munster	1724	»	49

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.

VI.

UNIVERSITÉS DE TRÈVES ET DE MAYENCE.

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Goldhagen (Hermann), exégète … } à Mayenne…..	1718	1794	55
Riès (Daniel), professeur d'hébreu. } à Mayenne…..	1743	»	30
Reuter (Jean), professeur de théologie à Trèves…..	1680	1762	»
Topp (Antoine), professeur d'histoire ecclésiastique et de langue grecque à Trèves……………….	1741	1783	32

VII.

UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG.

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Schmidt (Antoine), professeur de droit canon. — Adversaire de Fébronius; après la suppression, évêque suffragant de Spire…………………	1734	»	39
Zillich (Nicolas), professeur de langues orientales…	1716	»	57
Holl (François-Xavier), professeur d'histoire ecclésiastique et de droit canon, pendant 26 ans…..	1720	1784	53
Kleiner (Joseph), théologien. — Adversaire de Fébronius……………………… ……………	1725	»	48
Mayer (Christian), géomètre, astronome………….	1719	1783	54
Rupp (Jean-Baptiste), théologien………… …..	1700	1766	»
Gallade (Pierre), professeur de langue hébraïque et de droit canon. ……………… …………..			
Jung (Jean), professeur de philosophie………….	1727	vers 1768	»

VIII.

UNIVERSITÉ DE WURTZBOURG.

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Videnhofer (François-Xavier), exégète et professeur de langues sacrées………………………….	1708	1765	»
Daude (Adrien), historien et professeur d'histoire ecclésiastique…………………………….	1707	1775	»
Voit (Edmond), professeur de théologie morale…..	1707	1775	66
Kilber (Henri), } auteurs de la théologie dite de Wurtzbourg……….	1710	»	63
Holtzklau (Thomas), } auteurs de la théologie dite de Wurtzbourg……….	1716	»	57
Neubauer (Ignace), } auteurs de la théologie dite de Wurtzbourg……….	1726	»	47
Vogt (Antoine), professeur de droit canon……….	1727	»	46
Burkauser (Nicolas), professeur de philosophie……	1733	»	40
Huberti (François), géomètre, astronome ………..	1715	»	58
Egel (Ambroise), professeur de physique. — Il professa la physique expérimentale depuis 1771, et fut, plus tard, membre de la société des sciences naturelles de Berlin, de l'Académie de Manheim (Bœnike, *Histoire de l'Université de Wurtzbourg*, p. 323)……………………	1732	»	41

IX.

UNIVERSITÉ D'INSPRUCK.

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773.
Manhart (Xavier), savant théologien…………. .	1696	1773	77

NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS.	ANNÉE de la naissance.	ANNÉE de la mort.	AGE en 1773
Michaeler (Charles), professeur d'histoire sacrée.....	1735	»	38
Biner (Joseph), professeur de droit canon, depuis 1750.	»	1778	»
Weitenauer (Ignace), exégète et professeur de langues sacrées..	1709	1784	64
Weinhart (Ignace), professeur de mathématiques....	1705	1787	68
Zallinger (Jean-Baptiste), professeur de physique et d'histoire naturelle.......	1731	1785	42
Lachemayr (Charles), professeur de philosophie et de théologie....................................	1718	1783	53
Stadler (François de Sales), professeur d'histoire naturelle..	1735	1788	38
Gassmayr (Sébastien), professeur d'éloquence, d'après le catalogue de la province de la Germanie supérieure de 1757......................	»	1768	»

X.

UNIVERSITÉ DE FRIBOURG EN BRISGAU.

Steinmayer (Philippe), professeur de mathématiques et de théologie................................	1710	»	63
Unterrichter (Joseph), professeur de théologie et de droit canon..........................	1724	»	49
Widmann (Joseph), professeur de théologie.........	1725	»	48
Zammer (Ignace), professeur distingué de mathématiques et controversiste.........................	1755	»	48
Mayer (Thomas d'Aquin), théologien, loué par Pie VI.	1718	»	53

XI.

UNIVERSITÉ D'INGOLSTADT.

Beusch (Guillaume), théologien et canoniste distingué.	1702	1778	71
Zech (François-Xavier), célèbre canoniste..........	1692	1772	m.
Schwartz (Ignace), professeur d'histoire..	1690	1763	»
Kratz ou Gratz (Georges), professeur renommé de mathématiques........	1714	1766	»
Schüz (Henri), professeur d'histoire ecclésiastique et générale,.......................................	1714	1768	»
Hermann (Georges), théologien.....................	1693	1766	»
Veith (Laurent), théologien et savant exégète........	1725	1796	48
Amman (Césarius), astronome et mathématicien....	1727	1792	46
Mangold (Maximus), théologien et philosophe.......	1722	1797	51
Mangold (Joseph), a introduit à l'Université d'Ingolstadt la philosophie de Descartes; après la suppression, recteur à Augsbourg..................	1716	1797	57
Stattler (Benoît), professeur de théologie et écrivain célèbre..	1728	»	45
Saïler (Michel), théologien, élève de Stattler, après la suppression, évêque de Ratisbonne............	1751	1832	22

Parmi les élèves de l'Université d'Ingostaldt, l'on peut encore signaler deux jeunes Jésuites qui, après la suppression de l'Ordre, se distinguèrent, quoique dans deux

carrières différentes : Maximilien Holl, qui de professeur de littérature et d'élève de théologie à Ingostaldt, devint, plus tard, un professeur très-célèbre de médecine et conseiller aulique à Vienne; et Sébastien Mutschell, théologien et controversiste, qui avec Stattler et Saïler forma le *triumvirat théologique* opposé aux ennemis de la religion en Bavière. Les *Illuminés* allemands, qui ont eu pour chef Adam Weishaupt, élève aussi et professeur d'Ingostaldt, tâchèrent, mais en vain, de s'affilier ces trois redoutables adversaires. *Préface* des *Mémoires sur le Jacobinisme*, par Barruel (édit. de 1819, p. XIII).

NOTA. — On demandera peut-être pourquoi tant de professeurs et de savants, dont plusieurs sont d'un grand mérite, ne sont pas connus en France? A cette question on pourra répondre que cette ignorance a pour cause : 1° le malheur des temps; 2° les *Jésuites supprimés*, on s'est peu occupé des savants que leur Société possédait au moment de son extinction ; 3° en ce genre de *travail bibliographique*, autant les protestants sont zélés et actifs pour publier les catalogues de leurs écrivains et donner à ceux-ci des éloges souvent exagérés , autant les catholiques ont en général peu d'ardeur et de courage pour ces travaux pénibles; ils se contentent la plupart du temps de faire des emprunts aux bibliographes d'outre-Rhin, presque tous protestants; d'où il arrive que dans nos dictionnaires historiques ou bibliographies on voit une foule de savants et de théologiens luthériens et calvinistes environnés d'une auréole de science et de gloire, quelquefois très-peu méritée; tandis qu'on n'y trouve pas même le nom de beaucoup d'écrivains et de savants catholiques très-dignes d'être connus.

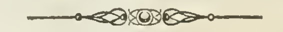


TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION. Pages.

APPENDICE.

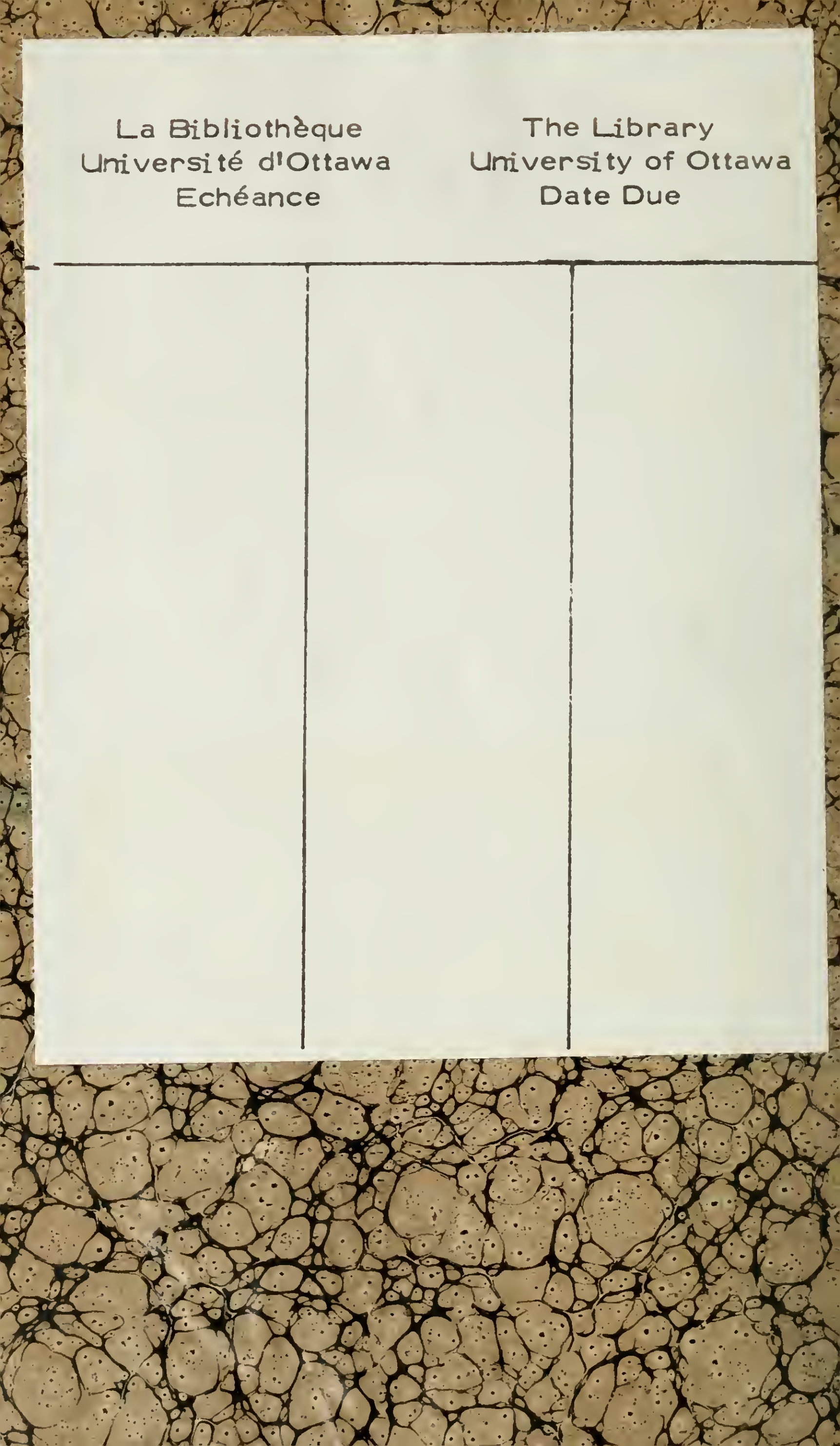
Pièces justificatives.

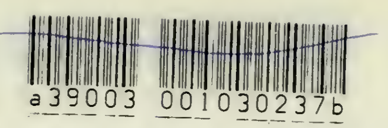
FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pages.	*Lignes.*	*Au lieu de*	*lisez :*
Au titre.		Clément, XIV	Clément XIV,
77	21	Cardona	Scardona
110	29	De Veiga	Da Veiga
141	17	Meyer	Mayer
	18	Weissenbach	Weissembach
145	1	XVIIIe	XVIIIe
157	4	Starck	Strark
167	16	Scherfer	Scherffer
176	20	Panigay	Panigaï
189	dernière	Rocha Joseph	Rocha, Joseph Bernardo
225	4	Masder	Masdeu
261	23	de Cœsaris	de Césaris
280	23	Wallarta	Vallarta
283	34	Odévico	Odérico
284	dernière	Uskina	Luskina
285	2	Lasala	Lassala
286	17	Wastelein	Wastelain.
287	33	Szentivaniyi	Szentmartonyi
	37	Siexas	Seixas
288	7	Naruzewiecr	Naruszewicz
290	46	Poda von Nenhans	Poda von Neuhans
291	31	Harzthein	Hartztheim

Pages.	*Lignes.*			Année de la naiss.	Age en 1775
292	16	Gallade (Pierre), profess. de langue hébraïque et de droit canon	*ajoutez :*	1708	69
	18	Jung (Jean),..., 1727 v. 1768, *lisez :* Jung (Jean), prof. de philosoph.		1727	46


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 02 09 09 1